This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 volumes

Vet. Fr. II A. 318

MÉMOIRES
DE
LUCILE,
PAR MR. LE BARON DE V. S.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1961
OF OXFORD
LIBRARY

A

MONSIEUR

FEUILLET,

Ancien Procureur du Roi des eaux & forêts, Echevin & ancien Maire de la ville de la *Fere* en Picardie, Subdélégué de l'Intendance de Soiſſons, &c.

CE n'eſt point un protecteur que je veux me faire, Monſieur, c'eſt un ami que je veux faire connoître, c'eſt un témoignage public de reconnoiſſance que je veux vous donner.

Votre traduction en Vers François de l'Eneïde de Virgile, vos ſix Odes

tirées du Pſeaume CXVIII. Beati Immaculati, &c. *& la plupart de vos autres Ouvrages, dont vous avez bien voulu me faire préſent, méritent un remercîment public. Si votre humilité ſouffre d'une Dédicace, la République des Lettres en tirera l'avantage de connoître le vol que vous lui faites, en lui cachant des Pieces de ce genre.*

Si mon Roman s'imprime & ſe lit, quel ſuccès n'avez-vous pas droit d'eſpérer quand vos Ouvrages paroîtront!

Quelque jugement que vous portiez d'un Livre à la tête duquel j'ai tant de ſatisfaction à mettre votre nom, croyez toujours que ſon Auteur eſt véritablement votre Ami.

LE BARON DE V. S.

L'AUTEUR
AU
LECTEUR.

LA premiere Partie de cet Ouvrage parut en 1756. *Elle fut imprimée par les ſoins de Mr. le Ch. de N. qui, en donnant ce morceau, crut donner un Roman fini. Si j'avois ſu que mon Ami rendoit ce Livre public, je lui aurois dès-lors envoyé la ſeconde & la troiſieme Partie, & j'aurois revu la premiere. Depuis ce temps-là mes occupations ne*

n'avoient pas permis de me livrer à cet objet.

Comme l'Edition de la première Partie eſt épuiſée, j'ai cru devoir la renouveller pour la joindre aux deux autres.

INTRODUCTION,

AVERTISSEMENT, PRÉFACE;

Celui de ces trois Titres qui plaira le plus au Lecteur, ou qui l'effrayera le moins. *

JE liai connoiſſance avec *Lucile* dans un voyage que je fis à *Niort* en 17.... Le bruit de ſes malheurs m'avoit donné une grande curioſité de connoître une femme que pluſieurs perſonnes blâmoient, & que d'autres

* Cette Piece étoit déja dans l'Edition de 1756.

juſtifioient. Je me trouvai dans cette Ville, dans le temps que Mlle. de P. y faiſoit autant de bruit que *Lucile.*

Mlle. de P. fille de condition, âgée de vingt-cinq ans, étoit aimée du Chevalier de S. qui en avoit quatorze ou quinze. L'idée où tout le monde étoit que le Chevalier étoit un enfant, donna aux deux Amants toutes ſortes de facilités & d'occaſions, & on ne fut bien perſuadé de ce qui en étoit, que quand Mlle. de P. en porta des marques non équivoques. J'allai un jour chez une de mes parentes qui m'avoit fait avertir que *Lucile* ſeroit chez elle avec la Comteſſe de *Robieres;* elles y étoient en effet. Mlle.

de P. faiſoit la nouvelle du jour, on en parla. Ma parente n'en dit rien qu'avec beaucoup de ménagement; une vieille Prude diſoit que la ſeule idée de ſa ſottiſe faiſoit horreur; un jeune Petit-Maître juroit ſon honneur que le Chevalier n'y avoit point de part, & que Mlle. de P. lui jettoit prudemment un enfant ſur le corps pour l'épouſer. " Le „ Chevalier, continuoit-il, eſt trop „ novice pour avoir *pouſſé* une „ femme, à moins qu'on ne lui „ ait fait de grandes avances, au- „ quel cas ce que je viens de dire „ ſeroit encore appuyé; on ne lui „ a point fait ces avances-là pour „ rien. „ Je ſavois que *Lucile* étoit amie de Mlle. de P. J'étois étonné

de ne lui en avoir point encore entendu dire de mal; car les femmes ne s'épargnent guères en pareille circonſtance. Je fus bien encore plus ſurpris, quand elle n'ouvrit la bouche que pour l'excuſer. Elle n'oſa livrer à la Compagnie des ſecrets dont elle ſeule étoit dépoſitaire, mais elle défendit ſon amie par des maximes générales. " On con-
„ damne bien légérement ſur la
„ voix publique, il faudroit con-
„ noître le fond des choſes, avant
„ de juger une Demoiſelle dont
„ la conduite avoit juſqu'à préſent
„ été citée comme un modele. „
Tels furent les diſcours de *Lucile*, qui continua à parler de cette aventure dans le même ſtyle, & ferma

la bouche à tous ceux qui en diſoient leur ſentiment avec auſſi peu de prudence que de connoiſſance. Je fus fort ſatisfait d'avoir contenté la curioſité que j'avois de connoître une fille qui ſoutenoit une mauvaiſe theſe avec autant d'eſprit. Je cherchai à lier une converſation particuliere avec elle; elle ne ſe démentit pas, je lui trouvai un eſprit infini. Je continuai à la voir pendant pluſieurs jours; elle prit de la confiance en moi, & je m'apperçus, dans les différentes converſations que j'eus avec elle, qu'elle s'étoit fait un ſyſtême particulier ſur ce qu'on appelle l'honneur des femmes. Entre autres un jour que je voulois lui ſoutenir que

de quelque façon qu'on pût tourner l'aventure de Mademoiſelle de P. elle avoit toujours quelque tort: „ Pas le moindre, me répondit-elle, puiſqu'il eſt certain que le „ Chevalier & elle s'aiment à la „ folie. Je ſuis ſtupéfait, lui répondis-je : je ſens que votre ſyſtême eſt ſéduiſant, mais comment „ le prouveriez-vous? Mal, me répondit-elle, ſi vous avez des préjugés... Quelqu'un interrompit là notre converſation particuliere fort mal-à-propos, pour me propoſer un Médiateur. Je rejoignis *Lucile* après la partie. " N'eſt-il pas „ vrai, me dit-elle, que je vous ai „ étonné? mais mon ſyſtême eſt „ fondé ſur les événements de ma

„ vie, qui m'ont appris que nous „ ſommes toujours plus foibles „ que coupables. „ J'étois trop curieux de ſavoir ſon hiſtoire, que je n'avois appriſe que par la voix publique, pour ne pas la lui demander quand elle m'en fourniſſoit l'occaſion. Elle me répondit qu'une pareille confidence méritoit quelques réfléxions : j'inſiſtai ſur ma demande, elle me promit de me rendre réponſe le lendemain.

J'eſpérois donc avec raiſon qu'elle contenteroit ma curioſité; mais une affaire imprévue m'obligea à quitter *Niort*, ſans me laiſſer un moment pour dire adieu à perſonne. J'écrivis un mot à *Lucile* pour la prier de ſe reſſouvenir de ce qu'elle

m'avoit fait eſpérer, quand je me retrouverois dans le cas d'avoir l'honneur de la revoir. Voici ſa réponſe à mon Billet.

Votre départ me ſoulage en me chagrinant ; je n'aurois pu vous refuſer ce que vous me demandez ; je vous eſtime trop pour vous faire un ſecret d'une hiſtoire, qui a fait aſſez de bruit pour que j'en apprenne les vraies circonſtances au ſeul homme, qui, ayant ouï parler de moi, ne m'ait pas jugée ſans me connoître : mais il m'en auroit bien coûté pour vous raconter mes foibleſſes. J'aurois repandu bien des larmes. Six mois ne ſuffiſent pas pour en tarir la ſource.... Bref, vous ſaurez mon hiſtoire ; mais vous ne la

faurez qu'en détail. Etabliſſons un commerce de Lettres entre nous deux; dans les vôtres je trouverai les nouvelles de votre bonne ville de Poitiers, *& dans chacune des miennes vous trouverez un morceau de ce que vous déſirez. J'y perdrai peut-être dans votre eſprit. Qu'importe? vous avez mon eſtime: ſi je n'ai pas la vôtre, j'eſpere du moins vous rendre ſenſible au ſort de votre très-humble & très-&c.*

LUCILE.

C'eſt ſur les Lettres de *Lucile*, qui me tint exactement parole, que j'ai compoſé ſes Mémoires. Je ne les avois d'abord mis dans cet ordre que pour ma ſatisfaction parti-

culiere ; je les ai enſuite communiqués à quelques perſonnes qui les ont trouvé intéreſſants ; enfin Mr. le Chevalier de N. connu par pluſieurs bons Ouvrages en ce genre, m'a perſuadé de les lui livrer pour les faire imprimer. Ils ſont entre ſes mains, je ne m'en mêle plus.

MÉMOIRES
DE
LUCILE.

E ſuis née à *Niort*, en Poitou, & fille d'un Gentilhomme de cette Province. Ma mere eſt morte la quinzieme année de ſon mariage ; j'avois alors douze ans ; j'étois fille unique, je fus miſe dans un Cloître, où j'ai reſté juſqu'à vingt ans.

Mon pere m'en fit ſortir, parce

qu'on lui proposa pour moi un parti qui paroissoit fort convenable : il me consulta ; je lui répondis qu'il m'offensoit, & qu'il pouvoit être persuadé que je n'aurois jamais d'autres volontés que les siennes. Je restai un mois chez lui, en attendant le Prétendu : je fis pendant ce temps-là plusieurs connoissances dans *Niort* ; celle qui me flatta, & que je cultivai le plus, fut celle de Madame de *S. Pierre*, veuve d'un Gouverneur de la Ville. Comme j'allois souvent chez cette aimable femme, je me liai intimement avec elle : la sœur de mon pere étoit mon chaperon ; car il faut que les filles en ayent un.

Enfin le mariage projetté manqua : mon Prétendu étoit très-riche en apparence, il avoit de belles

terres, mais ſes dettes abſorboient tous ſes biens ; de plus, il avoit la bonne qualité d'être joueur ; ainſi il n'y avoit point d'eſpérance qu'il pût jamais s'arranger. Je vous avouerai que je fus un peu fâchée de ce contre-temps ; je m'étois imaginé que j'allois me marier, & cette idée-là m'amuſoit infiniment ; d'ailleurs, je craignois de rentrer au Couvent ; car c'eſt un vilain ſéjour pour une jeune Demoiſelle qui commence à connoître le monde. Mon Prétendu s'eſt marié depuis très-richement, par le moyen d'un de ſes oncles qui a payé toutes ſes dettes, & lui a donné tout ſon bien. Voilà l'uſage que ces Meſſieurs-là font de leurs richeſſes : ils adoptent un neveu, s'aveuglent ſur ſes défauts, & ſans penſer la

plupart du temps qu'ils ont d'autres parents qui méritent davantage, ils donnent tout à celui qui dans peu le diſſipera follement ; ils pourroient faire dix heureux, ils n'en font pas un.

Je ne retournai point au Couvent comme je le craignois ; ma tante m'avoit priſe en amitié, & elle voulut me garder avec elle : mon pere devenoit vieux ; elle dit que je commençois à être en âge d'entrer dans le détail de mes affaires.

J'ai reſté un an avec cette bonne tante, qui mourut d'une attaque d'apoplexie : je la regrettai infiniment. Quelques jours après ſa mort, mon pere me fit venir dans ſa chambre : je n'y allai point avec aſſurance ; je craignois terrible-

ment que ce ne fût pour m'annoncer qu'il falloit retourner au Couvent. Je vais vous donner un précis de ce qu'il me dit dans la longue conversation que nous eûmes ensemble.

Je commence à être vieux, ma fille, & je n'ai que toi d'enfant; je crois que tu n'as aucun lieu de douter de mon attachement pour toi; il conviendroit peut-être que je te remisse au Couvent, mais je n'en veux rien faire, je me punirois trop en me privant du plaisir de t'avoir auprès de moi. Tu dois être assez raisonnable pour te comporter de façon à ne faire parler de toi qu'en bien: depuis un an que tu es dans le monde, je t'avouerai que je ne puis que confirmer les louanges que te donne

le Public ; mais tout va changer, rien ne te retiendra plus. Ma sœur te servoit de mere, tu la regardois comme telle, elle veilloit sans doute sur tes actions ; maintenant je te laisse ta maîtresse, & par conséquent à la censure de tout le monde : imagine-toi qu'il y aura par-tout des yeux pour examiner tes moindres démarches ; c'est à toi par ta conduite à empêcher les mauvais propos. Je n'ai point encore voulu te gêner sur un établissement : il s'est présenté beaucoup de partis. (Il est vrai qu'on m'en avoit bien offert au moins une douzaine ; c'est l'usage : une fille est riche, on court après ; est-elle pauvre, fût-elle plus noble que le Roi, aimable, vertueuse & bien élevée, personne ne pense à elle ;) tu m'as

toujours répondu que tu ſuivrois ma volonté ; (ce n'étoit pas là ce que je demandois,) je veux que du goût, de la naiſſance & du bien, ſe trouvent unis dans l'époux que tu prendras : je ne te gênerai ni pour te marier, ni pour reſter fille. Si tu te décidois pour quelqu'un qui te convînt, conſulte-moi, c'eſt tout ce que je te demande, & tâche de t'arranger de maniere que tu ne me quittes pas ; tu fais ma conſolation & l'appui de ma vieilleſſe : voilà ma façon de penſer. Du reſte, je te l'ai déja dit, je te laiſſe ta maîtreſſe ; entre dès aujourd'hui dans le détail des affaires de la maiſon, je ne me mêle plus de rien ; ſur-tout prends garde à faire parler de toi ; je ne te menace point, je te crois

trop de vertu pour te conduire par d'autres principes que par elle-même. Vois le monde, tu es dans l'âge où il faut s'amuſer; va ſouvent chez Madame de *Saint-Pierre*, c'eſt une femme qui voit bonne compagnie, & chez qui tu peux aller ſans façon. Vois les autres Dames de la Ville, tâche de bien vivre avec elles; car en général la langue de ce Sexe eſt encore plus à craindre que celle des hommes.

Je témoignai à mon pere combien j'étois flattée de ſa confiance, & lui promis de ne rien faire qui pût la diminuer. Dès ce jour-là, il ne ſe mêla plus de rien: je commençai par réformer beaucoup dans les domeſtiques, je ne gardai que ceux que je connoiſſois pour

pour fideles, & ils n'étoient pas en grand nombre. Il ſuffit qu'un homme ſoit âgé, & qu'il ſe ſoit attaché à ſes gens pour être pillé par eux ; je les remplaçai par de vieux valets ; j'avois vu des femmes à qui de jeunes & jolis laquais faiſoient plus de tort que des Amants déclarés n'en auroient fait à d'autres. Je gardai pour moi la femme-de-chambre de ma tante : je voulus réformer le carroſſe, mais mon pere s'y oppoſa. Trop d'économie eſt un vice ; une ſage économie eſt une vertu.

Je réglai ma conduite à aller paſſer preſque toutes mes après-dînées chez Madame de *St. Pierre* ; mon pere s'y trouvoit auſſi fort ſouvent. Je ne mangeois jamais dehors qu'avec lui ; je m'oc-

cupois le matin de mes affaires & de mon ménage, & l'après-soupé, je veillois ordinairement avec mon pere, qui, malgré son âge, avoit conservé l'habitude de ne se coucher jamais avant minuit. Nous dissertions & moralisions ensemble.

On commença à parler de moi; & de qui ne parle-t-on pas? On me citoit comme un modele d'amitié, de vertu, & de mille autres perfections. Il se présenta encore beaucoup de partis que je ne voulus point accepter, sans trop savoir pourquoi. Je trouvois ma vie fort douce, fort tranquille, & elle me plaisoit. D'ailleurs, je voyois que mon pere m'aimoit mieux auprès de lui fille, que de courir les risques d'un gendre de

mauvaiſe humeur. Cela n'arrive que trop ſouvent : un beau-pere vit toujours trop long-temps pour ſes héritiers ; le tien & le mien brouillent enſemble les meilleurs amis, & les plus aimables gens.

Enfin je vécus encore quatre ans dans cette indifférence ; j'avois vingt-cinq ans ; tout le monde me diſoit que mon temps paſſoit ; & je ne m'en inquiétois guères. Madame de *Saint-Pierre* avoit fait un ſéjour de trois mois à *Poitiers* : lorſqu'elle revint, elle me dit que la Comteſſe de *Robieres* & ſon fils viendroient paſſer le Carnaval chez elle ; elle m'annonça Madame de *Robieres* comme une femme extrêmement aimable, âgée d'environ quarante

ans, & le Comte ſon fils, comme un petit fou auſſi fort aimable, joli, bienfait, & qui n'avoit que dix-ſept ans ; elle m'aſſura qu'ils étoient capables de réveiller les plaiſirs dans *Niort*, & qu'ils rendroient notre Carnaval fort agréable.

Sur ſon rapport, la Compagnie me plut aſſez : on les attendoit de jour en jour. Mon pere eut une criſe de goutte qui me retint près de quinze jours chez moi ſans ſortir ; Madame de *St. Pierre* venoit ſouvent me voir & lui tenir compagnie. Un jour qu'elle m'entretenoit des aimables folies qu'elle avoit vu faire au petit Comte, on vint l'avertir qu'il lui arrivoit du monde, elle ne douta point que ce ne fût Madame de *Rabieres* ; elle courut les recevoir. Elle

ne put plus les quitter pour ver
à la maiſon, mais elle envoyc
exactement ſavoir des nouvell
de mon pere.

Le troiſieme jour après l'ar
vée de la Comteſſe, je vis entr
dans ma chambre, ſans être a
noncé, un jeune homme ſous
livrée de Madame de *St. Pierr*
qui me dit fort joliment : " C'
„ de la part de Madame, qui ſo
„ haite le bon jour à Mademoiſell
„ & qui envoye ſavoir comme
„ ſe porte Monſieur; „ j'écrivc
lorſqu'il entra; je me retourn
pour le regarder, je ne reconn
point ce viſage-là, & cependa
je croyois connoître tous les ge
de Madame de *St. Pierre*. Je
répondis que j'étois bien oblig
à ſa Maîtreſſe, que mon pere ét

levé, & que je comptois avoir le plaiſir de la voir le lendemain : la réponſe étoit toute ſimple, il alloit ſortir & étoit même déja à la porte, quand je le rappellai fort naturellement en lui diſant : Ecoutez, mon ami. Il ſe retourna & éclata de rire. Il m'étonna de façon, que je pris un ton ſérieux & impoſant pour lui demander de quoi il rioit ! il me répondit qu'il n'en ſavoit rien, que comme il étoit ſujet à des accès de folie, il lui arrivoit ſouvent de rire ſans ſavoir pourquoi. Je crus bonnement ſur ſa parole qu'il y avoit un peu de folie dans ſon fait ; & comme on s'amuſe volontiers des fous, je commençai à lui faire des queſtions. " Depuis quand, lui dis-je, êtes-vous au ſervice de

„ Madame de *St. Pierre*, car il me „ ſemble que je ne vous ai point „ encore vu chez elle? Depuis „ quand, reprit-il d'un air embaraſſé, ma foi je n'en ſais rien, „ il y a... là.. à peu près.... ſept „ à huit jours : elle a donc renvoyé quelqu'un de ſes gens, „ continuai-je? non, Mademoiſelle, je ne ſuis que ſurnuméraire, je poſtule une place de „ laquais en pied. „ Il éclata une ſeconde fois. Pour moi je ne pouvois pas rire, je l'examinois de tous mes yeux, & ne lui trouvois point un air fou qui pût l'excuſer de ces poliſſonneries qui me déplaiſoient, & dont pourtant je n'oſois me fâcher, y ayant donné lieu par les queſtions que je lui avois faites. Je continuai en lui

demandant comment il s'appelloit ; il ne s'attendoit pas à la queſtion, il me répondit, en riant plus fort que jamais : „ *Jaſmin.* „ Enfin, n'y pouvant plus tenir, il tire une montre d'or, regarde l'heure qu'il eſt, & ſort avec précipitation ſans me rien dire, & comme pour éviter que je ne lui parlaſſe davantage.

Il me laiſſa dans une ſinguliere ſituation d'eſprit. Je ne ſavois que penſer de Mr. *Jaſmin*, qui étoit bien peigné, bien chauſſé en bas de ſoie blancs, enfin portant ſous ſon habit de livrée tout l'ajuſtement & l'air d'un Petit-Maître. Je reſtai bien un quart-d'heure dans l'attitude où je lui avois parlé, c'eſt-à-dire, retournée ſur ma chaiſe, un bras appuyé ſur le dos,

& tenant ma plume à ma bouche. Qu'il ſe paſſa de choſes dans mon eſprit, je n'oſe dire dans mon cœur! Comment avouerois-je qu'il ſe ſentit pris pour *Jaſmin*?

La premiere choſe que je fis en ſortant de cette eſpece de rêverie, fut de ſonner. *Marton* vint, je demandai pourquoi on laiſſoit entrer chez moi ſans annoncer; elle me répondit qu'elle n'avoit vu perſonne : mon laquais me dit de même; autre inquiétude, autre foule de réflexions. Ce garçon, penſois-je, qui étoit, diſoit-il, depuis huit jours chez Madame de *St. Pierre*, que je n'avois point encore vu, & qui n'étoit ſûrement point encore venu à la maiſon, en connoiſſoit les êtres : mais bon! me diſois-je enſuite, les autres les lui

auront enſeignés. Que *Jaſmin*, continuois-je en moi-même, eſt bien fait ! qu'il eſt bien mis ! que ſa figure eſt jolie ! Son maintien eſt charmant. Qui eſt-il donc ? car un laquais n'eſt point fait ainſi. Pourquoi m'intéreſſe-t-il tant ? Voilà où je me perdois.

Enfin, *Jaſmin* m'occupa aſſez pour m'empêcher de dîner. Mon pere ne s'en apperçut point. Je reſtai à mon ordinaire toute la journée avec lui, & il ſe trouva ſi bien qu'il me fit promettre que je ſortirois le lendemain. Je me retirai dans ma chambre à dix heures. Je me couchai ; mais il me fut impoſſible de fermer l'œil ; j'avois l'eſprit occupé, & de quoi ? de *Jaſmin*. Oui, Monſieur, je m'imaginois toujours le voir rire, je

ne me trouvois point offensée de ses procédés ; un autre valet m'auroit manqué, s'il avoit fait la moindre des folies qui m'avoient fait trouver *Jasmin* charmant. Je pensois toujours à lui, quoique j'eusse bien voulu ne le pas faire, & dormir.

Je passai la nuit dans ce qu'on nomme un état d'agitation. Je me serois volontiers cru malade. Je me levai pourtant, & à dix heures on m'annonça un des gens de Madame de *St. Pierre*. Croiriez-vous que je me troublai, que mon cœur tressaillit d'une petite émotion de plaisir, en se flattant que c'étoit *Jasmin*. Je dis qu'on fît entrer. Je fus pétrifiée ; je m'étois si fort mis la figure de *Jasmin* dans la tête, que je n'imaginois pas que ce pût être un autre va-

let. Je le conſidérai pluſieurs fois, & je m'y perdis, car c'étoit encore un nouveau viſage. Comme il m'avoit parlé de la part de Madame de *St. Pierre*, ma ſurpriſe ne me permit pas de m'appercevoir que ce n'étoit pas ſa livrée; c'eſt ce qui me fit dire aſſez haut : " En „ vérité, voilà bien du change„ ment dans la maiſon de Ma„ dame de *St. Pierre*. „ Ce valet fit peu d'attention à ce que je dis, & ſe retira après s'être acquitté de ſa commiſſion.

La triſteſſe ſuccéda à la ſurpriſe; il manquoit quelque choſe à mon cœur, il me fit ſentir combien ſes eſpérances avoient été cruellement trompées. Mes larmes coulerent ſans que j'en puſſe bien démêler la raiſon; en cherchant à

l'approfondir, je m'en éloignai, car je me perſuadai que j'avois des vapeurs. J'aimai mieux me donner une maladie ridicule, pour ne pas dire chimérique, que de convenir d'une foibleſſe avec moi-même : " je crois que j'ai des va-
„ peurs, dis-je à *Marton*, lorſ-
„ qu'elle entra chez moi ; & pour prévenir les queſtions qu'elle auroit pu me faire, " je ne veux
„ pas m'y laiſſer aller, ainſi je vais
„ m'habiller, & je ſortirai aujour-
„ d'hui pour me diſſiper.

Je vous avouerai que j'eus une attention ſinguliere, & que je n'avois jamais pouſſée ſi loin, à ce qu'il ne manquât rien à mon ajuſtement. J'allois voir des perſonnes que je ne connoiſſois point ; n'étoit-il pas naturel de chercher

à leur plaire, & même à mériter qu'on dît de moi, elle eſt auſſi jolie que ſage, elle n'eſt donc point ſage par force. Quelle eſt la femme qui, ſans être coquette, n'envieroit pas un pareil témoignage? *Niort* me le rendoit, je voulus l'exiger des Etrangers.

J'entrois toujours chez Madame de *St. Pierre* ſans me faire annoncer, je me faiſois un plaiſir de ſurprendre cette bonne amie. Il y a avoit deux parties commencées quand j'entrai; elle ne jouoit point: après que je l'eus embraſſée, je m'aſſis à côté d'elle, & parcourus des yeux les huit Acteurs des deux parties. Je lui demandai ſi la Dame, qui faiſoit celle qui étoit la plus près de nous, étoit Madame de *Robieres*; elle me ré-

pondit qu'oui, & ſe leva pour me préſenter à elle. La Comteſſe m'embraſſa, & me dit : „ Vous voulez bien qu'à mon „ tour j'aye l'honneur de vous „ préſenter mon fils ? „ A ce mot, un petit homme beau comme le jour, fait à peindre, qui regardoit le jeu de Madame de *la Salle*, & qui ne s'étoit pas encore tourné de notre côté depuis que j'étois là, s'approcha avec vivacité pour m'embraſſer. Je ne ſais ſi la bienſéance le permettoit ; en tout cas il s'en inquiéta peu, & il profita fort à propos de mon trouble. Jugez s'il devoit être grand, en reconnoiſſant dans ce petit Comte, mon charmant Commiſſionnaire de la veille, *Jaſmin*. Il vint s'aſſeoir entre Madame de *Saint-*

Pierre & moi, & la Comteſſe ſe remit à ſa partie.

Repréſentez-vous mon état ſi vous pouvez, car je ne ſaurois bien vous le rendre; le cœur me battoit, je changeois de couleur, je le conſidérois, & je ne diſois mot. Il parloit à l'oreille de Madame de *St. Pierre*, ſe levoit, couroit d'une partie à une autre, accommodoit le feu, revenoit s'aſſeoir, & enfin alla ſe remettre auprès de Madame de *la Salle*.

Si les converſations des hommes roulent ſouvent ſur les femmes, les femmes à leur tour s'occupent bien au moins auſſi ſouvent des hommes. Ma bonne amie prit le moment que le Comte s'étoit éloigné, pour s'approcher de moi. " Qu'avez-vous, me dit-el-

„ le, vous ne dites mot aujour-
„ d'hui ? Eſt-ce que ce petit
„ étourdi ne vous amuſe pas ?
„ en effet, lui répondis-je, ſoit
„ dit entre nous, il ne me paroît
„ pas fort raiſonnable ; cepen-
„ dant, continuai-je : en le regar-
„ dant, il paroît attaché à Ma-
„ dame de *la Salle*, ſeroit-il déja
„ amouroux d'elle, il me ſemble
„ que cela n'eſt pas de ſon ca-
„ ractere ? Bon, reprit-elle, je ne
„ ſais pas ſi elle ajoute foi à ce
„ qu'il lui dit ; mais moi qui l'ai ſuivi
„ depuis qu'il voit le monde, je
„ certifierois à Madame de *la*
„ *Salle* qu'il ment ſans le vouloir.
„ Je ſuis faite à tout cela ; je lui
„ ai tant vu jouer de rôles dif-
„ férents depuis que je le con-
„ nois.... Tenez, il en conte à

„ toutes les femmes qu'il voit, „ & je vous avertis que vous n'en „ ſerez pas plus exempte que les „ autres. C'eſt un fol bien aima- „ ble au moins, prenez garde à „ votre petit cœur, il lui donnera „ un terrible aſſaut. Eh bien, Ma- „ dame, répondis-je en ſouriant, „ il le ſoutiendra.

Ces derniers mots donnerent matiere à une converſation aſſez plaiſante, que je vais vous rapporter.

Comme il ne reſtoit pas long-temps dans un même endroit, il revint encore auprès de nous, & dit à demi-bas à Madame de *Saint-Pierre* : " N'eſt-ce pas là cette „ grande inutile dont vous m'a- „ vez parlé ? Oui, dit-elle : eh „ bien, reprit-il, ce ſera moi qui

„ aurai la gloire de vaincre ſon
„ indifférence. Vous aurez de la
„ peine, lui répondit-elle, car le
„ cœur de Mademoiſelle eſt réſolu
„ à ſoutenir l'aſſaut. Bon, dit-il,
„ j'en ai bien vu d'auſſi difficiles
„ à prendre, & qui ne m'ont pas
„ fait reculer. Plus il y a de dif-
„ ficulté, plus il y a de gloire à
„ acquérir. Qu'en dites-vous, Ma-
„ demoiſelle, continua-t-il en m'a-
„ dreſſant la parole ? Je dis, Mon-
„ ſieur, lui répondis-je, que vous
„ avez trop d'ambition : vous at-
„ taquez trop ſouvent ; il faudroit
„ vous repoſer quelque temps à
„ l'ombre de vos lauriers, avant
„ de chercher à en acquérir d'au-
„ tres. Si bien donc, reprit-il,
„ que vous n'augmenterez pas le
„ nombre de mes conquêtes ? Non

„ en vérité, repartis-je ; vous ne „ croiriez pas cette victoire suf- „ fisante pour vous immortaliser, „ & vous courriez sur le champ „ à une autre. Il me semble, con- „ tinua-t-il, que vous me con- „ noissez bien. „ Il nous quitta pour s'approcher de sa mere, & revint nous dire, en riant de toutes ses forces : " Ma mere qui va „ perdre un sans prendre en fa- „ vorite. „ Nous trouvâmes sa joye fort plaisante, & ne pumes nous empêcher d'en rire avec lui.

Notez que pendant tout le temps qu'il nous avoit parlé, dans tous les différents mouvements qu'il avoit faits, je n'avois pas cessé de le considérer, & que j'y reconnoissois toujours *Jasmin*. Je ne fus plus la maîtresse de rete-

nir ma curioſité ; je demandai à Madame de *St. Pierre*, ſi, depuis que je ne l'avois vue, elle avoit pris d'autres domeſtiques ; " non, „ me dit-elle, mais ce matin „ tous mes gens étant occupés, „ j'ai envoyé chez vous un de „ ceux du Comte. „ Oh, pour le coup, je ne doutai plus que ce ne fût lui-même qui étoit venu la veille. Je vous avouerai que j'en fus charmée, cela juſtifioit un peu les ſentiments que m'avoit inſpiré *Jaſmin* : d'ailleurs, une femme eſt toujours flattée d'une démarche à laquelle la ſeule réputation de ſa beauté peut avoir donné lieu. Dès ce moment, je commençai à m'intéreſſer fortement au Comte, ſans m'en appercevoir ; car j'enviois intérieurement le ſort de

Madame de *la Salle*, auprès de qui il étoit toujours, & je ne les quittois point des yeux.

Madame de *St. Pierre* ſortit, & ce charmant Comte me ſatisfit un peu en venant prendre ſa place. Il commença par me dire à l'oreille : " ne parlez point „ de *Jaſmin*. Pourquoi, lui dis-„ je ? pourquoi, reprit-il, parce „ que *Jaſmin* vous trouve char-„ mante, qu'il vous adore, & „ qu'il ſeroit fâché qu'on le ſût, „ enfin, parce que je ſuis *Jaſmin*. „ Ah ! Monſieur, que je me fis un terrible effort dans ce moment pour prendre un ſérieux impoſant ; mais une loi injuſte, ou un faux préjugé, veut que la diſſimulation ſoit en certains cas une des vertus des femmes. " Je vous trouve

„ bien hardi, Monſieur, lui dis-je,
„ fort ſéchement, de m'expoſer
„ à de mauvais propos, en vous
„ déguiſant pour venir chez moi.
„ Voyez le grand mal, me répon-
„ dit-il ; depuis quatre ou cinq
„ jours que je ſuis ici, je n'entends
„ parler que de cette charmante
„ Mademoiſelle *Lucile*, on me fait
„ de jour en jour eſpérer de la
„ voir, on excite ma curioſité,
„ j'apprends qu'un laquais va chez
„ elle, je lui demande ſon habit,
„ je me mets au fait de la com-
„ miſſion, & je la fais ; ſuis-je ſorti
„ de l'état que j'avois embraſſé ?
„ vous ai-je manqué ſous cet ha-
„ bit ? ſi je n'ai pas pu m'empê-
„ cher de rire, ce n'eſt pas ma
„ faute, & vous ne ſauriez me
„ condamner ſans faire une in-

„ juſtice criante. „ Il me ſerroit la main, en me diſant ces derniers mots. Il avoit bien raiſon, je ne pouvois plus me fâcher. Je ſentis ſe gliſſer dans mon cœur un plaiſir, juſqu'alors inconnu pour moi, & que je ne ſaurois bien vous exprimer. Ses yeux me parloient; je ne ſais trop ſi les miens ne me trahiſſoient point : mais ſi nous avions été ſeuls, j'aurois craint que ma bouche & mes yeux n'euſſent bientôt été les interpretes de mon cœur.

Quoiqu'il en ſoit, je retirai ma main, & entamai tout haut, d'un air d'indifférence, une autre converſation. Je lui demandai s'il ne jouoit jamais : il me répondit que non, qu'il étoit trop étourdi; que cependant s'il s'agiſſoit de faire ma partie,

partie, il tâcheroit de ſe modérer. Madame de *St. Pierre* rentra: le Comte ſans ſavoir ſi je jouois ou non, lui propoſa une *Comete*; elle y conſentit, quoiqu'elle ne jouât preſque jamais. Elle fit la chouette au Comte & à moi: nous n'aimions le jeu aucuns; nous jouions par complaiſance les uns pour les autres, auſſi rîmes-nous bien, pendant toute la partie, des étourderies du Comte. On me retint, contre mon ordinaire, à ſouper; je ne voulus cependant pas reſter ſans la permiſſion de mon pere, qui ſans façon monta en carroſſe & y vint auſſi, pour certifier à ſon amie le parfait rétabliſſement de ſa ſanté.

Il ſembloit que ce petit Comte eût réſolu de vaincre en un même

jour, toute ma raiſon. Je crois qu'il avoit pénétré l'impreſſion qu'il avoit déja faite ſur moi; mais en même-temps il s'étoit apperçu que le raiſonnement ne lui étoit pas favorable. Il ſentit donc qu'il ne pouvoit eſpérer la victoire, qu'en faiſant valoir tous ſes charmes. Jamais coquette n'employa plus d'art que Monſieur de *Robieres* pendant le ſouper; il s'étoit placé entre Madame de *la Salle* & moi, & n'évita pas une occaſion de me faire ſentir la préférence qu'il me donnoit ſur elle. Vous devinez aiſément combien j'en étois ſatisfaite : c'eſt un grand plaiſir pour une femme que d'enlever un Amant à ſon amie; à plus forte raiſon en étoit-ce un pour moi de me voir préférer à

une femme à la mode. On chanta à la fin du repas; (disgracieux & ennuyeux usage des Provinciaux) le Comte s'en acquitta de la meilleure grace du monde : sa voix étoit charmante; il avoit choisi un air tendre & nouveau, qui trouva le chemin de mon cœur; je lui donnai un applaudissement fort naturel, & que mon attention à l'écouter lui avoit déja tacitement donné. " Je veux vous „ l'apprendre, me dit-il, il sera „ encore plus beau rendu par une „ jolie voix.

Notre partie n'étoit pas finie: nous rentrâmes dans l'appartement; il me donnoit la main, & le petit coquin sentoit bien mon foible, car il ne cessa de me marmotter l'air en question. " Oh! je

„ vous l'apprendrai, me disoit-il, „ il vous a plu, vous le chanterez „ souvent, & par conséquent „ vous penserez souvent à moi. On finit les parties & on se sépara.

Vous répéterai-je encore que je fus toute la nuit occupée de ce cher Comte? Vous le devinez aisément; je le vis le lendemain chez mon amie.

Je ne vous détaillerai point les huit jours suivants; vous saurez seulement que je n'en passai pas un sans le voir; je sentois mon cœur s'enflammer de plus en plus, & je me flattois de voir les mêmes sentiments dans le sien. Il avoit souvent cherché l'occasion de me dire quelques mots en particulier; mais dès qu'il s'appro-

choit de moi, je croyois m'appercevoir qu'on nous examinoit, ainſi je l'évitois, ou n'écoutois pas ce qu'il vouloit me dire. Quel ſupplice pour une femme ſincere, que de feindre de l'indifférence pour un homme qu'elle aime!

Madame de *St. Pierre* donna un grand ſouper & un bal, mon pere fut du ſouper, & ne voulut point reſter au bal. Le Comte ſe maſqua de dix façons différentes, & fut toujours connu en entrant: il avoit eſpéré de pouvoir me parler ſous ces déguiſements; mais rien ne lui réuſſiſſoit. Enfin, accablé de dépit, il vint s'aſſeoir auprès de moi tout démaſqué.

Le bal anime, il donneroit du ſentiment au cœur le plus inſenſible: jugez en quel état devoit

être le mien, en voyant le Comte auprès de moi. Mes yeux étoient pleins de feu; je les tenois fixés sur lui; il paroissoit rêveur; il étoit fatigué de tous les mouvements qu'il s'étoit donnés, & sûrement fâché de n'avoir pu réussir à se bien déguiser. Il me fixa à son tour: „ que vous êtes belle, me dit-il! vous êtes galant, lui répondis-je; " oh! non, reprit-il, je ne „ suis plus rien depuis que je vous „ ai vue: il y a quinze jours que „ j'aurois voulu faire vingt con„ quêtes dans un bal comme ce„ lui-ci, & aujourd'hui je n'en„ vie que la vôtre. Trop de satisfaction rend muette. J'essayai de répondre quelques paroles; j'étois trop émue, je ne pus y parvenir. Le Comte s'apperçut de mon

trouble ; il ſentit que la circonſtance lui étoit favorable, il prit ma main, & la baiſa avec une vivacité inconcevable. Il faut convenir de tout avec vous ; je ne fus point tentée de la retirer : le tranſport du Comte avoit paſſé juſqu'à mon cœur, nos yeux ſe rencontrerent ; qu'ils ſe diſoient de jolies choſes ! quand tout-à-coup je m'apperçus que ceux de Madame de *St. Pierre* & de la Comteſſe étoient fixés ſur nous. Je quittai bruſquement ma place, & gagnai un des coins de la ſalle, pour cacher la mortification que je venois d'eſſuyer. Toute autre femme auroit agi différemment ; elle ne ſe ſeroit pas dérangée, & par une contenance aſſurée, auroit cru en impoſer à des perſonnes qui

avoient tout vu. J'avois trop peu d'expérience pour en ſavoir ſi long.

Le bal étoit ſur ſa fin. Je m'apperçus que le Comte cauſoit avec Madame de *St. Pierre*; je le vis enſuite aller avec beaucoup d'empreſſement du côté de la porte, pour parler à ſon domeſtique. Je rejoignis mon amie : " Il pleut, „ me dit-elle, vous n'ayez point „ votre carroſſe; le Comte va „ faire mettre les chevaux au „ ſien, & vous conduira chez „ vous. „ Je trouvai ſon idée ſinguliere ; mais je n'oſai répondre un mot, perſuadée que je ne pouvois parler ſans me trahir. Peut-être auſſi n'oſai-je m'oppoſer à ce tête-à-tête, quoique dans le fond il ne me parût pas décent, parce

que mon premier ſentiment fut d'y trouver de la ſatisfaction.

Me voilà tête-à-tête avec un homme qui m'aimoit, & qui me l'avoit dit. Il me le répéta mille fois dans le carroſſe, ainſi que mille autres choſes qu'il ſeroit inutile de vous rapporter : entre autres, qu'il m'adoroit, qu'il me trouvoit la plus jolie perſonne du monde, que ce moment étoit le plus heureux de ſa vie, puiſqu'il avoit le bonheur d'être ſeul avec moi, & de me parler librement de ſon amour ; que ſais-je à tout ce qui lui vint dans la tête, car je ne l'interrompis pas. Je répondois fort peu de choſe, mais il m'attendriſſoit au point que je me craignois, & que je deſirois d'être chez moi, pour qu'il n'eût pas le temps de

m'arracher un aveu que je ne voulois point lui faire. Cette ſituation eſt difficile à concevoir.

Il avoit ſans doute réſolu de ne pas me donner le temps de reſpirer, car il voulut abſolument m'accompagner dans ma chambre. Je m'y oppoſois, m'imaginant bien qu'il n'en ſortiroit pas quand je voudrois. J'eus beau prendre mon ſérieux, il en rit, & me dit ſur le même ton, qu'il ne vouloit pas manquer à la politeſſe, qu'elle exigeoit qu'il me reconduiſît juſqu'à mon appartement. Pour comble de malheur, ma femme-de-chambre étoit couchée, & par conſéquent je me trouvois ſeule avec lui; je crus que le meilleur parti que j'avois à prendre, étoit de me diſtraire de

ma paſſion. Je gagnai cela ſur mon eſprit ; je me rapprochai autant que je le pus de ſon caractere, en entamant une converſation folle, qui dura près d'une demi-heure. Comme je vis qu'il ne penſoit point à s'en aller, je l'en priai ; il me répondit qu'il n'en feroit rien. „ A propos, continua-t-il, vous „ ſouvenez-vous d'une certaine „ chanſon que vous trouvâtes „ il y a quelques jours ſi jolie ? „ Je veux vous l'apprendre aujour- „ d'hui ; je m'en irai quand vous „ la ſaurez. En même-temps il apperçut mon clavecin. " Bon, dit- „ il, voilà un clavecin, je vous „ accompagnerai. Commençons. J'enrageois de ne pouvoir pas lui en impoſer aſſez pour le faire ſortir. Si cela avoit été décent, j'au-

rois été charmée qu'il eût resté avec moi, & je riois de ce qu'il commençoit à chanter ; mais bientôt je ne pus m'empêcher de tomber dans une espece d'admiration du goût avec lequel il touchoit cet instrument. L'harmonie m'entraîna : je m'approchai de Mr. *de Robieres* sans le vouloir ; je l'écoutois attentivement, appuyée sur le dos de sa chaise. " Je savois „ bien, me dit-il, en s'interrom„ pant, que je vous enchanterois ; „ vous ne saviez donc pas que „ j'étois un petit *Amphion ?* Je ne „ suis pas encore si bien enchan„ tée, lui répondis-je, que je n'aye „ bien l'usage de ma raison. Je „ n'oublie point qu'il faut que „ vous me laissiez coucher. Qui „ vous en empêche, reprit-il ? est-

„ ce à cauſe que je ſuis ici ? voyez
„ le grand malheur, quand vous
„ vous deshabilleriez devant moi.
„ Je veux pourtant vous faire
„ voir que j'ai de la complaiſan-
„ ce, ou ſi vous voulez, de l'o-
„ béiſſance pour ce que j'aime.
„ Je ſors, mais à une condition. „
Quelle eſt-elle ? lui dis-je, " c'eſt,
„ ma charmante, ma toute ado-
„ rable, me répondit-il, en me
„ prenant les mains, que vous me
„ promettiez de n'être point fâ-
„ chée contre moi. „ Mais je ne
„ le ſuis point, lui repartis-je. Je
ne ſais ſi l'ingénuité avec laquelle
je prononçai ces derniers mots me
trahit, ou ſi je n'y mêlai point un
peu de tendreſſe, mais il profita
bien du moment. " Ah ! dit-il, en
„ ſouriant, vous n'êtes point fâ-

„ chée : vous m'avez traité avec
„ toutes ſortes de complaiſances
„ aujourd'hui ; je vous aime à l'a-
„ doration, vous le ſavez ; tenez,
„ convenez avec moi que vous
„ m'aimez un peu. „ En convenir, repris-je ? " oui, continua-t-il avec
„ vivacité, car je lis dans vos yeux
„ que votre cœur y conſent ; don-
„ nez-moi la ſatisfaction de l'ap-
„ prendre de votre bouche, ren-
„ dez-moi le plus heureux de tous
„ les hommes, je jure à vos pieds
„ que je vous aimerai toute ma
„ vie. „ Il me baiſoit les mains, il étoit à mes genoux ; que faire ? ma ſincérité m'emporta. " Levez-
„ vous, lui dis-je, mon cher Com-
„ te... Je ne ſais où j'en ſuis. Je
„ n'en veux pas davantage, re-
„ prit-il en ſe levant, je ſuis le plus

„ content du monde. „ Il baiſa cent fois mes mains ; il conſulta mes yeux ; il y vit des regards tendres, il profita de mon trouble, me prit un baiſer, & ſortit.

En quel état, ô Ciel ! me laiſſa-t-il ! que dans le premier moment je le trouvai cruel de me quitter ! Il étoit parvenu au point de me faire trouver un plaiſir infini à le voir. Je ne penſois déja plus au *qu'en dira-t-on*, & il me laiſſoit ſeule : j'étois piquée de ce qu'il s'en alloit content, & qu'il me laiſſoit dans une eſpece de triſteſſe ; mes yeux l'avoient ſuivi juſqu'à la porte, ils y reſterent fixés ; enfin, mon enchantement (je ne crains pas de me ſervir de ce terme) ſe diſſipa. Le ſouvenir du Comte, au lieu de m'a-

veugler comme avoit fait ſa préſence, ne ſervit plus qu'à me déſeſpérer : toute ma raiſon, qui ſans doute m'avoit abandonnée tant qu'il avoit été préſent, revint à mon ſecours ; les réflexions acheverent de m'accabler. Je me rappellai que je lui avois laiſſé entrevoir que je l'adorois. " O Ciel ! „ m'écriai-je, toute ſeule, n'ai-je „ donc été ſi indifférente juſqu'à „ préſent, que pour aimer un „ homme qui me trompe ! car il „ en dit autant à toutes les femmes. „ Quels reproches ne me fis-je pas ſur l'aventure du bal, ſur ma foibleſſe dans ma chambre, enfin ſur tout ce qui s'étoit paſſé ! Je ne pouvois me le rappeller, ſans le regarder preſque comme un ſonge, & je n'en étois

certaine que pour me livrer à la douleur. Oui, à la douleur; car je pleurai, & pourquoi ? parce que j'aimois le plus aimable homme du monde, & qu'il ne me vint que des idées chagrinantes, tandis que j'aurois pu faire des projets fort agréables.

Enfin, je me conduiſis en tout comme un enfant, qui, fort effrayé de peu de choſe, perd la tête & ſe déſeſpere; car je paſſai la nuit à pleurer. Je me trouvai le lendemain fort changée : je vous avouerai que j'en eus quelque inquiétude; & la premiere idée qui me vint, fut que le Comte ne me trouveroit plus jolie. Quelle bizarrerie dans ma façon de penſer ! Il n'y avoit qu'un moment, qu'en répandant des larmes, j'a-

vois résolu de lui dire que je ne l'aimois point ; ces larmes n'étoient pas encore essuyées, que je craignois déja qu'il ne m'aimât plus, & que je cherchois les moyens de lui plaire. Etoit-ce vanité ? étoit-ce coquetterie ? c'étoit peut-être l'un & l'autre. La femme la plus sage a toujours dans son cœur un germe de ces deux foiblesses.

Je m'habillai, & sortis comme je faisois quelquefois le matin. Je passai ; en rentrant chez mon pere, j'y trouvai le Comte ; j'en fus un peu déconcertée. Mon pere me dit que Mr. de *Robieres* venoit nous prendre de la part de Madame de *la Salle*, pour aller dîner chez elle. Cette partie-là ne me plut pas du tout, parce qu'ayant

vu le Comte assidu auprès d'elle, je l'en soupçonnois un peu épris. Je changeai de couleur. Mon pere s'en apperçut, & me demanda ce que j'avois ; je lui répondis que c'étoit une migraine dont j'avois été assommée toute la nuit ; que cependant je ferois mon possible pour ne pas manquer une partie qui me plaisoit infiniment : en prononçant ces derniers mots, je jettai un regard de dépit au Comte, qui ne s'en apperçut point, & je sortis. Mon pere, qui avoit senti le ton avec lequel je l'avois accepté, en badina le premier avec lui, & ils en rirent ensemble, ainsi que de ma brusque sortie, qu'ils imputerent à un petit caprice, ou mauvaise humeur de femme, c'est-à-dire à rien.

Il y avoit fort peu de temps que j'étois dans ma chambre, où je conſervois de l'humeur contre ce petit Comte, lorſqu'il y vint. Il y entra d'un air fort gai, & avant de me dire un ſeul mot, débuta par venir m'embraſſer. Ce début-là, avec un certain air content, lorſque mon air rêveur devoit lui dire que j'avois quelque choſe qui m'inquiétoit, me fâcha tout-à-fait; cependant comme je ne m'étois point attendue à une galanterie auſſi folle, je ne m'étois que foiblement défendue. Malgré ſon étourderie, il fut frappé de l'air froid avec lequel je le reçevois. Il s'aſſit à côté de moi, & chercha à m'intéreſſer, en me prenant une main que je lui abandonnai avec la même froideur : " Vous ne me pa-

„ roiſſez pas contente, me dit-il, „ qu'avez-vous ? „ J'ai, lui répondis-je fort vivement, & en retirant ma main, " que vous me „ paroiſſez le plus grand fourbe „ de toute la Terre. Vous avez „ un air bien gai & bien ſatisfait „ pour quelqu'un qui m'aſſuroit „ qu'il m'aimoit tant : le véritable „ amour eſt plus réfléchi, & prend „ part à tout ce qui paroît intéreſſer l'objet qu'il aime ; il entre „ dans tous ſes ſentiments, dans „ ſes ſituations, & pour dire tout, „ je ne ſuis pas plus obligée de vous „ croire, que toutes les femmes à „ qui vous en dites tous les jours „ autant que vous m'en avez juré. „ Sans doute que j'aurai aujourd'hui le plaiſir de vous voir ré„ péter les mêmes choſes à Ma-

„ dame de *la Salle*. Vous croyez „ me tromper ; mais je n'en ſuis „ pas la dupe, & je me veux bien „ mal que vous m'ayez arraché „ un ſoupir.... „ Quoi, rien de plus, me dit-il tendrement, je ne puis donc pas me flatter que vous m'aimiez. " Ah ! nous y voilà „ donc encore une fois : de gra- „ ce, Mr. le Comte, repris-je, „ finiſſons ces propos, & laiſſez- „ moi ; voulez-vous qu'on les en- „ tende ? voulez-vous que quel- „ qu'un vous trouve ici ? encore „ un coup, Monſieur, laiſſez-moi. Quelques larmes qui m'échapperent, lui dirent que ce n'étoit pas mon cœur qui parloit. Il me prit dans ſes bras : " ah ! ma chere „ *Lucile*, me dit-il, vous ne pen- „ ſez pas tout ce que vous ve-

„ nez de me dire ; pourquoi feindre avec moi ? je lis dans vos „ yeux, dans votre cœur même, „ tout vous dément ; vous m'aimeriez, si vous pouviez me croire. Que faut-il faire pour vous „ prouver ma sincérité ? „ Je sentis que le traître m'attendrissoit ; je ne voulus pas être encore une fois la dupe de mon cœur. Je me dégageai de ses bras ; je me levai, & lui répondis d'un ton furieux, „ sortir, Monsieur, & ne jamais „ remettre les pieds ici. „ Hélas ! il sortoit déja sans me repliquer. Quelle obéissance ! elle me persuada plus que tout ce qu'il auroit pu me dire, & l'obéissance aveugle caractérise le véritable amour. „ Revenez, Monsieur le Comte, „ lui criai-je : „ il courut à moi,

ſe jetta à mes genoux, prit mes mains ſur leſquelles il colla ſon viſage, pour me faire ſentir que la peur, que je venois de lui faire, lui avoit arraché quelques larmes: vous ne ſauriez imaginer tout ce qui ſe paſſa alors dans mon cœur; je voyois ce cher Comte dans la poſture la plus ſoumiſe, le viſage changé; ſes yeux encore pleins de larmes me demandoient mon cœur. Mon heure étoit venue, il fallut en paſſer par-là. " Pour-„ quoi, me diſoit-il, retarder un „ ſi charmant aveu, vous m'ai-„ mez? oui, mon cher Comte, „ lui répondis-je toute tremblan-„ te, je vous aime plus que je ne „ voudrois. „ Quelle vivacité! quels tranſports! je le vis paſſer de la plus profonde triſteſſe aux plus grands

grands excès de joie. La réponſe que je venois de lui faire, lui donnoit des privileges. Le petit coquin ne voulut rien perdre ; il en uſa pour me prendre un baiſer, & il prétendit que je l'avois prévenu. Je n'en ſais rien ; car je n'étois plus à moi, j'étois toute à l'amour.

Ce charmant Comte me témoigna ſa reconnoiſſance, en me diſant les plus jolies choſes du monde. " Enfin, lui dis-je, pour me „ prouver que vous m'aimez plus „ que toutes celles à qui vous en „ avez dit autant, que feriez-„ vous ? ce que je ferois, repris-„ il, en riant, je m'unirois pour „ toujours à vous & ſans partage, je vous épouſerois. Quoi, „ mon cher Comte, interrompis-

„ je, nous pourrions nous ma-
„ rier? Pourquoi non, continua-
„ t-il; je suis fils unique, vous êtes
„ dans le même cas, nous avons
„ l'un & l'autre du bien & un
„ nom, quels obstacles pourroit-
„ il y avoir? aucuns sans doute,
„ lui dis-je; en communiquant
„ vos idées à nos parents, ils ne
„ sauroient mieux faire que d'y
„ consentir.

Enfin, Monsieur, dans nos transports nous arrangeâmes nos affaires de façon que nous regardions la chose comme immanquable. Je lui rappellai ensuite qu'il étoit décent qu'il s'en allât, parce que mon pere passeroit sûrement dans ma chambre avant de sortir.
„ C'est lui qui m'y a envoyé, me
„ répondit-il, & dès qu'il sera ha-

„ billé, il viendra nous prendre „ pour monter en carroſſe. „ Pour achever de me tranquilliſer & me ſatisfaire, il me raſſura ſur le compte de Madame de *la Salle*, en me certifiant qu'elle étoit du nombre d'une vingtaine d'infortunées à qui il en faiſoit accroire. Je ne la voyois pourtant pas encore avec plaiſir, & je ne fus entiérement contente, que quand il le lui eut dit à elle-même, & avec aſſez d'eſprit pour qu'elle ne pût pas s'en fâcher.

Je fus chez elle d'une humeur charmante; le Comte fit à ſon ordinaire mille folies que je trouvois admirables. Il n'eſt point de bonheur parfait; car j'avois quelques petits momens d'inquiétude ſur ce que je m'étois miſe dans la

EXO-TAX FORU

tête qu'on nous examinoit, & ſur-tout mon pere, qui, de temps en temps, me badinoit au ſujet du Comte. Je ne ſais trop comment je m'en défendois.

On ſortit de chez Madame de *la Salle*; je ſuivis mon pere. Le Comte me donna la main juſqu'au carroſſe, & fit ſi bien qu'il me la baiſa. Je fus un peu piquée de cette étourderie, parce que je ſuis perſuadée que mon pere s'en apperçut; mais je trouvai le ſecret de l'en punir ſur le champ, car je ne lui dis rien des yeux avant de le quitter. Les femmes ont toujours mille moyens tout prêts pour déſeſpérer un homme.

Le lendemain Meſdames de *St. Pierre* & de *Robieres* vinrent nous voir: je m'apperçus qu'elles avoient

envie de parler d'affaires avec mon pere ; je me retirai. Il ſembloit que cela fût fait exprès, ou que j'euſſe choiſi mon moment ; car je trouvai le Comte dans l'anti-chambre qui alloit entrer, & qui, quand il me vit ſortir, voulut me ſuivre : je le menaçai de rentrer, il me répondit que la compagnie ne pouvoit lui être agréable que quand j'en ſerois. " Vous êtes trop fou, „ lui dis-je, vous vous ferez gron„ der. J'y conſens, continua-t-il, „ pourvu que ce ſoit dans votre „ appartement, où vous alliez „ quand vous m'avez rencontré, „ &, plaiſanterie à part, ſi vous re„ tournez avec ces Dames, je „ m'en vais. „ Il fit ſi bien qu'il me donna la main pour me conduire dans ma chambre, en me fai-

fant croire qu'il me vouloit parler d'affaire. En effet, il me dit qu'il comptoit propoſer notre mariage à ſa mere. " Bon, lui dis-je, „ vous êtes un petit fou, vous „ allez tout gâter. Pour fou, me „ répondit-il franchement, je le „ ſuis un peu, mais je ne gâterai „ rien, laiſſez-moi faire, je veux „ que nous ſoyons mariés dans „ huit jours au plus tard. „ Je me ſerois beaucoup plus dans cette eſpérance, ſi j'avois pu m'aveugler aſſez pour regarder la choſe comme faite, & pour m'imaginer que cela pût ſe faire ſi vîte.

Quand le Comte m'eut quittée, je retournai chez mon pere; il étoit ſeul, & ne me parla de rien de ce qui s'étoit paſſé entre ces Dames & lui: mais je lui trouvai un

air myſtérieux, qui m'inquiéta; il me ſembloit qu'il liſoit tous les mouvements de mon cœur. Je me raſſurai pourtant, car je ne voyois rien de criminel dans mon amour pour le Comte.

J'ai ſouvent fait une réflexion contraire à mes principes : l'amour reſſemble au crime; comme lui, il veut être enſeveli dans le myſtere, & comme lui, il eſt ſujet aux remords.

Le lendemain matin, lorſque j'entrai dans la chambre de mon pere, il me dit qu'il avoit quelque choſe à me communiquer. Il me fit aſſeoir, & me parla à-peu-près en ces termes :

„ Juſqu'à préſent tu as refuſé „ tous les partis qui ſe ſont pré„ ſentés pour toi, ou tu as té-

„ moigné pour eux beaucoup
„ d'indifférence. Hier Madame de
„ *Robieres* vint me faire des pro-
„ poſitions pour toi de la part
„ d'un Officier de Vaiſſeau ; elle
„ le connoît beaucoup, & j'ai
„ quelqu'idée de l'avoir connu
„ autrefois. J'ai trouvé le parti
„ ſortable, & j'ai donné ma pa-
„ role ; il ſera ici dans peu de
„ jours, & retournera s'embar-
„ quer d'abord après la cérémo-
„ nie ; qui ſe fera dès qu'il ſera ar-
„ rivé. Tu ne le ſuivras point :
„ cela s'accorde avec mon atta-
„ chement pour toi ; ainſi je me
„ flatte que tu obéiras.

La harangue étoit courte & clai-re ; je l'aurois cependant inter-rompue, dès que je vis qu'il étoit queſtion de mariage, ſi j'en avois

eu la force : mais, mon cher petit Comte, avec tous nos beaux projets, ſe préſenta d'abord à mon eſprit ; les larmes m'en vinrent aux yeux, malgré tous les efforts que je fis pour les retenir. Je répondis à mon pere, un peu troublée, que je ferois tout ce qu'il voudroit, qu'il pouvoit diſpoſer de ma main, que je ſerois aſſez heureuſe ſi je lui prouvois que j'aurois toute ma vie une obéiſſance aveugle pour toutes ſes volontés. " J'en ſuis perſuadé, dit-il ; je ſais plus, tu aimes le Comte *de Robieres*, & tu avois pris tes arrangements pour l'épouſer. Je te ſais bon gré de ce ſacrifice, & je te demande en grace de ne plus penſer à cet étourdi : ſur-tout plus

„ de tête-à-tête ; car on n'eſt pas
„ toujours maîtreſſe de le conte-
„ nir. Je te connois pourtant trop
„ raiſonnable, pour croire que
„ tu regardes le Comte comme
„ un homme capable d'un atta-
„ chement ſérieux. „ Tout cela fut prononcé d'un ton à me faire entendre qu'il ſavoit tout ce qui s'étoit paſſé entre le Comte & moi. Jugez de ma confuſion. Je me jettai aux genoux de mon pere : puiſque vous ſavez tout, lui dis-je, daignez vous reſſouvenir „ que vous m'aviez promis de „ conſulter mon goût. J'en con-„ viens, me répondit-il, mais „ auſſi tu m'avois promis de ne „ point former d'engagement ſans „ me conſulter : romps dès au-„ jourd'hui avec le Comte ; qu'il

„ ne ſoit plus queſtion de lui. Il „ auroit pu te convenir, ſi je l'a- „ vois ſu plutôt; mais j'ai donné „ ma parole à Madame *de Robie- „ res* pour notre Marin. Je ſuis „ fâché de cet accident; cepen- „ dant je veux que vous l'épou- „ ſiez : ainſi ſéchez vos larmes, „ & point de réplique." Je ſortis, & j'allai me déſeſpérer dans ma chambre.

Ne vous tourmentez pas l'eſprit pour deviner comment un auſſi bon pere avoit pu ſe déterminer à me traiter ſi durement: je vais vous découvrir le myſtere. Il avoit été queſtion depuis trois mois de me marier avec le Comte; mais ſa mere ne s'en étoit pas beaucoup ſouciée, parce qu'elle le trouvoit encore bien

jeune. Mon pere de même n'avoit pas voulu m'en parler, parce qu'il étoit preſque certain que je le refuſerois. Madame de *St. Pierre*, en qualité d'amie commune des deux maiſons, propoſa d'eſſayer ſi le Comte me plairoit. Là-deſſus, il vint à *Niort* avec ſa mere. Je vous ai dit le reſte.

On feignoit de ne pas nous examiner; mais mon pere lui-même s'étoit caché dans un cabinet auprès de ma chambre, toutes les fois que le Comte avoit été chez moi. On vit donc qu'un coup de ſympathie avoit uni nos deux cœurs; en conſéquence Madame de *Robieres* accompagnée de ſon amie Madame de *St. Pierre*, étoit venue la veille pour finir avec mon pere: on avoit dit au Comte

de s'y trouver ſans lui dire de quoi il étoit queſtion, & il y venoit, lorſque je le rencontrai dans l'anti-chambre, & qu'il me ſuivit chez moi. Quand on vit qu'il n'arrivoit point, on voulut ſavoir s'il étoit dans ma chambre; on vint écouter, & on l'y entendit. On convint de nous punir, moi, de m'être engagée ſans avoir conſulté mon pere, & lui, d'avoir manqué à ce que ſa mere lui avoit dit. Ils concerterent donc enſemble de me propoſer un mari, & cependant on arrêta mon mariage avec Mr. de *Robieres* à huit jours, ſans en rien dire ni à lui, ni à moi.

Je reviens à l'état où j'étois en ſortant de chez mon pere. J'allai me jetter dans un fauteuil, & donner un libre cours à mes larmes,

Je me repaſſai dans l'eſprit tout ce qu'il venoit de me dire : je cherchois à faire accorder cette tyrannie avec la vraie amitié paternelle, & j'imaginois la façon dont j'annoncerois au Comte que nous ne pouvions plus nous voir, quand il entra dans ma chambre. Il étoit auſſi conſterné que moi. Qu'il me fallut d'obéiſſance, c'eſt-à-dire, de principes d'une bonne éducation pour lui parler comme je fis! Qu'il eſt cruel de ſacrifier ſon goût, ſon penchant, ſes paſſions, à ſes devoirs ou aux préjugés!

„ Sortez, Monſieur, lui dis-je „ fort ſéchement, & faites-moi „ la grace de ne plus mettre les „ pieds ici. Ce n'étoit pas ainſi „ que vous me parliez hier, me „ répondit-il, mais je vous en-

„ tends, & vous m'apprenez que „ je n'ai plus beſoin de l'éclair- „ ciſſement que je venois vous „ demander. Je ſuis à préſent auſſi „ certain que vous épouſez Mr. „ *du Tillac*, (c'eſt le nom qu'on „ avoit donné à l'Officier de Vaiſ- „ ſeau) que ſi vous me l'aviez dit „ vous-même. Je vous obéis, je „ ſors, & je ne vous reverrai de „ ma vie. Je ne m'arrêterai pas „ à vous faire des reproches : un „ caractere auſſi inconſtant que „ le vôtre ne mérite pas qu'on „ s'en donne la peine. „ Hélas! il ſortit, je ne ſais plus ce que je devins. Je m'évanouis ; on me donna du ſecours ; je repris un peu mes ſens ; on me mit au lit, & la fievre me prit.

Mon pere avoit entendu, du

cabinet en queſtion, tout ce qui s'étoit paſſé entre le Comte & moi. Quand il me vit évanouie, il commença à ſe repentir de la peur qu'il m'avoit faite, & ſon premier ſoin fut d'envoyer chercher le Comte; on le trouva qui montoit déja à cheval, & qui ſans doute vouloit s'éloigner d'un lieu où il ne prévoyoit que des chagrins. On lui dit que je le demandois; il vint avec beaucoup d'empreſſement. Mon pere l'attendoit dans l'anti-chambre pour le prévenir que j'étois malade: il l'amena enſuite dans ma chambre, & l'y laiſſa ſeul avec moi. La ſatisfaction que j'eus de revoir Mr. *de Rohieres*, ne m'empêcha pas d'être fort ſurpriſe d'un procédé auquel je ne reconnoiſſois point mon pere.

„ Sans doute, me dit le Comte
„ fort froidement, que vous vou-
„ lez me détailler toute votre per-
„ fidie. Eh, Monſieur, lui répon-
„ dis-je d'une voix fort foible,
„ ne m'accablez pas encore par
„ des reproches que je n'ai pas
„ mérités ! Je vois que mon pere
„ veut m'éprouver ; il vous laiſſe
„ avec moi pour voir ſi mon
„ obéiſſance ira juſqu'à vous dé-
„ ſeſpérer : mais dût-il m'en coû-
„ ter la vie, on ne m'empêchera
„ pas de vous aimer. „ Le Comte charmé prit une de mes mains, & la baiſa mille fois. " Que ſignifie
„ donc tout ceci, me dit-il ? ma
„ mere m'a aſſuré ce matin que
„ vous épouſiez un Officier de
„ Vaiſſeau. Il n'eſt que trop vrai,
„ lui répondis-je ; mon pere me

„ l'a annoncé, & m'a ordonné
„ de vous ôter toute espérance:
„ on a découvert notre amour;
„ on sait que vous avez passé ici
„ plusieurs heures tête-à-tête avec
„ moi. Je ne vous soupçonne pas
„ d'indiscrétion; mais il se passe
„ quelque chose d'incompréhen-
„ sible, car on m'a fait entendre
„ qu'on avoit ouï notre derniere
„ conversation. Enfin, mon cher
„ Comte, il faut renoncer à l'es-
„ poir de nous voir jamais unis;
„ nos parents ont des vues diffé-
„ rentes. C'est peut-être aujour-
„ d'hui la derniere fois que je vous
„ parle. Eh! quoi, reprit-il, vous
„ obéirez? Et que puis-je faire,
„ lui dis-je? Quoi donc, me ré-
„ pondit-il, ne pouvons-nous pas
„ nous jurer un amour éternel?

„ Promettez-moi de n'épouſer ja-
„ mais que moi : donnez-moi vo-
„ tre foi, je vous donne la mien-
„ ne, & vous jure de n'avoir ja-
„ mais d'autre épouſe que vous.
„ Hélas, mon cher Comte, re-
„ pris-je, je ferai tout ce que vous
„ voudrez ; je ſens que mon de-
„ voir s'y oppoſe, mais l'amour
„ me défend de l'écouter. Je vous
„ jure que je mourrai plutôt que
„ d'épouſer qui que ce ſoit autre
„ que vous : je vous ſacrifie l'a-
„ mitié de mon pere, l'obéiſſance
„ que je lui dois, deux choſes
„ qui me ſont également cheres.
„ Sentez le prix de ce ſacrifice,
„ & comptez que je renonce à
„ tout, & à la vie même, ſi je ne
„ vous ai pas.

Les embraſſements ſuccéderent

à nos ſerments. Mon pere, qui comme à ſon ordinaire nous écoutoit, fut charmé d'une paſſion qui répondoit ſi bien à ſes vues, & n'imagina pour moi qu'un bonheur infini dans le mariage projetté. Cependant il craignit qu'un plus long entretien ne fût nuiſible à ma ſituation; il y mit fin, en entrant chez moi. " Ah! mon „ pere, lui criai-je, pourquoi „ avez-vous cherché à m'éprou„ ver? J'étois encore digne de „ vous, je vous obéiſſois; main„ tenant je vais perdre votre „ amitié: je ne ſais point feindre; „ vous connoiſſez ma foibleſſe, „ je vous jure en préſence de „ Monſieur de *Robieres*, que je „ ſuis prête à entrer dans un Cou„ vent plutôt que de vous obéir.

„ Va, va, me dit-il en ſouriant, je „ t'aſſure que tu m'obéiras, & „ même avec plaiſir; penſe ſeu- „ lement à ta ſanté, tranquilliſe- „ toi, & je me charge du reſte. Je fis peu d'attention à ces derniers mots, le reſpect m'empêcha d'y répondre. Le Comte s'en inquiéta, il cherchoit à les interpréter en lui-même; mais mon pere qui penſoit à tout, & qui n'étoit occupé que de nous tranquilliſer, voulut lui donner quelques moments de ſatisfaction, en lui laiſſant la liberté de reſter avec moi: il dîna avec mon pere dans ma chambre; & comme on crut que j'avois envie de dormir, on me laiſſa ſeule après-dîner.

Imaginez-vous, Monſieur, combien de réflexions je dus faire ſur

tout ce qui s'étoit passé. D'abord elles roulerent sur moi-même: j'eus honte de me trouver dans l'état où j'étois, & de tout ce que m'avoit fait faire mon amour pour le Comte. Ensuite je me reprochai ma désobéissance: je cherchai ce qui pouvoit m'excuser auprès de mon pere, & j'examinai sa façon d'agir envers moi. Il m'avoit défendu de penser à Mr. *de Robieres*, & lui même l'avoit ensuite amené chez moi: il ne paroissoit plus en colere contre une fille qui le méritoit plus que jamais, puisqu'elle avoit osé lui dire qu'elle persistoit dans sa résolution. Comment faire accorder toutes ces circonstances? Je me les repassai dans l'esprit, & plus j'y pensois, moins je compre-

nois la conduire de mon pere.

Vers les cinq heures on m'annonça Madame la Comteſſe de *Rohieres* & Madame de *St. Pierre*. Cette Comteſſe m'étoit devenue odieuſe depuis que je ſavois qu'elle ſe mêloit de vouloir me marier. Je n'oſai pourtant pas refuſer de la voir; mais je fis à ces Dames un accueil aſſez froid: elles s'en apperçurent; &, après m'avoir demandé comment je me portois, elles ſe retirerent auprès de la cheminée, en ſe parlant bas, & même en ſouriant. J'aurois bien voulu ſavoir ce qu'elles ſe diſoient: je fis ce que je pus pour l'entendre, mais inutilement. Peu de temps après elles ſe rapprocherent de mon lit, promirent que ma maladie ne ſeroit rien, & que je

ſerois tout-à-fait guérie le lendemain. Sur ce que je leur répondis que j'avois trop de chagrin pour que cela pût être, elles me rirent au nez, & s'en allerent.

Le plaiſir que j'avois eu de voir le Comte, m'avoit déja fait du bien ; car je me trouvai mieux le ſoir, & me levai. Mon pere & lui reſterent toute la ſoirée avec moi, & y ſouperent. Ce petit fou m'inquiétoit, il n'étoit plus gai ; le chagrin eſt mortel à des caracteres auſſi vifs que le ſien : il ſoupiroit à tous moments, & conſervoit un certain air rêveur que je ne lui avois jamais vu. Il cherchoit à ſe tirer de cette ſituation par les careſſes qu'il me faiſoit, c'eſt-à-dire, en me ſerrant la main par-deſſous la table ; c'étoit me

deman-

demander des nouvelles de mon cœur, auſſi lui répondit-il par le même interprête, qu'il étoit toujours tout à lui. Mon pere s'apperçut ſûrement de tout cela, & ce fut, je crois, la pitié qu'il eut de nous, qui le détermina à mettre fin à cette Comédie. Il ſortit, & me laiſſa encore ſeule avec mon petit Comte.

L'état où nous étions ne peut que ſe ſentir; on ne ſauroit le rendre. Déſolés l'un & l'autre, notre abattement ſeul peignoit notre douleur : nous nous regardions ſans nous parler; les larmes vinrent aux yeux de mon cher Comte. " Qu'avez-vous, lui dis-» je d'une voix foible, mais avec » tout le ſentiment que m'inſpi-» roit ma paſſion ? Hélas! me ré-

„ pondit-il d'un air abattu, je me
„ déſeſpere, mon courage m'a-
„ bandonne. Ma mere n'a jamais
„ voulu ſe rendre à mes prieres. Se
„ peut-il que nos parents ſoient de-
„ venus tout d'un coup ſi cruels ?
„ rien ne les attendrit ; on m'é-
„ coute d'un ſens froid aſſom-
„ mant, & je vois qu'on ſe fait
„ des efforts pour s'empêcher de
„ rire de la peinture que je fais
„ de ma douleur. Votre pere eſt
„ inexorable : il dit qu'il a donné
„ ſa parole, qu'il en eſt eſclave,
„ & il me force de convenir qu'il
„ y a quelque eſpece de juſtice
„ dans ſon procédé. Enfin, con-
„ tinua ce cher Comte, croiriez-
„ vous que ma mere trouve un
„ prétexte pour m'éloigner d'ici ?
„ elle veut que je parte demain ;

„ je n'y ſurvivrai pas : vous ſeule
„ pouvez m'attacher à la vie, &
„ me la rendre chere. Aimable
„ & tendre *Lucile!* conſentez au
„ parti que je vais vous propo-
„ ſer. Quel eſt-il, lui dis-je vive-
„ ment ? il n'eſt rien que je ne
„ faſſe pour vous tranquilliſer. Il
„ faut, reprit-il, que vous me re-
„ gardiez comme votre époux,
„ & que vous me ſigniez de n'ê-
„ tre à perſonne qu'à moi. Vous
„ m'offenſez, lui répondis-je: quoi
„ vous ne vous en rapportez pas
„ à ce que je vous ai juré tantôt,
„ & vous avez beſoin que je vous
„ le ſigne pour en être certain ?
„ La parole de l'amour vaut mieux
„ que ſes billets, qui ne ſont bons
„ qu'à ſatisfaire la vanité d'un
„ Fat qui en remplit ſon porte-

„ feuille, & les montre à qui veut
„ les voir. A quoi vous ſerviroit
„ un pareil papier ? Je n'aurai ja-
„ mais beſoin que vous me rap-
„ pelliez mes promeſſes ; vous ſe-
„ riez trop peu ſatisfait ſi vous
„ étiez réduit à cette extrémité,
„ & vous penſez trop bien pour
„ le faire. Obéiſſez à votre me-
„ re, mon cher petit ami, rien
„ ne peut nous diſpenſer de l'o-
„ béiſſance extérieure : on doit
„ tout à ceux de qui on tient la
„ vie, & on n'eſt jamais excuſa-
„ ble de leur réſiſter quand le bon-
„ heur du reſte de nos jours ne
„ dépend pas de l'action à laquelle
„ ils nous forcent. On veut que
„ vous partiez ; je ſens que votre
„ cœur en ſouffrira, mais vous
„ devez ce ſacrifice à Madame

„ de *Robieres* : cependant, conti-
„ nuai-je, travaillez à vous tran-
„ quilliſer. Partez en aſſurance,
„ & comptez que je ne ſerai ja-
„ mais qu'à vous. Je prévois les
„ chagrins de l'abſence : armons-
„ nous de courage ; eſpérons de
„ fléchir nos parents. Enfin, pour
„ vous prouver que vous ſeul
„ m'intéreſſez, je renonce au
„ monde où vous n'êtes pas, &
„ tâcherai d'entrer au Couvent
„ dès que je vous ſaurai parti.

Nous en étions là, quand on vint dire au Comte que ſa mere le demandoit. " On m'envie, me dit-
„ il, le bonheur de vous voir en-
„ core un moment : je pars de-
„ main ; ne m'oubliez pas, ma
„ chere *Lucile* ; ſouvenez-vous de
„ tout ce que vous m'avez pro-

„ mis ; adieu, ma chere femme. „ Il ſe jetta alors dans mes bras que je lui tendois. Nous nous embraſſâmes mutuellement avec tous les tranſports de l'amour, en mêlant nos larmes enſemble ; nous ne pouvions nous ſéparer : enfin il me quitta, & on eut la cruauté de lui laiſſer paſſer la nuit dans un état auſſi accablant.

Que nos femmes d'à-préſent, je veux dire, nos Prudes, nos Précieuſes, ou nos Petites-Maîtreſſes (car je les comprends preſque toutes dans ces trois caracteres) auroient de choſes à me reprocher ! les unes regardent comme un grand crime, les autres croyent avoir accordé une grande grace, & comptent même pour une faveur, de s'être laiſſé baiſer la

main. Je ne cherche point à combattre leurs principes ; je ne leur conſeille point d'adopter les miens : je dis ſeulement, & ne crois pas me tromper, qu'elles n'ont jamais réellement aimé comme moi, & par conſéquent elles n'ont jamais connu le plaiſir qu'on reſſent à en procurer à quelqu'un que l'on aime, ni combien la vertu & la prudence nous donnent peu de force pour nous oppoſer à ce qu'il veut. Je dirai plus, cette *vertu*, cette *prudence* ſont des chimeres, des mots, des riens en pareille occaſion : leur exécution eſt impoſſible. Si cela n'étoit pas, pourquoi, moi, qui avois tous les principes de ce qu'on appelle la bonne éducation, me ſuis-je trouvé priſe tout d'un coup ? Pourquoi n'ai-je jamais été

la maîtreſſe de ne pas répondre aux careſſes du Comte, moi qui juſqu'à vingt-cinq ans ai pratiqué cette *vertu*, & donné des preuves de cette *prudence?* Je finis cette diſſertation; l'analyſe en ſeroit dangereuſe: j'ajoute ſeulement, pour prouver où nous peut entraîner une forte paſſion, que je ſuis perſuadée qu'il auroit été bien facile au Comte dans le moment dont je viens de parler, d'être époux en effet comme il l'étoit par ſerment. Mais hélas! le pauvre petit, il n'étoit occupé que de l'idée de ſe ſéparer de moi, & moi-même je ne penſois qu'à mon malheur. Je croyois peut-être le voir pour la derniere fois: lui devois-je des adieux tendres après les promeſſes que je lui avois faites?

Occupée de tous les différents mouvements de la journée, j'allois me livrer à quelques réflexions chagrinantes, & qui m'auroient fait passer une mauvaise nuit, lorsque mon pere entra. " Le „ Comte t'a quitté, me dit-il, c'est „ moi qui me suis servi du nom de „ la Comtesse pour le faire sortir: „ il me tardoit de trouver un mo„ment pour te donner tout d'un „ coup autant de plaisir & de sa„tisfaction que je t'ai donné de „ chagrin, & d'inquiétude. Lis, „ continua-t-il, en me présentant „ un papier. „ J'obéis sans faire aucune réflexion. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit un contrat de mariage entre le Comte & moi! Je crus que mes yeux me trompoient: je le relus

pluſieurs fois avant d'en être certaine. Je témoignai toute ma joie à mon tendre pere, en l'embraſſant avec vivacité. Jugez par le contentement que je devois avoir, des remerciments que je lui fis. „ J'ai voulu te punir, me dit-il, „ de t'être engagée ſans me conſulter, quand tu m'avois promis le contraire. Tout le reſte „ n'eſt qu'un jeu concerté entre „ nous, pour te faire acheter „ le bonheur de poſſéder ton „ Amant, & pour éprouver ſi „ vous vous aimiez réellement. „ Il y a trois mois que j'avois „ penſé au Comte pour toi; mais „ tu m'avois paru ſi conſtante „ dans la réſolution de reſter fille, que je n'avois pas oſé t'en „ parler. Selon notre nouveau

„ plan tu ne devois être inſtruite
„ que demain matin, mais j'ai
„ voulu te faire paſſer une bonne
„ nuit. Au reſte, continua-t-il en
„ ſouriant, j'ai été témoin de
„ toutes les converſations que tu
„ as eues avec le Comte; n'en
„ ſois point fâchée contre moi,
„ adieu. „ Ces derniers mots me firent baiſſer les yeux & rougir: cependant j'étois dans la plus charmante ſituation d'eſprit qu'on puiſſe imaginer. Je n'enviſageois point de bonheur plus grand que le mien, ni même qui lui fût comparable. Ma ſatisfaction n'étoit troublée que par cette petite mortification de penſer que mon pere avoit été témoin de toute ma foibleſſe dans mes tête-à-tête avec le Comte; mais je parvins à m'en

diſtraire, car auſſi-bien je ne croyois pas avoir grand'choſe à me reprocher.

La précaution, ou la bonne intention de mon pere, devint inutile. La joie exceſſive produit preſque les mêmes effets que les grands chagrins. Il n'étoit que ſix heures du matin lorſque j'entendis ouvrir bruſquement ma porte, & que je vis entrer mon cher Comte qui couroit comme un fou. " Bon „ jour, ma chere femme, me dit-„ il avec vivacité & en m'embraſ-„ ſant, car nous ſommes mariés. „ Tout ce qui s'eſt paſſé hier n'eſt „ qu'un jeu.... Je feignis de ne „ rien ſavoir. Comment donc, „ lui-dis-je! eh oui, oui, reprit-„ il, votre pere, ma mere, tout „ le monde conſent que nous

„ nous mariions dans huit jours ;
„ c'eſt la Comteſſe elle-même
„ qui vient de me le dire. J'allois
„ partir comme elle me l'avoit or-
„ donné : j'ai paſſé dans ſa cham-
„ bre pour lui dire adieu, & elle
„ m'a annoncé que c'étoit dans
„ un fort joli Pays qu'elle m'en-
„ voyoit, puiſque c'étoit chez
„ vous, pour vous apprendre que
„ je ſuis votre mari. Allons, em-
„ braſſez-moi encore pour une
„ auſſi bonne nouvelle. „ Auſſi-
tôt ſans demander permiſſion, car
il n'en demandoit jamais, il m'em-
braſſa de tout ſon cœur. Il fit
plus. Ma gorge ſe trouva un peu
découverte, il y porta la main : je
ne pus l'en empêcher, ni même
de la baiſer pluſieurs fois. Je vou-
lus me fâcher des licences qu'il

prenoit. " Oh! tout cela m'ap-
„ partient, me dit-il ; tant-pis
„ pour vous ſi vous grondez,
„ car je n'en ferai ni plus, ni
„ moins.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais je crois que ces petits étourdis ont un avantage ſur les gens ſenſés & raiſonnables. La colere d'une femme ne les étonne point ; ils ont raiſon : car pour une femme qui ſe défend ſincérement, il en eſt un nombre qui ſont au déſeſpoir d'avoir des amants trop obéiſſants.

Je fis aſſeoir le Comte ; je lui abandonnai une de mes mains ; &, dans cette ſituation, nous nous entretînmes de notre bonheur prochain.

„ Il faut pourtant, me diſoit ce

„ charmant Comte, que je vous
„ aime terriblement, pour me
„ déterminer à vous épouſer; car
„ il me faudra renoncer au plaiſir
„ de tromper, & de me faire
„ aimer de mille femmes : quel-
„ ques efforts mêmes que je faſſe,
„ je ne pourrai jamais m'empê-
„ cher d'être un peu coquet. Et
„ croyez-vous, lui repondois-je
„ en riant, que je ne vous ren-
„ drai pas le change ? Oh ! je ne
„ crains rien, continuoit-il, &
„ vos yeux me diſent dans ce
„ moment même que vous ne me
„ jouerez jamais de mauvais tour.
„ Non, reprenois-je, ſi vous êtes
„ ſage.

Je profitai du moment qu'il alla chez mon pere, pour me lever. Peu de temps après, nous ſignâ-

mes le contrat ; c'étoit un Jeudi, & notre mariage fut arrêté au Mardi ſuivant.

Sur le champ, magnifiques préparatifs d'habits de nôces. Delà nous paſſâmes à un grand dîner où je m'ennuyai beaucoup ; comme mon mariage n'étoit point un ſecret, je fus obligée d'eſſuyer mille fades plaiſanteries que je ſoutenois fort mal, tandis que le Comte ſe tiroit à merveilles de celles qu'on lui faiſoit.

Je ſuis peut-être entrée, Monſieur, dans des détails un peu trop circonſtanciés juſqu'à préſent ; cependant je ne crois vous avoir encore rien dit d'inutile. Au reſte, ſi j'euſſe retranché ces détails, mes Mémoires auroient été courts, puiſque les ſeules aventures inté-

reſſantes de mon Hiſtoire n'ont occupé qu'une année de ma vie.

Je paſſe légérement ſur les deux jours qui ſuivirent celui auquel un bonheur de ſi peu de durée me fut annoncé. J'évitois de me trouver ſeule avec le Comte, car franchement je le craignois. Le Dimanche, nous nous rencontrâmes enſemble à l'Egliſe : il m'attendit en ſortant, & nous ne pûmes nous empêcher de rire de l'air dévot que nous venions de puiſer l'un & l'autre au Tribunal de la Pénitence. Il monta dans mon carroſſe. Nous devions dîner chez Madame de *St. Pierre :* nous y arrivions les plus contents du monde, lorſqu'en entrant nous trouvâmes la conſternation dans la maiſon. Madame de *Robieres* pleuroit : le Comte

courut à elle, & lui demanda ce que c'étoit. Liſez, lui répondit-elle en lui donnant une lettre, par laquelle elle venoit d'apprendre que ſa mere, la Baronne de B. étoit à toute extrémité : on la ſupplioit de partir ſur le champ avec ſon fils que la Baronne demandoit avec empreſſement. La Comteſſe aimoit infiniment ſa mere, & ne balançoit point ſur le parti qu'elle devoit prendre ; mais le Comte ne vouloit point partir qu'il ne m'eût épouſée : tout le monde fut contre lui. On entra dans les raiſons de la Comteſſe ; & malgré tout ce qu'il put dire & faire, notre mariage fut remis, & ſon départ fixé d'abord après le dîner.

J'avois attendu dans un morne

ſilence la déciſion de mon ſort; quand je vis que mon Avocat ne pouvoit pas gagner une cauſe qui étoit autant la ſienne que la mienne, je ne voulus point m'en mêler. Je ſortis pour aller me cacher dans quelque coin & pleurer à mon aiſe; le Comte, qui ne me quittoit point des yeux, s'en apperçut, & me ſuivit : il n'en pouvoit plus, à peine pouvoit-il parler. " Quel contre-temps, me „ dit-il en ſoupirant, & en me „ prenant la main dès que nous „ fumes ſortis ! hélas ! je vais mourir. „ Je ne lui répondis que par mes larmes.

Toute la maiſon étoit ſi occupée des apprêts du départ de Madame de *Robieres*, que je ne craignis point de ſuivre mon cher

Comte dans sa chambre. L'état où je le voyois m'inquiétoit trop, pour que je ne cherchasse pas à le consoler. En effet, j'y réussis ; il se calma un peu : il me pria de faire un troc ; il me donna une tabatiere où étoit son portrait, & me prit un bracelet où étoit le mien.

Nous nous réitérions les plus tendres adieux, que nous scellions par des baisers pleins de flamme ; j'étois la dupe du Comte, je ne le croyois occupé que de son chagrin, je me prêtois avec complaisance à toutes ses caresses, il profita de ma bonté, prit mille libertés que je souffris : vous dirai-je le reste ? il fut effectivement mon époux. Je ne sais si j'y opposai beaucoup de résistance ; mais j'a-

vouerai que je ne m'en ſuis jamais repentie. Applaudiſſez à ma ſincérité, & blâmez ma foibleſſe.

Il ne me donna pas le temps de la réfléxion ; il craignoit qu'elle ne lui fût pas favorable : il me reprit dans ſes bras, m'accabla de baiſers, m'aida à raccommoder un petit déſordre où je devois néceſſairement être, & me conduiſit encore toute troublée dans la ſalle à manger. Heureuſement que nous nous y trouvâmes encore ſeuls. Nous reſtâmes quelque temps en ſilence. Il crut s'appercevoir que je rêvois ; il ſe mit à côté de moi, & me dit en m'embraſſant : „ Ah ! ma chere, point „ de remords. Oubliez, lui ré„ pondis-je, que j'en doive avoir, „ & je n'en aurai jamais : je crois

qu'il dût être content de ma réponſe.

Il doit m'être permis de vous communiquer ici quelques réflexions : voici leur place. Je dûs ſans doute en faire alors, quoique j'aſſuraſſe au Comte que je n'en faiſois point. Qu'eſt-ce qui me fit ſuccomber à vingt-cinq ans vis-à-vis du Comte qui n'en avoit pas dix-huit ? n'avois-je pas tout ce qu'on nous dit qu'il faut avoir pour réſiſter ? des principes de vertu & de religion pris dans un Couvent, une bonne éducation de la part du plus aimable & du plus eſtimable des peres, cinq ans d'uſage du monde où j'avois pratiqué cette vertu, & enfin les graces toutes récentes de la religion que je venois d'acquérir aux pieds

des Autels : que falloit-il donc de plus ? Il falloit aimer foiblement, aimer comme aiment ordinairement les femmes ; & moi j'aimois réellement, c'eſt-à-dire, de tout mon cœur. Je défie toute femme qui aimera comme j'aimois, de réſiſter à ſon amant.

On ſervit ; le dîner fut court & ſérieux. Mon pere voulut m'épargner le chagrin de voir partir le Comte ; il m'enmena : mais mon petit fou, quand il me vit ſortir, courut après moi. La préſence de mon pere ne le gêna point ; il me ſauta au cou, me fit promettre de répondre aux Lettres qu'il m'écriroit, & me dit à l'oreille : „ Adieu, ma chere femme, je „ n'oublierai jamais vos bontés. „ Il me quitta enſuite en me baiſant

les mains qu'il arroſa de ſes larmes. Que l'état où il étoit me fit de pitié!

C'eſt une cruelle ſituation qu'être éloignée de ce qu'on aime: je le ſentis bien le premier jour. Hélas! que je pleurai mon cher petit Comte! que je le ſouhaitai de fois auprès de moi! Je me fis enſuite une raiſon; je cherchai à me conſoler. Eh quoi, me dis-je, ai-je pu m'imaginer qu'il ne me quitteroit jamais? n'ai-je pas toujours l'eſpérance de l'épouſer? Je me donnai ainſi mille ſujets de conſolation. J'allai ſouvent chez Madame de *St. Pierre*, elle vint chez moi; & quand nous étions enſemble, nous parlions toujours du Comte.

Je recevois tous les deux ou trois jours de ſes nouvelles. Par ſa

sa quatrieme Lettre il m'apprit la mort de sa grand'mere, qui retardoit encore notre mariage au moins d'un mois, à cause du deuil. Quelque temps après, il me manda qu'il avoit obtenu un Régiment, & qu'on l'obligeoit à faire un voyage à *Paris*, pour se présenter au Ministre, & remercier tous ceux qui s'étoient employés pour lui dans cette affaire. Peu de jours ensuite j'appris par lui-même son départ; je soutins tout cela à merveille.

Je conserve les lettres de ce cher Comte : il seroit trop long de vous les communiquer toutes; je vais seulement vous en donner une pour vous faire connoître son style; c'est la plus courte de toutes celles que j'ai de lui.

J'ai vu le Miniſtre aujourd'hui, ma chere Lucile : *il m'a trouvé étourdi ; quelle injuſtice ! eſt-ce que je n'ai pas l'air raiſonnable ? Je m'étois pourtant compoſé un maintien pour entrer chez lui ; j'avois un air ſi poſé, que vous m'auriez pris pour un* Caton : *mais j'étois ſi occupé de cette contenance forcée, & ſi oppoſée à mon caractere, que quand il m'a demandé comment je me portois, je lui ai répondu par des révérences à droite & à gauche. Le Marquis de V. qui m'y préſentoit, m'a pouſſé deux ou trois fois pour me faire répondre. Je ne ſavois point ce que Mr. le Comte d'A. m'avoit dit, moyennant quoi je me ſuis retourné du côté du Marquis, & lui ai dit à l'oreille : " Que vou-* „ *lez vous que je réponde ? „ Il s'eſt mis à rire, & je me ſuis décontenan-*

cé. Comme j'ai vu que je ne pouvois pas réuſſir à avoir un air raiſonnable, je me ſuis remis dans mon aſſiette naturelle. " *Il ne faut pas tromper Mr. le Comte, ai-je dit, il faut* " *qu'il me voye tel que je ſuis. J'ai donc repris mon air fou qui n'a point déplu au Miniſtre, parce qu'il a apperçu au travers de mon étourderie un fond de bonnes qualités & de bonnes diſpoſitions. Il m'a interrogé ſur mon métier, & a été content de trouver que je ne reſſemblois point aux autres jeunes Colonels, puiſque j'étois inſtruit, & que j'avois envie de ne rien négliger de ce qui pourroit m'inſtruire davantage. On m'a accordé la premiere grace que j'ai demandée, qui eſt une Compagnie dans mon Régiment pour mon couſin le Chevalier de St. Hilaire.*

C'eſt une drôle de choſe que d'être Colonel. De vieux Militaires me font leur cour; trois ou quatre Fermiers Généraux me jettent leurs filles à la tête. Je répondis derniérement au vieux Mr. Richard *que mon Régiment étoit payé, & que tout ce que je pouvois faire pour ſon ſervice, c'étoit de faire épouſer mon Brevet à ſa fille; qu'au reſte, c'étoit répondre à ſes vues, puiſqu'il n'auroit ſûrement pas penſé à moi, ſi je n'avois pas eu ce parchemin dans ma poche.*

Je vous aime bien mieux que tout cela, ma chere Lucile; *c'eſt bien moi que vous voulez épouſer, ce n'eſt point mon grade. Une choſe qui va vous étonner, & que vous aurez beaucoup de peine à croire, c'eſt que je vous ſuis toujours fidele, & que je le ſerai juſqu'à la mort.*

Le Comte de ROBIERES.

Il ne reſta qu'un mois dans ſon voyage ; & dès qu'il fut de retour, ſa mere nous écrivit, pour nous prier de nous rendre à *Poitiers*. Nous partîmes ſur le champ, Madame de *St. Pierre*, mon pere & moi, pour aller tous chez la Comteſſe.

Je ne vous dirai point combien le Comte & moi nous fûmes charmés de nous revoir : il témoigna ſa joye en faiſant comme à ſon ordinaire mille folies. Il avoit ramené de *Paris* une *déſobligeante* du goût le plus nouveau, trois gros & grands laquais bien bâtis, ſix chevaux à courte queue, & un coureur ; c'eſt avec cet épuipage qu'il vint au-devant de nous. Il obtint de mon pere que j'entraſſe avec lui dans ſa voiture : nous avions

encore une lieue à faire; il me fit mille caréſſes dans le peu de temps que nous fûmes enſemble. " Si „ vous ſaviez, me diſoit-il, tout „ ce que j'ai ſouffert éloigné de „ vous! J'ai penſé mourir de cha„ grin. Penſiez-vous bien autant „ à moi? Avez-vous lieu d'en „ douter, mon cher Comte, lui „ répondis-je? n'ai-je pas exacte„ ment répondu à vos lettres? „ Je n'étois occupée que de vous; „ mais vous allez encore bientôt „ me quitter, il faudra que vous „ alliez rejoindre votre Régiment. „ Hélas! oui, me dit-il, mais je ne „ partirai que dans un mois, & „ j'y reſterai peu de temps.

Nous arrivâmes à l'Hôtel de la Comteſſe, où nous fûmes reçus comme gens qu'on attend avec

grande impatience. Ma vanité fut flattée de la magnificence qui y regnoit; je me plaisois à m'imaginer que tout cela m'appartiendroit un jour; & le grade de Colonel que le Comte venoit d'obtenir, me rempliſſoit l'eſprit d'idées fort agréables.

On me donna un appartement très-beau, qu'on me dit être celui que j'occuperois toujours. Il tenoit à celui du Comte, qui étoit au moins auſſi beau. Rien de mieux arrangé que tout cela; j'en fus contente.

Le premier jour ſe paſſa en façons & compliments de part & d'autre: le lendemain, on parla de notre mariage; il fut encore retardé, à cauſe du deuil & de quelques autres raiſons, dont le détail

ne ſauroit vous intéreſſer, & remis à trois ſemaines. Je voyois que le Comte enrageoit, parce qu'il devoit partir pour ſon Régiment huit jours après notre mariage. Il eut beau dire & beau faire, il fallut en paſſer par-là. Pour moi j'avois prévu ce retardement; je m'en conſolai.

Le ſoir après ſouper il vint me conduire dans mon appartement, & me dit qu'il vouloit veiller avec moi : j'aurois eu mauvaiſe grace à paroître le craindre dans les circonſtances où nous étions; j'y conſentis. Je renvoyai *Marton*, & nous reſtâmes ſeuls. „J'ai des reproches „ à vous faire, me dit-il. Et ſur „ quoi, mon cher Comte, lui ré„ pondis-je? ſur votre tranquilli„ té, reprit-il. Quoi! vous voyez

„ que notre bonheur eſt encore
„ retardé, & vous êtes là-deſſus
„ d'une indifférence..... C'eſt,
„ interrompis-je, que j'ai de la
„ raiſon, & que vous n'en avez
„ point; que j'avois prévu tout
„ cela, & que vous ne penſez à
„ rien, parce que vous êtes un
„ petit étourdi. Ah! vous vous
„ fâchez, continua-t-il en riant!
„ attendons au moins que nous
„ ſoyons tout-à-fait mari & fem-
„ me pour nous quereller. Quant
„ à préſent, je ne reponds à vo-
„ tre colere que par un baiſer.
„ Fort bien, lui dis-je, en faiſant
„ la moitié du chemin. Je pren-
„ drai pourtant garde dans la ſuite
„ de vous gronder, de peur que
„ vous n'y reveniez trop ſouvent.
Un baiſer en tête-à-tête eſt tou-

jours l'avant-coureur de quelques autres careſſes ; je répondis aux ſiennes. Il fit ſi bien qu'il me mit dans cet état où l'on eſt moins à ſoi qu'à l'amour : il profita de ce moment pour me faire ſentir combien il étoit cruel de nous ſéparer huit jours après notre mariage. Enfin, il accommoda ſi bien tout ce qu'il appelloit ſon malheur, que je ne pus pas dire non, & il alla ſe coucher.

Je paſſai vers les dix heures du matin dans ſa chambre de la part de la Comteſſe. J'avois d'abord fait les difficultés & les mines que feroit toute femme à qui on propoſeroit d'aller voir un homme chez lui : mais elle s'étoit moquée de moi, en me diſant que ces ſortes de choſes étoient ſans conſé-

quence vis-à-vis quelqu'un qu'on alloit épouſer. Le Comte n'étoit pas encore levé; il *pareſſoit* dans ſon lit: je m'en approchai, & le raillai ſur ſa pareſſe. Oh! pour cette fois, je crois que ce fut moi qui le prévins. Il avoit l'air de n'être qu'à demi-éveillé. Ah! Monſieur, qu'il étoit joli dans cette ſituation! D'un air de nonchalance, il laiſſoit voir un bras plus blanc que la neige; il me tendit ſa main dont il prit une des miennes. Il ne me diſoit rien, mais il me regardoit d'un petit air ſi tendre..... Oh! oui, en vérité, je crois que je l'aurois mangé, tant je le trouvois mignon dans cette attitude, & dans ce moment-là auſſi l'embraſſai-je de tout mon cœur.

Il s'agiſſoit de venir prendre du thé chez moi avec la Comteſſe, mon pere, & Madame de *St. Pierre;* il accepta avec plaiſir: je ſortis, il vint nous joindre; nous fîmes les fous. La Comteſſe ſe mit de la partie, & poliſſonna avec nous. En vérité, c'eſt une bien aimable femme que Madame de *Robieres :* vous la connoiſſez, ainſi vous ne me démentirez pas. Vous verrez dans la ſuite toutes les obligations que je lui ai.

L'après-midi, *nous fîmes de la Muſique :* le Comte chanta & toucha du claveſſin. Des Muſiciens que nous avions fait venir exprès, firent leurs parties ſur d'autres inſtruments, & preſque tous les jours enſuite, nous eûmes un concert juſqu'à cinq heures, où il com-

mençoit à venir du monde. Nous tâchions toujours d'arranger nos parties, de façon que le Comte fût de la mienne. Nous rions comme des fous, & jamais je n'ai pu parvenir à lui faire avoir de l'attention à ſon jeu.

Le Comte ne manqua pas de venir me conduire dans ma chambre après le ſouper. Je lui dis à l'oreille de ne point reſter, parce que *Marton* pourroit ſoupçonner quelque choſe, & que je ne me ſentois point d'humeur à ſuivre l'uſage des femmes qui mettent leurs gens dans leur confidence: il m'obéit le plus joliment du monde; & pour ſe conformer à mes vues, il ſe contenta de me baiſer la main avant de me quitter. Je me couchai, & dans la ſituation

où étoient mes affaires, n'ayant rien qui pût me donner la moindre inquiétude, je m'endormis bien tranquillement.

Il n'y avoit sûrement pas longtemps que je goûtois la douceur de ce sommeil, lorsqu'en me réveillant en sursaut, je me trouvai dans les bras de quelqu'un. Je poussai un cri terrible, & voulus m'échapper; c'étoit le Comte. „ Ne craignez rien, ma chan„ mante, me dit-il tout bas, „ c'est moi. Pour la premiere & la derniere fois de ma vie, je m'emportai contre lui & m'opposai à ses desseins. Je ne sais en vérité pourquoi; car quand une fois j'eus vu que c'étoit lui, j'aurois sûrement été au désespoir qu'il m'eût quittée. "Laissez-moi, Mon-

„ ſieur, lui dis-je bruſquement & „ en le repouſſant, ou j'appellerai. „ Je vous aſſure, me repondit-il, „ que vous n'en ferez rien ; vous „ ſeriez trop fâchée qu'on me trou- „ vât ici. „ Il avoit raiſon ; je ne ſus que repliquer à cela. " Quoi, „ Monſieur, lui dis-je quelques „ moments après, vous êtes capa- „ ble d'uſer de ſurpriſe avec moi ; „ je ne vous le pardonnerai jamais. „ On peut profiter de ſes avanta- „ ges, on peut les employer pour „ mériter des faveurs, mais cher- „ cher à les dérober!... Ah! Mon- „ ſieur, eſt-ce vous qui... Et puis je me mis à pleurer. Ah! qu'il ne nous reſte guères de force quand nous avons recours aux larmes! elles annoncent la fin de notre colere. En effet, il n'eut pas beau-

coup de peine à les sécher, & il trouva le secret de se faire regretter, après avoir resté trois ou quatre heures avec moi.

Enfin, Monsieur, car je ne veux plus entrer avec vous dans des détails qui devroient peut-être me faire rougir, ce fut ainsi que le Comte & moi nous vêcumes ensemble : il venoit presque toutes les nuits me trouver, & retournoit avant le jour dans sa chambre, pour qu'on ne soupçonnât rien. Nous prenions ensuite le matin du thé ensemble, nous *musiquions* le soir, & nous ne nous quittions presque point. Est-il rien de plus doux que de passer ses jours dans une pareille tranquillité, avec un amant qui doit devenir époux ? Ne devois-je pas être contente de mon

ſort ? je l'étois en effet ; mais il étoit ſans doute écrit que je devois faire moi-même mes malheurs, comme vous allez le voir.

Le peu de perſonnes qui ont ſu les vrais détails de ce dernier trait de mon hiſtoire, ont hardiment décidé que la Providence nous avoit puni l'un & l'autre d'avoir anticipé ſur les droits du mariage. Ces diſcours ſont des lieux communs, qu'on ne lâche qu'après les événements : ceux qui les ont tenus ont-ils lu dans les décrets de cette Providence ?

Ce Comte, qui me donnoit tous les jours des preuves de ſon amour, étoit charmant : (je l'ai dit plus de cent fois) il le ſavoit ; & ſon plus grand plaiſir étoit de ne faire uſage de tous ſes agrémens, que pour

tromper les femmes. Dès qu'il en voyoit une qu'il n'avoit pas encore vue, il lui faiſoit une déclaration : elle s'y laiſſoit prendre ; elle ſe rendoit ; & qui ne ſe ſeroit pas rendue un quart d'heure après, il venoit m'en faire confidence en raillant, & tournant en ridicule cette même femme à qui il venoit d'arracher un aveu, dont peut-être elle ſe repentoit déja, & le lendemain il ne la regardoit plus. Je ne pouvois pas abſolument m'accoutumer à ce petit jeu-là. J'avois eu beau lui témoigner qu'il me faiſoit de la peine, il me promettoit toujours que cela ne lui arriveroit plus, & il ne pouvoit pas s'en empêcher : je réſolus de l'en corriger. Voici comment je m'y pris.

Son cousin le Chevalier de *St. Hilaire* à qui il avoit fait avoir une Compagnie dans son Régiment, étoit depuis quelques jours avec nous. Il aimoit moins ce cousin comme parent que comme ami, c'est-à-dire, il l'aimoit beaucoup. Cependant *Saint-Hilaire* n'avoit point eu pour lui les égards qu'exigent les devoirs de l'amitié, car il m'avoit fait une déclaration que je n'avois pas voulu écouter. Je l'avois dit au Comte : il étoit si persuadé que je n'aimois que lui, qu'il n'en eut pas la moindre inquiétude ; il en parla pourtant au Chevalier qui lui répondit que la déclaration qu'il m'avoit faite n'étoit qu'un badinage, & une galanterie d'usage vis-à-vis de toutes les jolies femmes.

Nous ſommes quelquefois bien inconſéquentes. Nous nous trouvons offenſées d'une déclaration, & nous ſommes piquées quand notre indifférence dégoûte celui qui nous l'a faite. Je crois en vérité que ma conduite vis-à-vis du Chevalier fut autant pour me venger de lui que du Comte. Mon amour-propre avoit un peu ſouffert de ſa réponſe; auſſi travaillai-je à lui faire voir qu'on ne me bravoit point impunément: je mis tout en uſage pour l'enchaîner; j'y réuſſis; je le vis dans deux jours à mes genoux. Je ne lui répondis que des choſes peu claires, afin de ne lui point ôter toute eſpérance: j'eus enſuite le même jour l'attention de fermer ma porte, pour que le Comte ne vînt point dans ma

chambre : & pour lui donner tout-à-fait de l'ombrage, j'affectai de parler à ſon couſin fort ſouvent, & bas.

Tout me réuſſit comme je le ſouhaitois. Le Comte me demanda une explication : je feignis de ne ſavoir à propos de quoi, & de n'en point vouloir. Il me parut piqué du froid avec lequel je l'avois refuſé ; je n'en fus point fâchée, c'étoit où je l'attendois : il m'aimoit trop pour que ſa colere pût durer ; il n'y put pas tenir. Il nous quitta après ſouper, & alla m'attendre dans ma chambre.

Je m'en doutois bien. Dès qu'il me vit entrer, il courut à moi, & me prit les mains. " Qu'ai-je donc „ fait, ma chere, me dit-il ? vous „ me fuyez ! ne m'aimez-vous

„ donc plus? aimez-vous *St. Hi-*
„ *laire?* „ Que j'étois contente de le voir enfin jaloux! j'affectai cependant de ne pas ſavoir le premier mot du reproche qu'il me faiſoit. " Moi, Monſieur, lui ré-
„ pondis-je, en le faiſant aſſeoir,
„ je ne penſe pas vous avoir donné
„ lieu de le croire. „ A ce mot, voilà mon petit fou qui change de viſage, qui s'emporte; il ſe leve, & me regardant avec fureur. " C'eſt
„ aſſez, me dit-il, je ſais à préſent
„ à quoi m'en tenir. Vous me par-
„ lez trop ſérieuſement pour que
„ je penſe encore que vous m'ai-
„ miez. Je ſuis déſeſpéré. Vous
„ m'ôtez tout d'un coup tout ce
„ qui m'étoit cher : ami, fem-
„ me, je perds tout. Je ne vous
„ réponds pas de ce que je vais de-

„ venir ; mais vous ne me rever-
„ rez jamais. „ Il ſortit tout de ſuite ſans faire attention à l'état dans lequel il me laiſſoit : j'étois auſſi effrayée que ſurpriſe d'un tranſport auſſi fou ; je n'eus pas la force de dire un mot pour l'arrêter : les larmes me vinrent aux yeux ; je n'en pouvois plus.

Je ne ſais ce que j'aurois fait dans cette ſituation : je me repentois d'un badinage qui devenoit ſi ſérieux. Le Comte ne me donna pas beaucoup le temps de réfléchir ; il rentra preſque auſſi-tôt avec ſon couſin. " Mon ami, lui dit-il, j'ai
„ lieu de me plaindre de toi : j'ai
„ voulu te le dire devant Made-
„ moiſelle. Tu aurois dû me con-
„ fier qu'elle t'aimoit ; je ne ſuis
„ point un Tyran ; je ne veux rien

„ par force, & je n'envie point la
„ poſſeſſion d'une femme dont un
„ autre poſſede le cœur : je ne t'au-
„ rois point voulu de mal, & tu
„ lui aurois épargné la peine de
„ feindre avec moi.

A-t-on jamais eſſuyé des reproches plus inſultants ? J'étois conſternée, le viſage baiſſé. Mr. de *St. Hilaire* nous regardoit ſans ſavoir trop ce que cela ſignifioit, & ne répondoit rien. Le Comte les yeux fixés ſur moi me voyoit pleurer & ſoupiroit. " Vous voulez bien, me „ dit-il froidement, que je prenne „ congé de vous ; car je pars de- „ main pour mon Régiment. „ Ce dernier trait m'accabla. Je ne pouvois parler ; que lui aurois-je dit ? un coup d'œil que je jettai ſur ce cher amant me fit tout oublier.

L'amour

L'amour me rappella mes forces: la préſence de ſon couſin ne me retint point; je ne connoiſſois aucune conſéquence; il n'y en pouvoit point avoir dans ce moment-là qui fût capable de me retenir. Je me levai, je me jettai au cou de Mr. de *Robieres*. " Ah, mon „ cher Comte, lui dis-je en ſan„ glottant, eſt-ce vous qui deviez „ me traiter ſi cruellement? quand „ je n'aime que vous, vous me „ déſeſpérez. „ Il fut étonné de mon tranſport, il balança s'il répondroit à mes avances & à mes careſſes. " Mais vous n'aimez donc „ pas mon couſin, reprit-il? Non „ mon cher Comte, répétai-je „ avec feu, je n'aime que vous. „ A ce mot *St. Hilaire* nous quitta ſans nous rien dire; mais il me

jetta un regard qui me fit, je crois, preſſentir dès ce moment tout ce qui devoit arriver. Mr. de *Robieres* étoit aveugle ſur les défauts de tout ce qu'il aimoit. Les mauvaiſes qualités de *St. Hilaire* ne m'avoient point échappé : je le connoiſſois fourbe, brutal, intriguant & entreprenant : je pouvois craindre avec raiſon quelque eſclandre d'un homme comme celui-là.

Le Comte reſta, & ce fut moi qui lui demandai mille pardons ; je lui appris pourquoi j'avois cherché à lui donner de la jalouſie. Il me jura que je n'aurois plus lieu de me plaindre de lui, que pour cette fois il étoit corrigé. En effet, je fus contente de ce petit fou, il me tint enfin parole.

Mais, hélas ! que mon bonheur,

d'autant plus grand qu'il étoit sans partage, a eu peu de durée! ô Ciel! j'approche du jour funeste qui me fera toute la vie verser des pleurs sur le sort de ce cher Comte. Le seul souvenir de cet affreux moment me fait tomber la plume des mains; toute l'horreur s'en présente à mon esprit: comment y ai-je survécu? me restera-t-il encore assez de courage pour continuer un récit qui va me déchirer le cœur?

St. Hilaire, comme je vous l'ai dit, étoit sorti furieux de voir que je l'avois dupé. Il est pourtant certain que je ne lui avois jamais rien dit de clair; mais il s'étoit flatté que je l'aimois, & le désaveu que je venois d'en faire le piqua. Un fourbe trompé & piqué est capable de tout.

Tout ceci s'étoit passé huit jours avant celui où nous devions être mariés. *St. Hilaire* cacha son ressentiment sous le voile de l'amitié, car il ne cessa pas un moment d'en témoigner au Comte. Il se réduisit avec moi à ces politesses & attentions d'usage, qui ne marquent qu'un intérêt commun à tout ce qui se passe : il est naturel de s'intéresser à la prétendue de son ami. Sa conduite paroissoit si sincere, que je commençois à revenir sur son compte, & que, dans de certains moments, j'étois fâchée d'avoir si mal jugé de son caractere.

Il se démasqua bien vîte. Passons. La veille du jour décidé pour ce mariage tant souhaité, je m'étois retirée dans ma chambre d'abord après le dîner. Un change-

ment d'état exige des réflexions sur l'avenir. *St. Hilaire* y vint; j'en fus surprise. " Ma visite vous „ étonne, Mademoiselle, me dit-„ il, je m'y attendois. Vous ne „ vous trompez pas, Monsieur, „ lui répondis-je, & je ne pré-„ vois pas ce que vous pou-„ vez avoir à me dire. Sentez-„ vous les conséquences d'une „ pareille visite après tout ce qui „ s'est passé? Je ne sens plus rien, „ reprit-il, que ma passion pour „ vous; & le chagrin de vous „ voir épouser le Comte. Vous „ m'avez trompé, continua-t-il, „ Mademoiselle, mais vous avez „ nourri trop long-tèmps mon „ espérance; si vous l'aviez dé-„ truite plutôt, je me serois peut-„ être défait de l'amour malheu-

„ reux que j'ai pour vous, au lieu „ que je sens qu'il ne finira qu'a„ vec ma vie ? J'en suis, en véri„ té, fâchée, lui répondis-je d'un „ grand sens froid ; mais vous „ vous êtes flatté, en imaginant „ que je vous avois donné quel„ que espérance ; je n'ai jamais „ prétendu le faire. Si vous n'a„ vez autre chose à me dire, fai„ tes-moi le plaisir de me laisser „ seule. Vous le prenez bien ca„ valiérement, repartit-il d'un ton „ menaçant ; sachez que je suis „ en état de vous faire de la pei„ ne, & je vous avertis que, dans „ ma fureur, je suis capable de „ tout. „ Voilà une singuliere façon d'en conter à une femme. Ces dernieres paroles me firent trembler : je n'envisageai que le Comte

dans ces menaces. Il ſortoit, je courus après lui pour lui en faire dire davantage; je ne pus le retenir. Le Comte au contraire qui montoit chez moi le rencontra ſur l'eſcalier; il ne s'arrêta pas avec lui, m'ayant en même temps apperçue toute troublée.

Il vint chez moi, & je lui répétai mot pour mot ce que *St. Hilaire* venoit de me dire: il en fut outré; il prit un air ſombre, ne me répondit rien, & vouloit ſortir. Je le regardois, & me repentois déja de la confidence que je venois de lui faire? " Hé quoi! vous „ ne me répondez rien, lui dis- „ je? Je ſuis trop malheureux, re- „ prit-il en courant à moi & ſe „ jettant à mon cou. Ne pourrai- „ je donc pas vous épouſer? y

„ aura-t-il encore demain quel-
„ ques nouveaux obſtacles ? Non,
„ mon cher Comte, repartis-je,
„ rien ne peut l'empêcher : quand
„ il s'en rencontreroit, je ſerois la
„ premiere à les vaincre. Il reſta enſuite quelque temps conſterné ; après quoi, prenant un ton furieux, oui, dit-il, je tuerai mon couſin.

Il faut s'être trouvé dans la ſituation où j'étois, pour imaginer ce qui ſe paſſa en moi : mon ſang devoit être glacé dans mes veines. Le Comte étoit dans un tranſport affreux, je crus les voir déja aux mains : je faiſois tout ce que je pouvois pour l'empêcher de ſortir ; je le prenois au travers du corps ; je pleurois : enfin, je le careſſai tant & verſai tant de larmes, dont j'arroſois ſon viſage & ſes

mains, que je le calmai. Je ne voulus plus le quitter d'un moment ; & pour être plus sûre de lui ; je l'obligeai à rester dans ma chambre, & le gardai à vue. Nous allâmes pourtant à six heures dans la sale d'assemblée, où l'on nous dit que *St. Hilaire* venoit de partir sans qu'on sût à propos de quoi. Je fus charmée de son départ, & j'imagine que le Comte ne regretta pas un si cruel ami.

Je commençai à respirer ; je comptois que nous étions délivrés d'un homme que je regardois comme un monstre : je ne pris pourtant pas autant de part que j'aurois dû aux plaisirs qu'on voulut nous procurer avant l'heure de notre mariage ; j'avois quelque chose qui me *chiffonnoit* l'esprit. Il se fit plu-

tôt que nous ne pensions; car, sous prétexte d'un long souper & d'un peu de danse après, on nous occupa jusqu'à une heure après-minuit, pour nous marier à cette heure-là.

La surprise fut sans doute agréable pour nous : cette cérémonie se fit sans éclat & sans bruit. Le Comte avoit projetté que nous ne rentrerions à l'Hôtel que pour nous coucher; mais on nous condamna, malgré tout ce qu'il put dire, à passer le reste de la nuit avec une assemblée charmante d'amis & d'amies de la maison.

Il étoit sept heures. Presque tout le monde étoit sorti, lorsque *Marton* vint me dire à l'oreille, que Mr. de *St. Hilaire* s'étoit secrétement glissé dans ma chambre où

elle venoit de le ſurprendre, & qu'il n'en vouloit point ſortir qu'il ne m'eût parlé. Je frémis, je changeai de couleur, & dis que je n'y voulois point aller. Le Comte s'apperçut de mon trouble : il courut à moi. " Qu'eſt-ce donc, me dit-il ? „ C'eſt votre couſin, lui répondis-„ je, qui n'eſt point parti, & qui „ eſt dans ma chambre. „ Voilà mon imprudence : que n'y allai-je moi-même ſans rien dire au Comte ! peut-être *St. Hilaire* n'avoit-il pas les mauvais deſſeins qu'on lui a donnés : mais que dis-je ? je n'en puis douter, il s'étoit décidé au crime. Eh bien, c'étoit alors que j'aurois dû y courir, pour lui faire ouvrir les yeux ſur ſes affreux projets. Mon triomphe auroit été d'autant plus beau, que j'aurois

peut-être ramené le criminel à la vertu. Mon exemple apprendra aux femmes à ne jamais confier de pareils ſecrets à leurs amants.

Mais permettez que je reſpire... Le Comte m'échappe ſans me répondre; il eſt ſorti... Je ne le reverrai plus ce cher Amant, ce cher époux, que furieux & dans peu mort. O Ciel! écartons ce ſouvenir, il me déchire le cœur.

Oui, Monſieur, le Comte m'échappa malgré les efforts que je fis pour le retenir. Je ne ſais ſi le changement qui ſe fit ſur ſon viſage me fit preſſentir tout ce qui devoit arriver; mais en voulant me lever pour courir après lui, je tombai évanouie. Le reſte de la compagnie ſortit; la Comteſſe crut que cette petite indiſpoſition vo-

noit d'avoir passé la nuit. Un quart d'heure après, je revins un peu, mais sans pouvoir parler, & elle me donna la main pour me conduire dans mon appartement.

Juste Ciel ! que devins-je ? est-il possible de concevoir un spectacle plus affreux que celui qui me frappa : il étoit peut-être aussi terrible pour ceux qui m'accompagnoient ; mais quittez tout autre objet, ne vous occupez que de moi. Imaginez-vous me voir entrer dans ma chambre, soutenue d'un côté par la Comtesse, de l'autre par mon respectable pere, y voir *St. Hilaire* étendu sur le plancher & noyé dans son sang, le Comte fondant en larmes, un papier à la main, son épée toute sanglante à ses pieds, avec toute

la contenance d'un déſeſpéré. A notre vue il devint furieux ; il mit dans ſa poche le papier qu'il tenoit, ramaſſe ſon épée, & court à moi. Hélas ! je ne l'évitai pas ; au contraire, j'allois au-devant de lui à bras ouverts, mais il ne voyoit plus ſa chere *Lucile* : il me paſſa ſon épée au travers du corps, & toute fumante encore de mon ſang, il ſe la plongea dans le cœur ; il n'eut que le temps de dire : " J'ai „ tué mon meilleur & mon ſeul „ ami, vous en êtes la cauſe ; je „ ſuis vengé. „ Je perdois beaucoup de ſang ; mais ma bleſſure n'ayant attaqué aucune partie noble, je ne perdis pas tout de ſuite la force : quoique je fuſſe tombée, il m'en reſta aſſez pour me traîner auprès du Comte. Je me jettai ſur

lui, je confondis mon ſang avec le ſien ; mes pleurs, mes ſoupirs, mes plaintes, mes gémiſſements, tout fut inutile ; il ne reſpiroit déja plus.

Mon pere étoit tombé dans un fauteuil : la Comteſſe & *Marton* pouſſoient les hauts cris. A ce bruit, il vint quelques domeſtiques ; on m'emporta, on entraina mon pere ; & la malheureuſe Comteſſe. Elle a des amis ; il n'y avoit point de témoins, l'affaire fut aſſoupie par le tour qu'on y donna.

On m'avoit donc emportée dans la chambre de la Comteſſe. Ma bleſſure fut jugée peu de choſe ; en effet, j'aurois été bientôt guérie ſans le chagrin qui me conſumoit. La généroſité de la Com-

teſſe me faiſoit honte : elle prenoit de moi tous les ſoins imaginables ; elle ne me quittoit point, & l'état d'accablement où je la voyois m'empêchoit de lui parler de nos malheurs communs.

Je n'étois pourtant pas encore à la fin de mes peines. Il y avoit quinze jours que je languiſſois dans cet état de douleur, lorſqu'à force de demander à voir mon pere, on m'annonça ſa mort ; il avoit ſuccombé à la révolution que lui avoit faite la vue de tout ce qui s'étoit paſſé. Ce coup m'accabla entiérement ; je fus huit jours à l'agonie : ce ne fut que la force de mon tempérament qui m'en tira ; & pour comble de malheurs, j'accouchai d'un enfant mort. Je retombai plus mal que je n'avois encore été,

j'attendois la mort, & la desirois, en accusant tous les jours le Ciel d'injustice de ne me l'avoir pas envoyée plutôt. Enfin, après trois mois d'un état aussi affreux qu'humiliant, je recouvrai (je puis dire malgré moi) une foible santé, & il me fallut encore presser la généreuse Comtesse, pour qu'elle me permît d'entrer dans un Couvent.

La Comtesse me conduisit elle-même à la V. Elle versa des larmes quand il fut question de nous séparer. " Songez, me dit-elle en „ m'embrassant, ma chere fille, „ (car elle ne m'appelloit jamais „ autrement) vous m'avez pro- „ mis de m'en servir, que vous res- „ terez peu de temps ici, & que „ vous ne me quitterez plus après.

„ Vous êtes la ſeule qui puiſſiez
„ me donner de la conſolation,
„ & vous m'en devez. „

Cette continuation de généroſité m'enchanta & m'étonna au point qu'elle m'arracha les plus tendres larmes de la reconnoiſſance & de l'amitié : je reſtai quelques moments confondue en moi-même. " Ah ! Madame, lui dis-je, „ dans le tranſport de ces deux „ ſentiments, ſe peut-il que je „ vous ſois chere ? Je ne puis „ m'empêcher de vous rappeller „ nos malheurs communs : ſans „ doute leur cauſe n'eſt pas en„ core venue juſqu'à moi, puiſ„ que vous daignez m'honorer du „ plus tendre attachement. Eclair„ ciſſez-moi donc, ma chere „ Comteſſe. Comment accorder

„ cette amitié avec ces malheurs
„ dont je me fuis toujours crue la
„ cauſe ; ſongez-vous que je vous
„ ai ôté un fils que vous aimiez?....
Ce ſouvenir m'empêcha d'en dire davantage. " Pleurons-le enſem-
„ ble, me répondit-elle en me ſer-
„ rant la main ; nous ſommes
„ l'une & l'autre à plaindre. Je
„ ſerois injuſte de vous compren-
„ dre dans un événement où vous
„ n'avez aucune part. Si mon fils
„ avoit été capable d'un moment
„ de réflexion, il vivroit, car il
„ s'eſt perdu lui-même : tenez,
„ continua-t-elle, voilà ce qu'on
„ a trouvé dans ſa poche ; ce ſont
„ les mêmes papiers qu'il avoit à
„ la main lorſque nous entrâmes
„ dans la chambre. „ Il y avoit deux lettres : la premiere que j'ou-

vris, me ſurprit; elle me parut de mon écriture. La voici:

Venez, Mr. de St. Hilaire, *& ne ſoyez plus ſi fâché de ce que j'épouſe le Comte, nous en ſerons plus heureux.*

LUCILE.

La ſeconde contenoit à peu près ceci.

Je ſuis trop ton ami, cher Comte, pour te laiſſer épouſer Lucile. *Je t'envoye le billet qu'elle m'a écrit: quand tu recevras ceci, je lui aurai parlé de façon à lui faire comprendre que je mépriſe un cœur auſſi double que le ſien. Adieu: je pars.*

DE ST. HILAIRE.

Après ces deux lectures qui ne m'éclairciſſoient guères, la Comteſſe reprit ainſi. " Le Valet-de-„ chambre de *St. Hilaire* étoit un „ coquin : il fut arrêté ; on le me-„ naça de le faire pendre comme „ complice de tout ce qui s'étoit „ paſſé : la peur de la Juſtice lui fit „ tout avouer. Il confeſſa que c'é-„ toit lui qui avoit contrefait vo-„ tre écriture à la ſollicitation de „ ſon Maître ; que *St. Hilaire* n'é-„ toit allé dans votre chambre „ que pour vous deshonorer de „ force avec ſon ſecours, ne ſa-„ chant pas à la vérité que vous „ étiez mariée ; que le Comte en „ entrant avoit mis l'épée à la „ main ſans rien dire ; que ſon „ couſin n'avoit vu d'autre reſ-„ ſource que de ſe mettre en dé-

„ fenſe, & que pour lui il n'en „ avoit pas vu davantage, parce „ qu'il avoit gagné aux pieds, „ mais que ſans doute *St. Hilaire* „ s'étant vu bleſſé à mort, avoit „ remis ces lettres au Comte „ pour le perſuader de ſon amitié „ & ſe rendre innocent à ſes yeux. „ Je fais même, a confeſſé ce mal- „ heureux, que mon Maître ne „ s'en étoit muni que pour en faire „ cet uſage, s'il venoit à être ſur- „ pris chez *Lucile*.

„ Quelles horreurs, m'écriai- „ je, ô Ciel! pourquoi faut-il que „ mon cher Comte en ait été „ la victime! „ Mes larmes re-commencerent plus que jamais. La Comteſſe n'en pouvoit plus. On me fit entrer dans le Couvent, & elle me quitta. Elle revint huit

jours après : je m'accoutumai peu à peu à la voir ſans pleurer. Je donnai dans la grande dévotion ; c'eſt à quoi on a recours dans les chagrins exceſſifs : cela m'aida ; je commençai à me conſoler, & enfin je répondis ſi bien à l'amitié de la Comteſſe, que je me déterminai de moi-même à ſortir du Couvent pour ne la plus quitter.

La premiere choſe que je fis, fut de déclarer que mon mariage avec le Comte de *Robieres* n'étoit pas conſommé ; car la Comteſſe m'avoit fait conſerver les droits & titres de veuve : mais il n'y avoit qu'elle qui ſût que j'avois été enceinte, & je lui fis entendre que ce que j'en faiſois n'étoit que pour ne pas porter un nom qui ne rappelleroit que des malheurs. Je

vins à bout de ce que je ſouhaitois.

Cette affaire terminée, j'engageai la Comteſſe à venir demeurer avec moi à *Niort*. Elle ne m'a point quittée depuis deux mois que je ſuis ici : j'eſpere que la mort ſeule nous ſéparera, & que nous ne mettrons jamais les pieds dans *Poitiers*.

Voilà, Monſieur, un détail aſſez exact des faits de mon hiſtoire qui avoit pu mériter votre curioſité. Maintenant je paſſe heureuſement ma vie dans une tranquillité d'eſprit inconcevable : aucun événement ne m'affecte à un certain point. Je ne me rappelle le ſouvenir de ce cher Comte que quand je ſuis ſeule ; c'eſt pourquoi j'évite d'y être. Cette Philoſophie d'indifférence ne me rend point ridi-

ridicule dans la Société, j'y suis comme toutes les autres femmes, & quoique je ne pense pas tout-à-fait comme elles, je parois le faire. Il faut être fou avec les fous, sages avec les sages, &c. *Voltaire* fait dire à *Zaïre:*

J'eusse été près du Gange Esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.

Et moi je dis:

J'eusse été dans Madrid cachée à tous les yeux,
Coquette dans Paris, Provinciale en ces lieux.

Peu de personnes connoissent ma façon de penser. Je suis au-dessus de tous préjugés. Ce que tout le monde regarde comme crime, je le regarde comme foiblesse. J'ai pour système que l'homme est né maître de tout ce qu'il a apporté avec lui, & que tout ce qui est

fait par consentement mutuel entre gens libres ne peut pas être criminel, puisque souvent on n'est pas maître d'un *oui* de plus ou de moins. Ce système n'est que croqué; applaudissez-le, si vous le trouvez digne de votre attention. Pour moi je ne l'ai adopté qu'après l'avoir long-temps réfléchi, & confronté avec les loix naturelles. Au reste, je sais toutes les contradictions auxquelles il est exposé; ainsi je repondrois à toutes, si je m'étois livrée à quelqu'un qui voulût me les faire. Ce sera la matiere de nos conversations quand je vous reverrai; car de telles disputes ne doivent jamais être confiées au papier, elles sont trop contraires au bien de la Société.

J'ajoute, Monsieur, pour que se

lon vos préjugés vous n'ayez point mauvaiſe opinion de moi, que je n'agis point en conſéquence de mon ſyſtême. Vous avez d'abord cru que je ne ſavois pas dire *non*, détrompez-vous : les hommes ne me ſont & ne me ſeront jamais rien; je les aime comme s'ils étoient de mon ſexe. Le ſouvenir de mon cher Comte, qui ne ſortira jamais de ma mémoire, fait que je n'en trouve aucuns d'aimables, je veux dire capables de m'inſpirer rien qui ait ſeulement la moindre reſſemblance de l'amour.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES

DE

LUCILE,

PAR MR. LE BARON DE V. S.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXI.

MÉMOIRES
DE
LUCILE.

ME reconnoîtrez-vous, Monsieur ? La malheureuse *Lucile* n'est-elle point sortie de votre mémoire ? j'ose croire que non, puisque malgré le silence que j'ai gardé avec vous depuis trente ans, je viens d'apprendre que vous avez donné mon Histoire au Public. On l'a regardée comme une fable ; la retraite où je vis m'avoit fait ou-

blier de tout l'univers, & je ſuis ſi vieille que preſque tous ceux qui m'ont connue me croyent morte. Cependant la lecture des erreurs de ma vie me remet la plume à la main, ou plutôt m'engage à vous communiquer la ſuite de mon Hiſtoire; ſa fin eſt un deſaveu de tous les faux ſyſtêmes que je vous avois avancés. Je deſtinois ces cahiers à une fille que le Ciel m'a donnée, &, à proprement parler, c'eſt plutôt ſon Hiſtoire & celle de ſon pere, que la ſuite de la mienne.

J'ai ouï dire qu'il en avoit été de mes Mémoires, comme de toutes ces ſortes de Livres. Tout le monde a dit que celui-là ne valoit rien, & tout le monde l'a lu en le regardant comme un Roman;

on s'eſt tué de publier qu'il étoit mal conduit, & on l'a trouvé intéreſſant. J'ai même appris qu'on vous avoit adreſſé une critique anonyme, qui ne vaut rien, & que l'Auteur du Mercure * vous avoit jugé ſur un faux extrait. Que cela ne vous dégoûte point : rédigez ce que je vous envoye, & donnez-le au Public ; je crois cette ſuite néceſſaire à ma juſtification.

Vous m'avez vu ſoutenir, avec un tranquillité philoſophique, la perte du Comte *de Robieres*. Je ne démentis jamais d'un moment ma façon d'agir pendant un an que je paſſai encore dans la même ſituation après notre connoiſſance. Le Ciel enfin (car lui ſeul étoit

* Voyez le premier Volume du mois d'Avril 1756.

assez puissant pour faire ce miracle) me rendit mon cher Comte. Vous êtes sûrement étonné, & tout le monde s'écriera que cet événement est romanesque.

Pour le bien détailler, je suis obligée de remonter plus haut. Quelque mois avant ce jour fortuné, j'étois à la Campagne chez la Comtesse *de Robieres*. Une nuit que je ne pouvois reposer, j'éveillai ma femme-de-chambre pour me donner de la lumiere; je pris un Livre, & tâchai de m'occuper. C'étoit un Livre de morale que je dévorois, lorsqu'on sonna à la premiere porte de la cour: je mis la tête à la fenêtre; j'entendis un homme qui demandoit à parler à Madame *de Robieres* en grand secret. Pour ne point faire reveil-

ler la femme-de-chambre de la Comteſſe, je la fis avertir par la fidelle *Marton*. L'inconnu fut introduit chez elle, & ne voulut jamais parler que tout bas. Aux premiers mots qu'il dit, Madame *de Robieres* fit ſigne à un de ſes domeſtiques qui étoit préſent, & à *Marton*, de ſortir. Il reſta environ une heure chez elle.

Cet événement me parut particulier. Dès qu'il fut heure d'entrer chez la Comteſſe, j'y allai; elle étoit toute en larmes. " Ah! Ma-
" dame, lui dis-je, qu'eſt-on venu
" vous annoncer cette nuit, qui
" vous chagrine tant? Rien, ma
" chere fille, me répondit-elle.
" Vous diſſimulez envain, ma
" chere maman, vous pleuriez
" quand je ſuis entrée. Non, répar-

„ tit-elle, ma chere fille, vous
„ vous êtes mépriſe; parlons d'au-
„ tre choſe : on m'a dit que vous
„ n'aviez point repoſé cette nuit.
„ Vous détournez la converſa-
„ tion, repris-je; je vous connois
„ trop pour ne pas m'appercevoir
„ qu'il ſe paſſe quelque choſe qui
„ vous intéreſſe. Auriez-vous des
„ ſecrets pour moi, continuai-je.
„ Quelle injuſtice ! ma chere *Lucile*, ſoyez perſuadée que non.
„ Vous ſaurez de quoi il eſt queſ-
„ tion; contentez-vous d'appren-
„ dre que cet événement vous in-
„ téreſſe : il regarde quelqu'un
„ que nous avons perdu, & qui
„ nous a été bien cher; je ne puis
„ vous en dire davantage. Ah!
„ chere Comteſſe, m'écriai-je,
„ vous m'en avez déja trop dit:

„ c'eſt du Comte que vous vou-
„ lez parler. „ Son ſouvenir me coupa la parole. “ Eh bien! con-
„ tinuai-je, que me veut-on?
„ pourſuit-on ſa mémoire? va-
„ t-on s'en prendre à moi? j'y
„ conſens. Qu'on me rende reſ-
„ ponſable de tout ce qu'il a fait,
„ qu'on m'ôte la vie, je ne la re-
„ gretterai pas. Hélas! pourquoi
„ la regretterois-je, quand j'ai tout
„ perdu! Inſtruiſez-moi donc de
„ ce qu'on demande de moi.
„ Tout doit vous être caché, me
„ répondit-elle, pendant un
„ certain temps. „ Je ne pus rien tirer de plus de la Comteſſe, de quelque façon que je m'y priſſe; elle me laiſſa dans l'inquiétude, où vous imaginez que je devois être.

Nous reſtâmes un mois ſans preſ-

que manger, ni dormir ; je ne cachois point mon inquiétude, mais la Comteſſe ſe faiſoit une étude de l'efforçer à me cacher la ſienne. Je paſſois les nuits entieres auprès du feu, à réfléchir ſur ces paroles : *Cet événement vous intéreſſe ; il regarde quelqu'un que nous avons perdu, & qui nous a été bien cher.* Ce ne peut être que le Comte, me diſois-je. Qu'on eſt cruel de me rappeller ſon ſouvenir ! ai-je encore des chagrins à eſſuyer !

Je demandai un jour à *Marton* ſi elle n'avoit rien pénétré ſur la viſite de cet inconnu. " Non, me " dit-elle, ie me ſuis ſeulement " apperçue qu'il avoit une lettre " à rendre ; mais je vous ai déja " dit qu'il n'avoit pas voulu par- " ler à Madame la Comteſſe en

„ ma préſence.„ Il faut que je trouve cette lettre, me dis-je à moi-même; elle doit m'éclaircir tout ce myſtere: & tout de ſuite je courus à la chambre de Madame de *Robieres*. Je lui en vis une dans les mains, &, malgré le ſoin qu'elle prit de me la cacher, je crus reconnoître l'écriture du Comte. "Que vois-je, m'écriai-je „ ma chere Comteſſe! voilà l'écri„ ture de Mr. *de Robieres*." Elle parut embarraſſée de ce que je l'avois ſurpriſe. "Il eſt vrai, me répon„ dit-elle, en la mettant dans ſa „ poche, c'eſt une de celles qu'il „ m'avoit écrites pendant ſon der„ nier ſéjour à Paris. Ah! Mada„ me, continuai-je en pleurant, „ que ſes Lettres étoient tendres! „ qu'il exprimoit bien tout ce qu'il

„ ſentoit; il ne vous en écrivoit
„ guères qu'il ne parlât de moi:
„ permettez que nous nous oc-
„ cupions enſemble de celle-ci.
„ Non, me répliqua-t-elle, je vous
„ connois; elle renouvelleroit
„ vos chagrins. Souvenez-vous
„ que nous ſommes convenues
„ ſi ſouvent de ne jamais parler
„ de lui. Il eſt vrai, repris-je,
„ Madame; mais j'ai des preſſen-
„ timents qui me font agir diffé-
„ remment: ſi ce cher Comte vi-
„ voit.... Car enfin je n'étois
„ point en état de ſavoir s'il étoit
„ réellement mort..... Eh! ma
„ chere fille, répartit-elle, quand
„ il vivroit, pourriez-vous eſpérer
„ de le voir jamais.... Ah! Ma-
„ dame, interrompis-je, (car je
„ me plus dans cette idée) ſi cela

„ étoit, j'irois le chercher dans „ quelque Pays qu'il fût : mais „ hélas ! ce projet eſt une chime- „ re ; „ les ſanglots m'empêche- rent de pourſuivre. La Comteſſe s'attendrit auſſi, & nous n'en par- lâmes plus. Le Comte n'en fut pas moins préſent à mon eſprit toute la journée. J'imaginois qu'il ſe pou- voit fort bien qu'il ne fût pas mort, & m'occupois ſur cette penſée des idées les plus flatteuſes.

J'étois prête à me coucher, quand j'entendis encore ſonner à la premiere porte : je me perſuadai que cela devoit avoir rapport avec ce qui m'occupoit ; je courus à la fenêtre. Le domeſtique de la Com- teſſe ouvrit comme quelqu'un qui eſt prévenu, & qui ſait à qui il ouvre. Le cœur me battit à la vue

de l'inconnu : j'attendis qu'il fût entré chez Madame *de Robieres*, & quand je fus bien certaine qu'ils étoient ſeuls, je volai à la chambre, réſolue de ne pas en ſortir ſans être inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit. J'y entrai bruſquement. Que vis-je ? ô Ciel ! c'eſt le plus heureux moment de ma vie ; le Comte dans les bras de ſa mere. Je craignois de me tromper : je m'arrêtai pour le conſidérer. " Quoi, " c'eſt vous, m'écriai-je, cher " Comte, en l'arrachant des bras " de la tendre Comteſſe & me jet- " tant dans les ſiens ? vous vi- " vez !... Ciel ! *Lucile*, s'écria-t-il " en m'embraſſant, je ne l'ai donc " pas perdue. Chere épouſe que " j'ai tant pleurée..... Ah ! cher " époux, que je meure dans tes

„ bras!... Pouvez-vous m'aimer
„ encore?... En oſeriez-vous
„ douter? Se peut-il que je vous
„ revoye encore, cher Comte?
„ c'eſt une illuſion, elle me ſera
„ funeſte; je mourrai de joie.....
„ Je m'affoiblis.... Je ſuis con-
„ tente, puiſque je meurs dans tes
„ bras.

En effet, je m'évanouis. Vous n'en ſerez point étonné; vous ſavez à quel point j'ai toujours été ſenſible à tout ce qui a eu quelque rapport à mon amour pour le Comte. Il crut qu'il me perdoit une ſeconde fois, il pouſſa des cris terribles. Sa mere le calma autant qu'elle put. Heureuſement que les domeſtiques étoient dans leur premier ſommeil: ils n'en entendirent rien. Il ne vint que celui

qui étoit dans le ſecret. On me fit revenir.

Le Comte tenoit mes mains. „ Vivez, chere *Lucile*, me diſoit-il, „ vivez pour moi. Je ne m'occu- „ perai plus que d'être digne de „ vous....„ Ah! cher époux, lui répondis-je, dès que je pus lui parler, je vous adore, je ne veux plus „ vous quitter. Vous n'y penſez „ pas, *Lucile*, reprit-il; voudriez- „ vous vous attacher au ſort d'un „ malheureux qui n'oſe ſe mon- „ trer? Vous n'avez pas vu la moi- „ tié de mes folies: je ſuis pourſui- „ vi; je ſuis peut-être prêt à finir „ ma vie ſur un échafaud. Que di- „ tes-vous, m'écriai-je! eh bien, „ j'y mourrai avec vous. Mais ne „ pouvez-vous éviter ce coup? „ fuyons. On ſe deshonore plus

„ en cherchant la mort, qu'en l'é-
„ vitant. Dites où vous voulez que
„ je vous ſuive, parlez. Ne trou-
„ verai-je pas un endroit ſur la
„ terre où je puiſſe vous aimer ſans
„ allarmes : partons. Il n'eſt pas
„ temps encore, reprit-il, je me
„ crois en ſûreté ; cette reſſource
„ ſera ma derniere. Inſtruiſez-moi
„ donc, cher Comte, de tous vos
„ malheurs. Je ne veux point vous
„ en faire un myſtere, continua-
„ t-il. Je vais reprendre mon hiſ-
„ toire à la malheureuſe cataſ-
„ trophe par laquelle je vous
„ perdis.

„ J'exige, lui dit la Comteſſe,
„ que vous ne nous cachiez rien.
„ Vous verrez, répondit-il, ma
„ ſincérité ; mais je crains que ma
„ chere *Lucile* m'en aime moins.

» Ne craignez rien, cher Comte, » lui dis-je ; je ſuis préparée à tout, » & j'imagine bien que vous ne » m'avez pas été fort fidele. Hélas! » non, reprit-il, c'eſt la premiere » cauſe de tous mes malheurs. Eh! » comment aurois-je pu vous gar- » der la fidélité que je vous devois » quand je vous croyois morte. » Je pourrois, lui répartis-je, vous » répondre, que dans la même » perſuaſion, j'ai été fidele à vo- » tre mémoire ; mais qu'il ne ſoit » point queſtion de reproches ; » goûtons le plaiſir de nous voir, » & apprenez-nous vos aventu- » res. Il commença ainſi.

Aventures du Comte de Robieres.

Vous me vîtes ſans doute me plonger mon épée dans l'eſtomac,

en la retirant de votre ſein. Je frémis, en me rappellant ces horreurs. On me tranſportoit avec le corps de *St. Hilaire* dans la maiſon voiſine où il a été enterré, quand je revins à moi. On s'apperçut, à quelques mouvements que je fis, que je n'étois pas mort. On me mit ſur un lit : un Chirurgien, nommé *Laurent*, examina beaucoup ma playe. Il travailloit à y mettre un premier appareil, quand je retombai ſans connoiſſance. Il publia, contre ce qu'il en penſoit, que j'étois mort ; il perſuada aux gens de la maiſon qu'il vouloit me faire enterrer en lieu plus caché : il me fit ſortir par deux crocheteurs qui ne connoiſſoient pas *Laurent*, & qui m'emporterent en qualité de malade ; il les renvoya avant

d'être à la porte; il alla enſuite éveiller ſa femme qui lui aida à me tranſporter juſques chez lui. Il prit toutes ces précautions pour me ſauver des perquiſitions de la Juſtice : vous ſavez qu'elles furent d'abord très-vives.

Revenu à moi, par les ſecours que *Laurent* m'avoit donnés, je le reconnus. Les premiers mots que je prononçai furent pour demander ce que vous étiez devenue. Il me répondit qu'un domeſtique de la maiſon lui avoit dit que vous étiez morte. Je n'en fus point ſurpris : mais je le priai avec toutes les inſtances imaginables de ne me donner aucun ſecours, & de me laiſſer mourir.

La Dantiere, Capitaine dans mon Régiment, étoit encore à

Poitiers. *Laurent* savoit combien il étoit de mes amis. Dès qu'il s'apperçut qu'il y avoit quelqu'espérance de me tirer d'affaire, il alla le querir, & me l'amena. Comme *La Dantiere* étoit parent de plusieurs Officiers du Présidial, il savoit mon affaire, & n'ignoroit pas que ce même jour, qui étoit le lendemain de mes crimes, on avoit commencé à poursuivre ma mémoire en me croyant mort. Il jugea combien il étoit essentiel que je ne restasse pas dans la Ville. Il consulta *Laurent*, qui assura que je pourrois soutenir une chaise de poste. Il me fit partir la nuit suivante, & engagea *Laurent* à venir avec nous. Nous prîmes le chemin de *Tours*, où, après avoir séjourné trois jours, *La Dantiere* me quitta pour

joindre le Régiment. Son départ ne me parut point extraordinaire, parce que je savois le terme du congé que je lui avois fait obtenir. Il laissa à *Laurent* tout l'argent qu'il crut nécessaire pour trois mois. Peu de jours après, le pauvre *Laurent* apprit la mort subite de sa femme. Ses affaires pouvoient s'arranger sans que sa présence y fût nécessaire; il ne me quitta pas : au contraire, comme il vit quinze jours ensuite que j'étois tout-à-fait hors de danger, il me conseilla de ne pas rester si près de *Poitiers*.

Je suivis son avis, & nous prîmes la route d'*Orléans* par eau. Vous avez pu entendre parler de cette barque que des bateliers ivres firent briser : nous étions dedans. D'autres barques vinrent

nous secourir : le hazard fit que je fus tiré de l'eau le premier. Le pauvre *Laurent* & deux autres furent retirés morts ; jugez quelle douleur je dus ressentir de la perte d'un homme à qui j'avois tant d'obligations. On m'avoit porté dans le Village le plus voisin, peu éloigné de *Blois* ; je trouvai dans les poches de *Laurent* assez d'argent pour vivre encore quelque temps. Je fis appeller un Chirurgien, qui pansa ma playe pendant trois jours que je restai dans ce Village. Je trouvai à *Blois* par hazard une chaise de poste qui retournoit à *Paris* ; on m'y conduisit pour peu de chose. J'écrivis à *La Dantiere* en y arrivant ; il vint m'y joindre, & je crus n'avoir d'autre parti à prendre que de quitter le Royaume, &

chercher de l'emploi dans quelque Cour étrangere. *La Dantiere* voulut bien unir ſon ſort au mien, & m'offrit de partager ſa fortune avec moi, juſqu'à ce que j'euſſe dequoi vivre honnêtement. En effet il n'a jamais rien eu à lui, quand j'ai eu beſoin de quelque choſe.

Je ne voulus point vous écrire, continua le Comte, en adreſſant la parole à ſa mere, parce que je ſavois que vous me croyiez mort, & que me regardant comme indigne de votre ſouvenir, je voulois vous laiſſer dans cette perſuaſion. D'ailleurs, j'avoue que quoique j'euſſe deſiré la mort, je la craignois, & que je voulois éviter que la Juſtice ſût que j'étois encore vivant. J'ai éprouvé que l'homme

l'homme aime à vivre, & qu'il ne perſiſte pas long-temps dans l'envie de mourir. Je me ſuis ſouvent comparé *au Bucheron de la fontaine.*

Je réſolus donc de laiſſer ignorer mon exiſtence à tout l'Univers. Je vous croyois morte, ma chere *Lucile*, me dit-il en me regardant : ſi je n'avois pas cru en être certain, je vous aurois publiquement vengée de mes fureurs, en me livrant moi-même à ceux qui puniſſent le crime; car les réflexions que j'avois faites, m'avoient preſque convaincu que vous n'étiez point capable des horreurs que je vous avois imputées.

Nous partîmes donc pour *Berlin :* nous convinmes de nous appeller freres. *La Dantiere* prit le

nom de *Des Bois*, & moi de Chevalier *Des Bois*. Notre voyage fut heureux. Mr. *de M***, François & Poitevin nous préfenta au Roi de Pruſſe, quoiqu'il ne nous connût que comme Patriotes : mais nous lui parlâmes de tant de perſonnes de ſa connoiſſance, qu'il jugea que nous étions quelque choſe. Il eut même la diſcrétion de ne pas approfondir les raiſons qui nous avoient fait quitter notre Patrie.

Le Roi nous reçut comme on ſait qu'il reçoit tous les Etrangers. Il nous fit eſpérer de l'emploi, & nous fûmes en effet placés dans le Régiment de ſes Gardes un mois après notre arrivée.

Je commençai dès lors à n'être plus à charge à *La Dantiere*. Mon nouvel état m'enhardit à me pré-

senter. Je trouvai entrée chez une Dame de *Berlin*, appellée la Baronne de W. Dès les premieres visites que je lui fis, je m'apperçus, par les préférences qu'elle me donna, qu'elle avoit des vues sur moi.

Je conservois une triſteſſe ſombre qui me donnoit un air intéreſſant, & qui réellement intéreſſa la Baronne en ma faveur. Je faiſois un jour une partie avec elle : le peu d'attention que je donnois à mon jeu la ſurprit. " Vous jouez „ par complaiſance, Mr. le Che„ valier, me dit-elle, le jeu ne „ vous amuſe pas, cédez votre „ place à quelqu'un. „ L'air de bonté avec lequel elle me donna cette permiſſion, me la fit accepter. J'allois ſortir ; elle me fit un

ſigne qui ſignifioit qu'elle vouloit me dire quelque choſe. " Voulez-„ vous, me dit-elle, riſquer un „ ſouper avec moi? „ Quoique juſqu'alors je n'euſſe point encore voulu manger chez perſonne, je n'eus pas la force de la refuſer.

Madame de W. étoit Françoiſe, & veuve d'un Pruſſien fort riche. C'étoit une groſſe & grande femme fort bien faite, âgée de trente à trente-cinq ans, fort unie dans toutes ſes façons; elle avoit une de ces figures qui annoncent la bonté & la douceur: je crois qu'il falloit un caractere comme celui-là pour vaincre l'indifférence que mes malheurs m'avoient donnée pour tout le ſexe.

Je me trouvai à ſouper tête à tête avec elle. J'en fus fort éton-

né, parce que je ſavois qu'elle retenoit toujours un certain monde après les parties. Nous parlâmes d'abord des choſes aſſez indifférentes. Après le ſouper, elle entama une autre converſation. „ Vous vous ennuyez, me dit-„ elle, Mr. le Chevalier, vous „ vous en défendriez inutilement: „ je ſens que le tête-à-tête dans „ lequel je vous ai engagé, n'eſt „ pas une partie de plaiſir capable „ de diſſiper votre mélancolie; „ mais je voulois avoir la ſatisfac-„ tion de parler un peu de notre „ Pays, & j'ai compté ſur votre „ complaiſance. „ Elle me demanda des nouvelles de pluſieurs perſonnes que je connoiſſois. Je lui dis tout ce que j'en ſavois. „ Que j'aime ma Patrie, s'écria-

„ t-elle, avec un air de ſatisfac-
„ tion! Je ſuis charmée quand je
„ trouve un François. Une ſeule
„ raiſon m'empêche d'y retour-
„ ner : c'eſt ma Religion. Votre
„ Prince a perdu bien des Sujets
„ zélés en nous en ôtant le libre
„ exercice : mais ne parlons point
„ d'une choſe qui me chagrine
„ toutes les fois que j'y penſe.
„ Venons à vous ; je ſuis curieu-
„ ſe, je cherche depuis long-
„ temps à vous pénétrer. Ne
„ peut-on ſavoir les raiſons qui
„ vous fixent dans ce Pays-ci?
„ Madame, lui répondis-je, c'eſt
„ une malheureuſe affaire, &
„ c'eſt pour ſauver mes jours que
„ j'ai quitté la France. Vous ne
„ me dites pas tout, continua-
„ t-elle, nous ſommes accoutu-

„ més à voir ici des Etrangers. Je
„ ſais qu'un honnête homme doit
„ conſerver un remords éternel de
„ s'être trouvé forcé à avoir une
„ mauvaiſe affaire, qui eſt preſ-
„ que toujours d'autant plus mal-
„ heureuſe pour lui qu'il s'en eſt
„ tiré avec avantage. J'ai vu bien
„ des gens penſer intérieurement
„ comme je vous dis ; mais je
„ n'en ai point vu extérieure-
„ ment accablés comme vous l'ê-
„ tes. Je crois m'y connoître; vous
„ n'êtes point d'un caractere mé-
„ lancolique, on s'apperçoit que
„ vous en devez avoir un autre.
„ J'ai réſolu d'avoir votre con-
„ fiance. Tenez, Chevalier, vous
„ portez par-tout un air de triſ-
„ teſſe qui annonce que vous avez
„ éprouvé quelques grands mal-

» heurs où l'amour a eu part.
» Ah! Madame, lui dis-je, ſongez,
» je vous prie, que je n'ai jamais
» confié mes peines à perſonne.
» Eh bien! continua-t-elle, que je
» ſois la premiere : vous avez bien
» voulu que je fuſſe votre amie,
» nous ſommes compatriotes;
» c'eſt en ces deux qualités que
» je vous le demande. Quoique
» je ſois Françoiſe, vous pouvez
» compter ſur ma diſcrétion.

Je me rendis : je lui racontai toute ma vie. Quand je lui eus dit que j'avois tué dans un ſeul jour mon ami & ma femme, elle vous rendit juſtice, *Lucile ;* car elle me dit que j'étois d'autant plus coupable, que certainement vous étiez innocente, & que malgré les cauſes de mes fureurs, elle s'étoit

portée à penſer différemment ſur votre compte. Je ne repliquai que par un torrent de larmes, qui firent couler celles de la Baronne. "Je „ m'intéreſſe, me dit-elle, ſin- „ cérement à tout ce qui vous „ regarde. Je veux vous diſtraire „ de cet état de douleur; il faut „ vous diſſiper : venez me voir „ quelque fois; ma maiſon eſt ce „ qui vous convient le mieux; „ elle eſt gaye ſans être tumultueu- „ ſe; régardez ma table comme „ la vôtre. Vous me ferez plaiſir „ de venir m'y tenir compagnie: „ mais comme j'ai réſolu votre „ guériſon; je ne veux plus que „ nous parlions de vos affaires, „ nous parlerons de toute autre „ choſe.

Je trouvai le commerce de la

Baronne fort aiſé. La douceur de ſon caractere ſympathiſoit avec ma mélancolie. J'abandonnai preſque toutes mes autres ſociétés, pour me livrer entiérement à celle-là.

J'ignorois tout le bien que cette aimable femme me faiſoit, & celui qu'elle me vouloit faire. Je l'appris par un reproche que *La Dantiere* me fit. " Vous me négligez, „ mon cher frere, me dit-il un „ jour, (il faut que vous remarquiez que nous étions tout-à-fait accoutumés à nous donner ce titre, même dans nos converſations particulieres;) je n'en ſuis point „ étonné, c'eſt une ſuite de l'in„ conſtance de votre caractere. „ Je ne conçois pas votre repro„ che, lui répondis-je, & je ne „ crois pas le mériter, à moins

„ que vous ne ſoyez jaloux de
„ mon aſſiduité auprès de Mada-
„ me de W. Non, reprit-il, l'ami-
„ tié n'eſt point jalouſe de l'a-
„ mour. Je m'apperçois bien que
„ vous êtes réellement amoureux
„ de la Baronne; ſi vous n'étiez
„ pas trop épris pour recevoir des
„ conſeils, je vous ferois obſerver
„ que vous pouſſez toutes les paſ-
„ ſions à l'excès, & qu'avec ce
„ caractere, il eſt preſque impoſ-
„ ſible qu'elles ne vous devien-
„ nent toutes funeſtes : mais je
„ ſuis jaloux de quelqu'autre ami
„ que vous vous êtes fait dans ce
„ Pays-ci, & duquel vous avez
„ tiré les ſecours que je comptois
„ vous donner juſqu'à ce que vos
„ affaires puſſent vous mettre en
„ en état de vous en paſſer. Je ne

„ vous entends pas, répartis-je.
„ C'eſt que vous ne me voulez
„ pas m'entendre, continua-t-il ;
„ vous deviez pourtant vous ima-
„ giner que je ſaurois tôt ou tard
„ que vous avez emprunté de
„ l'argent de quelqu'autre que
„ moi..... C'eſt une fauſſeté,
„ interrompis-je. Je connois vos
„ facultés, reprit-il, & vos ap-
„ pointements ne peuvent pas
„ vous avoir ſuffi à payer vo-
„ tre auberge & votre apparte-
„ ment. Je vous jure, lui répon-
„ dis-je, que je n'ai pas payé un
„ ſou. En ce cas, continua *La*
„ *Dantiere*, quelqu'un a donc
„ payé pour vous ; car vous ne de-
„ vez rien : je viens d'arrêter mon
„ compte, &, en voulant arrêter
„ le vôtre, j'ai trouvé tout payé.

Cette aventure m'étonna. Je ne pus ſoupçonner que la Baronne de m'avoir rendu ce ſervice : mais je n'oſai m'en éclaircir avec elle. Quelques jours après, je trouvai le ſoir dans ma poche une tabatiere d'or ; je fus ſurpris au dernier point. En ouvrant cette tabatiere, j'y trouvai un billet conçu en ces termes.

Cette tabatiere eſt à vous, Chevalier Des Bois ; *ne vous inquiétez point d'où elle vous vient : la perſonne qui vous en fait préſent eſt aſſez récompenſée par le plaiſir qu'elle aura, ſi ce petit meuble vous en fait.*

Je me couchai : on avoit réſolu de m'accabler tout d'un coup de préſents conſidérables. Je ſortois

de mon lit le lendemain matin, lorſque je vis entrer dans ma chambre une lingere & un tailleur. La lingere me donna douze chemiſes toutes faites, garnies de dentelles ſuperbes, & me demanda ſi j'en étois content. Je lui répondis que ſûrement elle ſe trompoit, & que je ne les avois point commandées. „ Ne vous appellez-vous pas Mon„ ſieur le Chevalier *Des Bois?* Sans „ doute, lui dis-je. Eh bien, Mon„ ſieur, continua-t-elle, voilà le „ billet que vous m'envoyâtes il „ y a huit jours avec l'argent dont „ je vous rapporte le reſte. „ Je lus ce billet; il étoit ſigné de mon nom, & de la même écriture que celui que j'avois trouvé dans la tabatiere. Le tailleur m'en montra un ſemblable. Je gardai ces billets,

& leur fis préſent de l'argent qui reſtoit.

Je paſſai ſur le champ dans la chambre de *La Dantiere*, à qui je fis part de tout ce qui venoit de m'arriver. Après m'en avoir fait compliment, il fut d'avis, ainſi que moi, que tout cela venoit de la Baronne. Cependant avant de l'en remercier, je voulus en être certain. Ce devoit être elle qui avoit écrit ces billets ; il n'étoit donc queſtion, pour être ſûre de mon fait, que de voir de ſon écriture.

Je lui écrivis deux mots, par leſquels je lui mandois que j'avois un mal de tête affreux, & je la priois de m'envoyer par écrit une recette dont elle m'avoit parlé quelquefois. Je reçus réponſe tout de ſuite, & ſon écriture ne reſſembloit

point du tout à celle des billets. *La Dantiere* & moi fûmes déroutés ; nous ne ſumes plus qui ſoupçonner.

J'allai à mon ordinaire à quatre heures chez Madame de W. De tous les préſents, je ne portai que la tabatiere. En faiſant une partie, j'affectai de la laiſſer ſur la table ; on la regarda ; la Baronne l'examina comme quelqu'un qui voit un joli meuble pour la premiere fois. Enfin je ſortis, auſſi peu inſtruit que quand j'étois entré.

La Baronne m'engagea peu de jours après celui-là à aller prendre un matin du thé chez elle ; je la trouvai à ſa toilette. Sa femme-de-chambre venoit de lui rendre un compte par écrit ; je reconnus dans ce Mémoire l'écriture de mes

billets. Je ſentis tout de ſuite que Madame de W. les lui avoit fait écrire, pour que je ne puſſe pas connoître d'où me venoient ces préſents. J'avois le cœur trop reconnoiſſant de ſa généroſité, pour ne pas le lui témoigner ſur le champ.

Il étoit queſtion d'amener mes remerciments. Il en eſt de la reconnoiſſance comme de la politeſſe; l'une & l'autre n'ont tout le mérite qu'elles doivent avoir que quand elles ſont témoignées à propos. Je tirai ma tabatiere, & demandai à la Baronne comment elle la trouvoit. Elle me répondit qu'elle étoit très-jolie. " Elle a „ un mérite de plus, Madame, „ lui dis-je, c'eſt qu'elle ne me „ coûte rien. Comment, repri„ elle, d'un air étonné, c'eſt donc

„ un préſent qu'on vous a fait? Oui, Madame, répartis-je, & tout de ſuite, je lui racontai de quelle façon je l'avois eue. Je lui donnai à lire le billet que j'avois trouvé dedans. " Je ſoupçonne, „ continuai-je, une Dame d'ici „ de m'avoir fait cette galanterie. „ Bon, me dit la Baronne, eſt-ce „ que vous ſeriez homme à méri- „ ter de pareilles faveurs des Da- „ mes? ſi cela eſt, je ſuis perſuadée „ que cette femme-là aura fait une „ dépenſe bien inutile auprès de „ vous: car, revenu comme vous „ l'êtes de toutes les paſſions, „ vous ne payeriez que d'indiffé- „ rence l'attachement qu'elle pa- „ roît avoir pour vous. Vous ne „ me rendez pas juſtice en parlant „ généralement, lui répondis-je.

„ Il eſt vrai que bien des femmes
„ auroient inutilement des vues
„ ſur moi : mais pour vous met-
„ tre entiérement dans ma confi-
„ dence, je vous avouerai qu'il
„ en eſt une de qui le caractere
„ ſympathiſe ſi bien avec le mien,
„ que j'ai ſouhaité depuis que j'ai
„ ce meuble, qu'elle ait été la
„ ſeule qui ait daigné penſer à moi;
„ par exemple, Madame, ſi c'é-
„ toit vous..... Eh bien, inter-
rompit-elle, ſi c'étoit moi (ce
„ n'eſt qu'une ſuppoſition) com-
„ ment m'en prouveriez-vous vo-
„ tre reconnoiſſance ? Ah ! Ba-
„ ronne, continuai-je, en pre-
nant une de ſes mains, & cher-
chant à lire dans ſes yeux, je ne
„ vous prouverai jamais toute
„ celle que je vous dois. Ne vous

„ obſtinez plus à m'en faire un
„ myſtere, c'eſt vous qui m'avez
„ accablé de libéralités ſans nom-
„ bre; je ne ſais ſi je les mérite,
„ mais ma reconnoiſſance eſt ſans
„ bornes, & c'eſt moins votre gé-
„ néroſité qui me touche, que la
„ bonté de votre cœur: je n'ai
„ plus qu'une grace à vous de-
„ mander, c'eſt que vous daigniez
„ recevoir le mien. Je vous avois
„ voué la plus tendre amitié; mais
„ plus je m'examine, & plus je
„ ſens que vous méritez tout mon
„ amour: ces deux ſentiments
„ ne ſont point contraires; l'un
„ ne detruira point l'autre. Vous
„ n'y penſez pas, Chevalier, me
dit-elle, d'un air de bonté qui me
charma, ſavez-vous bien que
„ je ne ſuis plus jeune, & qu'une

„ passion n'est plus de mon âge :
„ cependant vous êtes trop aima-
„ ble pour que je ne reçoive pas
„ avec plaisir l'offre de votre cœur,
„ & je vous dis vrai en vous assu-
„ rant que le mien est bien à vous ;
„ mais c'est à deux conditions ;
„ les voici. Je ne veux pas que
„ vous pensiez que je vous ai fait
„ des présents, ni que vous m'en
„ parliez jamais : de plus j'exige
„ que les nouveaux sentiments
„ que vous avez pour moi ne di-
„ minuent rien à ceux que vous
„ m'avez précédemment témoi-
„ gnés, & dont j'étois si contente.

Dès ce jour, je commençai à quitter ma mélancolie, tant il est vrai qu'un cœur accoutumé à aimer ne sauroit rester vuide ; son inaction influe sur ses actions &

ſur ſon caractere. Trouve-t-il à ſe placer ? eſt-il rempli ? il ſemble qu'il renaiſſe. Je vous avouerai pourtant, ma chere *Lucile*, que votre ſouvenir me donnoit bien des remords, & empoiſonnoit quelquefois des plaiſirs charmants.

Me voilà donc avec ma gayeté ordinaire. La Baronne devint folle de moi. Elle étoit enchantée de mes aſſiduités, je ne manquois de rien, je n'avois pas la peine de deſirer, elle me prévenoit toujours.

Je profitai d'un moment de tendreſſe pour être heureux, & depuis, Madame de W. n'eut plus lieu de penſer qu'elle étoit veuve.

Nous allâmes un jour enſemble aux Comédiens François. Entre la grande & la petite piece on vint frapper à notre loge : j'ouvris. C'é-

toit une grande femme mise fort simplement, avec une petite Demoiselle charmante qui vint se jetter au cou de la Baronne & lui faire mille caresses. "Eh, ma chere *Sophie*, lui dit-elle, que je suis aise de te „ voir! depuis quand es-tu ici? Ma „ tante & moi venons d'arriver, „ ma chere maman, répondit-el- „ le; nous ne vous avons point „ trouvée chez vous, & j'ai prié „ ma bonne de m'amener vous „ voir pendant que ma tante se „ repose. „ Ma sœur a donc des affaires ici, reprit la Baronne? " Pas „ la moindre, repartit la belle *Sophie*; c'est moi qui l'ai engagée à „ y venir, parce que je mourois „ d'envie de vous voir & de passer „ quelques jours avec vous. Il y „ a si long-temps que je ne vous

„ avois vue, ma chere maman!

Je ne ſavois point du tout que la Baronne eût une fille ſi aimable. Je ne fus pas le ſeul qui fus frappé de ſa beauté. Je n'exagere point d'un mot, en diſant que les yeux de tous les Spectateurs ſe tournerent ſur notre loge. On avoit raiſon; *Sophie* valoit mieux que tout ce qui étoit là. Imaginez-vous une brune de treize à quatorze ans, un air noble, des traits fins, des yeux vifs, un ris naturel, & une taille à mettre dans la main.

Madame de W. ſortit pour aller joindre ſa ſœur. Comme je venois d'entendre dire qu'elles n'avoient point d'affaires enſemble, je conduiſis la Baronne à mon ordinaire; je vis la ſœur, Mdlle. de *Marancour*, qui,

qui, au premier abord, me parut fort aimable.

Mdlle. de *Marancour* avoit ſept ou huit ans plus que la Baronne. Elle n'avoit jamais voulu ſe marier, & vivoit dans une des terres de ſa ſœur depuis quatre ou cinq ans qu'elle avoit pris un goût philoſophique pour la retraite. Elle avoit enmené avec elle ſa niece, que ſa ſœur lui avoit confiée avec d'autant plus de plaiſir qu'elle la connoiſſoit très-capable de lui donner une bonne éducation. Mdlle. de W. ne s'ennuyoit point avec ſa tante, parce que ſa ſolitude ne l'empêchoit pas d'être en liaiſon avec pluſieurs perſonnes de ſon voiſinage. Il y avoit alors plus d'un an que la Baronne n'avoit vu ſa fille.

Ma qualité de François fit que ces Demoiselles ne furent point étonnées de l'aisance avec laquelle j'étois chez la Baronne. Elles n'avoient d'abord conté rester à *Berlin* que huit jours ; mais elles s'y trouverent si agréablement, qu'elles ne penserent plus à partir.

La liberté que j'avois dans la maison me donnoit celle de voir à toutes les heures du jour la belle *Sophie ;* je crus m'appercevoir qu'elle cherchoit avec empressement les occasions de me parler. Elle se servoit souvent du prétexte de me faire raconter les particularités de mon Pays, auquel elle s'intéressoit, disoit-elle, parce que sa mere en étoit. Dans deux ou trois conversations que j'eus tête-à-tête avec elle pendant que sa

mere & ſa tante s'occupoient de choſes plus ſérieuſes, je m'apperçus que plus je lui parlois, moins elle m'écoutoit. Elle reſtoit quelquefois des quart-d'heures entiers en extaſe à me regarder; elle rougiſſoit, ſoupiroit, & ſe troubloit au point que je la voyois ſe lever bruſquement & ſortir ſans me rien dire.

Un jour je fus curieux de la ſuivre. Je ſortis peu après elle, je l'apperçus dans une embraſure de fenêtre, la tête appuyée ſur les genoux de ſa Gouvernante, & le viſage baigné de larmes. Je feignis de ne l'avoir pas vue, je paſſai comme ſi je n'avois eu deſſein que de ſortir, & je reſtai à la porte pour écouter. *Bromp* (c'eſt le nom de ſa Gouvernante) la prioit de ſe re-

mettre, & lui disoit qu'elle ne l'avoit jamais vue sujette à des vapeurs que depuis quelques jours, & que, si sa tante le savoit, elle la gronderoit de s'y laisser aller. *Sophie* répondoit qu'elle espéroit bien que cela ne dureroit pas, & supplioit sa bonne de n'en rien dire. „ Je n'en parlerai pas, reprit-elle; „ mais si Mr. le Chevalier, qui „ vient de passer & qui vous a vue, „ le dit à votre maman..... Il n'en „ dira rien, repartit-elle, je l'en „ prierai quand il rentrera.

Un moment après, je repassai: *Sophie* m'appella. " Comment, lui dis-je en faisant l'étonné, je crois que vous pleurez, Mademoiselle? " Hélas! oui, me répondit-„ elle, & j'ai une grace à vous „ demander. „ Vous devez or-

donner repris-je. „ N'eſt-il pas „ vrai, Mr. le Chevalier, me dit-„ elle, que vous ne voudriez pas „ me faire gronder ? J'en ſerois „ bien fâché, répartis-je. Eh bien, „ continua-t-elle, ne dites donc „ pas à Maman que j'ai pleuré. „ Je lui promis & rentrai.

Tout ce que je venois de voir m'avoit fait faire des réflexions. Je connoiſſois trop l'amour, pour ne pas en reconnoître les premiers traits dans le cœur de *Sophie* : j'imaginois quelquefois que c'étoit de moi qu'elle étoit épriſe ; mais ne pouvant concevoir ſa conduite, j'étois obligé de me dire que ces larmes ne pouvoient être arrachées que par un amant éloigné. Ces conſidérations me donnerent un air rêveur ſur lequel la Baronne

me plaisanta : elle fit une partie dont elle ne voulut point me mettre à cause de ce qu'elle nommoit ma *mauſſaderie*.

Sophie étoit rentrée. Elle étoit assise vis-à-vis de moi, & ne me quittoit pas des yeux. Je n'avois jamais été aveugle sur les charmes de Mdlle. de W. mais je conviendrai que je n'y fis jamais plus d'attention que ce jour-là. Je sortois quelquefois de ma rêverie pour la regarder : il me sembloit lui entendre dire, je ne suis occupée que de vous, vous êtes un barbare de n'y pas faire attention.

Ces idées me restèrent deux jours dans l'esprit. La Baronne faisoit ce qu'elle pouvoit pour me dissiper. Mdlle. de *Marancour* me répétoit aussi à tous moments que

j'étois un *maussade*. Je me promenois le soir du troisieme jour dans le jardin, où je tâchois de demêler mes sentiments; j'y apperçus *Sophie* avec *Bromp*: je les joignis; *Sophie* en parut charmée. Je voulus la badiner sur les larmes que je lui avois vu repandre, & je lui dis en riant qu'elles étoient sans doute occasionnées par quelque affaire de cœur. " Bon, me répondit-elle, „ dois-je penser à cela à l'âge que „ j'ai? Je suis bien convaincue que „ je ne suis qu'une enfant, & que „ si je m'attachois à quelqu'un, il „ n'y feroit pas attention. „ *Sophie* se retourna tout de suite, & dit à *Bromp* qu'elle avoit laissé son sac à ouvrage dans le bosquet: elle l'alla chercher. " Je crois m'y con„ noître, repris-je, Mademoisel-

„ le, je ne me trompe pas; quoi-
„ que vous vous en défendiez,
„ je jurerois que vous aimez quel-
„ qu'un; honorez-moi de votre
„ confidence, je pourai peut-être
„ vous être utile. Un confident
„ évite quelquefois bien des peines
„ & des chagrins aux amoureux.
„ J'ai aimé quelquefois..... Je le
„ ſais bien, interrompit-elle, &
„ je m'apperçois même que vous
„ aimez encore.„ Je rougis à ces paroles; *Sophie* s'apperçut que ce reproche me faiſoit ſouffrir & continua ainſi. " J'ai toute la con-
„ fiance imaginable en vous, je
„ vous en donne une preuve en
„ convenant que j'aime: mais,
„ je vous l'ai déja dit, je ſuis une
„ enfant, on ne me croit pas ca-
„ pable de ſentiments ſolides; on

„ me néglige pour une femme ſans
„ doute plus aimable que moi :
„ vous imaginez bien que je ſuis
„ au déſeſpoir de ce mépris ; je
„ voudrois témoigner mes dou-
„ leurs à mon ingrat : j'ai une let-
„ tre à lui faire tenir, voudriez-
„ vous vous charger de la lui ren-
„ dre. Volontiers, lui repondis-je,
(car de la façon dont elle me parloit, je crus que cela ne me regardoit pas, & j'en ſentis une eſpece de ſatisfaction. " Mais,
„ Monſieur, me dit-elle, il faut
„ me rendre le ſervice tout en-
„ tier : il y a déja quelques jours
„ que cette lettre eſt écrite, je
„ cherchois une occaſion pour la
„ faire parvenir à ce cher amant :
„ vous pouvez le connoître, il
„ n'eſt peut-être pas digne de mon

„ amour ; j'en fuis la ſeule à plain-
„ dre, je ne voudrois pas rou-
„ gir devant vous de ma paſſion.
„ Voilà cette lettre : elle vous pa-
„ roît ſans adreſſe, ce n'eſt qu'une
„ double enveloppe ; en rompant
„ le premier cachet vous verrez
„ à qui elle eſt adreſſée. Tout ce
„ que j'exige de votre complai-
„ ſance, c'eſt que vous ne l'ou-
„ vriez pas devant moi. „ Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Je changeai de converſation, parce que *Bromp* revenoit, & que je m'étois bien apperçu que *Sophie* l'avoit éloignée à deſſein.

Dans l'idée où j'étois de rendre promptement ſervice à *Sophie*, je décachetai cette premiere enveloppe dès que je fus rentré chez moi. Quel fut mon étonnement

en voyant que c'étoit à moi-même qu'elle étoit adressée. Je balançai sur le parti que j'avois à prendre : en effet, ma situation étoit embarrassante. Dans les termes où j'en étois avec la Baronne, devois-je m'éclaircir des sentiments de sa fille, qui certainement ne regardoient que moi. Enfin, un penchant où je m'étois laissé entraîner sans m'en appercevoir, l'emporta sur toutes les considérations que je venois de faire. Cette fatale lettre se trouva ouverte dans mes mains avant que j'y eusse entièrement consenti. Je vais vous la lire; je l'ai encore.

Quelle démarche, Monsieur le Chevalier! le premier pas que me fait faire l'amour, me deshonore. Ma pre-

miere paſſion ſe manifeſte par un pas qu'une coquette ne voudroit pas faire : mais je n'ai que cette reſſource. Daignez lire cette lettre, & je ne vous paroîtrai peut-être plus ſi coupable quand vous aurez bien peſé toutes mes raiſons.

Je vous aime, voilà mon premier crime ; je n'ai pu m'en défendre, voilà mon excuſe. La premiere fois que je vous vis, je vous croyois libre. J'ai nourri quelques jours ma paſſion dans l'idée que je vous plairois ; j'ai appris par la ſuite que vous étiez aimé & que vous aimiez. Une rivale ordinaire auroit ſatisfait mon amour-propre, dans l'eſpérance où j'aurois été de lui enlever ſa conquete ; mais celle que vous m'avez oppoſée me parut trop reſpectable. Cependant je ne déſeſpérai pas de vous

enchaîner. Ciel! que mes eſpérances furent bientôt détruites! mes yeux furent témoins des termes où vous en êtes avec ma mere. Que je me ſuis fait de reproches d'avoir été ſi curieuſe! Si je n'avois pas voulu m'inſtruire, je vivrois encore dans l'eſpérance.

Je pris la fuite pénétrée d'horreur pour vous; je tombai évanouie en arrivant dans ma chambre, & je fus perſuadée que je ne vous verrois plus qu'avec le plus parfait mépris.

J'étois dupe de moi-même; je vous écoutai un jour avec plaiſir me parler des merveilles de votre Patrie. Peu à peu je m'accoutumai à vous regarder. Vous l'avouerai-je? je vous trouvai charmant; quoique la figure ne doive pas flatter dans un homme, je ne puis m'empêcher de faire un éloge de

la vôtre. Elle me ſéduiſit. Les graces de votre eſprit vinrent encore ſe joindre dans mon cœur aux charmes de ce viſage ; je tombai dans l'admiration, je n'entendis plus ce que vous me racontiez. Ciel ! me dis-je à moi-même, pourquoi ne puis-je pas eſpérer d'être aimée du Chevalier ; & pourquoi un obſtacle invincible me défend-il de l'aimer ? au moins, continuai-je, je puis ſoulager mon cœur par des larmes. Elles me ſuffoquoient : je ſortis bruſquement, & en répandis ſur mon ſort pendant plus d'une demi-heure.

Ce détail, Monſieur, eſt celui de toutes les converſations que j'ai eues depuis avec vous. Je répands des larmes vingt fois dans la journée ; je ſens que je n'ai, & que je n'aurai jamais d'autre conſolation : toute mon

eſpérance eſt que ma douleur terminera une vie qui ne peut qu'être malheureuſe.

Vous ſeriez-vous attendu à de pareilles fureurs dans une Demoiſelle de mon âge? Je vous imagine pénétré d'étonnement à la lecture de cette lettre; mais je mérite encore plus votre pitié.

Je ſuis ſatisfaite : vous-êtes inſtruit de ma paſſion. L'affreuſe circonſtance où je me trouve, auroit dû m'engager à la cacher à tout le monde & à moi-même. Mais que peut la raiſon, quand elle a épuiſé toutes ſes forces, ſur un amour qui a pris le deſſus? Si vous aviez pour moi les ſentiments que j'ai pour vous, ils me feroient horreur. Ne me mépriſez pas; c'eſt à quoi ſe réduiſent tous les vœux de celle qui mourra dans peu en vous

aimant malgré elle juſqu'au dernier ſoupir.

SOPHIE de W.

Voilà, je crois, la plus ſinguliere lettre qu'on puiſſe recevoir, & la plus ſinguliere aventure qui puiſſe arriver : ſi *Sophie* ne méritoit pas mon eſtime, elle diſoit vrai en me faiſant appercevoir qu'elle méritoit au moins toute ma pitié, & j'étois d'autant plus porté à la lui accorder que je m'apperçus en liſant ſa lettre que j'avois pour elle les mêmes ſentiments qu'elle avoit pour moi. Je vis clair dans mon cœur, je n'aimois plus ſa mere ; & en examinant les réflexions qui m'avoient tourmenté depuis quelques jours, je ſentis que j'avois éprouvé les mêmes combats que

Sophie. Ma ſituation étoit cruelle : je l'adorois, & tout me défendoit de penſer à elle. Quel parti prendre !

La raiſon fut mon guide : je n'avois rien à eſpérer de la ſuite de cet amour, j'en triomphai, ou du moins je crus en triompher, en faiſant la réponſe ſuivante à la lettre de Mdlle. de W.

Si la paſſion que vous me déclarez avoir pour moi, belle Sophie, *eſt parvenue au point de ne pouvoir s'éteindre, je vous plains ; mais à quoi peut vous ſervir le froid intérêt que j'y prends, ſi ce n'eſt à ramener votre raiſon, & à l'employer pour une guériſon que vous devez entreprendre. Quand à votre âge on eſt capable de ſentiments auſſi vifs, on doit être af-*

ſez forte pour en triompher. Vous ſentez, me dites-vous, toute l'horreur de cette paſſion; croyez que j'en ſuis auſſi pénétré que vous, & que je ne ferai dans la ſuite occupé qu'à vous le prouver en me défendant de vos charmes, & en évitant toutes les occaſions qui pourroient m'engager dans quelques entretiens avec vous.

Le Chevalier DES BOIS.

Je rendis cette Lettre à Mademoiſelle de W. en lui donnant la main pour paſſer d'un appartement à un autre. Le ſtyle froid avec lequel elle étoit écrite, lui fit croire que je la mépriſois; & vous ne ſerez pas étonnées quand je vous dirai qu'elle tomba dans des convulſions terribles. *Kromp* en fut le

seul témoin, & devint sa confidente. Ce fut elle qui vint m'apprendre ces circonstances, en me priant d'engager la Baronne à éloigner sa fille. Vous l'avouerai-je ? je fus touché de l'état de *Sophie*, & j'eus beaucoup de peine à accorder à *Bromp* ce qu'elle me demandoit. L'idée de ne plus voir Mademoiselle de W. me chagrina. Je pris cependant le parti que je devois prendre, & me déterminai à chercher quelque biais pour en parler à Mdme. de W.

J'avois envie de faire confidence à cette aimable femme de tout ce qui s'étoit passé ; je fus retenu par la crainte que la Baronne n'en conservât du ressentiment pour sa fille, à qui, pour toute chose au monde, je n'aurois pas voulu faire

de tort. J'en craignois les ſuites, parce que je ne connoiſſois point encore aſſez le caractere de ma protectrice. Ma ſituation étoit embarraſſante.

J'aimois la Baronne par reconnoiſſance, & j'en étois aimé par penchant. J'adorois ſa fille : elle n'étoit occupée que de moi, & tout me défendoit d'y penſer. Dans l'une, je trouvois une femme aimable, & toutes ſortes de reſſources : dans l'autre, j'entrevoyois un caractere eſclave de ſa paſſion, capable de ſe porter à toutes ſortes d'extrémités & de faire un éclat, ſi elle me voyoit plus long-temps ; c'eſt ce qu'il falloit éviter. J'étois pénétré d'horreur quand je penſois que j'aimois *Sophie*, cependant je ne pouvois m'en défendre, &

je n'eſpérois moi-même ma guériſon que de ſon éloignement.

J'allai un matin à la toilette de Mdme. de W. j'étois aſſez embarraſſé de la façon dont je devois entamer cette matiere. Il étoit difficile de ménager *Sophie*. La Baronne m'en fournit le moyen, en me demandant ce que je penſois de ſa fille. Je lui repondis que je la trouvois trop aimable, & qu'à ſa place je la tiendrois toujours à la campagne. " Les charmes de ma fille, „ ne m'inquietent point, reprit-el- „ le : je ne ſuis plus en âge de „ plaire ; chacun a ſon tour, & „ je ne ſerai jamais jalouſe de ſes „ ſoupirants. Fort bien, Madame, „ lui dis-je ; ſi cependant *Sophie* „ vous en enlevoit un. Eh bien, „ Chevalier, me répondit-elle,

„ j'y consens, si cela se peut. Vous
„ comprenez que je suis persua-
„ dée qu'il n'en sera rien. Ne vous
„ y fiez pas, Madame, repris-
„ je..... Ne poussez pas la plai-
„ santerie plus loin, interrompit-
„ elle, je sais tout; j'admire vo-
„ tre sincérité, & le ménagement
„ que vous conservez pour ma
„ fille. *Bromp* m'a tout dit, parce
„ qu'elle a vu que vous ne vous
„ étiez pas encore rendu à ses
„ prieres. Je vous sais bon gré du
„ sacrifice que vous me faites. *So-*
„ *phie* est une enfant; mais il
„ faut continuer à la traiter avec
„ ménagement. Je ne saurois lui
„ faire un crime de son amour
„ pour vous, je ne puis que la
„ plaindre, & ne lui en parlerai
„ même pas. Soyez tranquille,

„ elle retournera avant huit jours „ à la campagne. Accoutumez-„ la peu à peu à ne vous point „ voir, & ne venez ici que rare-„ ment jusqu'à ce qu'elle soit par-„ tie. „ J'admirai la prudence & la bonté de Mdme. de W. & quoique mon amour souffrît du prochain départ de *Sophie*, je desirai de la savoir éloignée de moi. Je dis mille choses tendres à la Baronne sur l'exil auquel elle me condamnoit. Nous convînmes que nous nous verrions dans d'autres maisons, & j'eus la permission de venir à la toilette pourvu que j'y vinsse de bonne heure, & que j'en avertisse, pour que *Sophie* ne fût pas levée, & qu'elle ne pût pas me rencontrer. Hélas! ce sont les dernieres douceurs

que j'ai dites à cette chere protectrice.

Deux jours après, la Baronne me fit dire d'aller chez elle à onze heures du soir. Sa femme-de-chambre devoit m'ouvrir la porte. Quoique le rendez-vous ne me flattât pas autant qu'il auroit fait quelque mois auparavant, je devois trop à Mdme. de W. pour y manquer. J'étois déja fort près de chez elle, quand je rencontrai le domestique de Mdlle. de *Marancour*, qui, en m'arrêtant, me dit qu'il alloit chez moi pour me supplier de la part de *Bromp* de me rendre sur le champ à l'appartement de *Sophie*. Je lui répondis que je n'en ferois rien. Ce domestique, attaché à la niece de sa maîtresse, me pressa les larmes aux yeux de ne

ne pas lui refuſer cette grace en me diſant qu'il étoit queſtion de ſauver la vie à Mdlle. de W. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer : je lui dis de me conduire à ſa chambre. " Ah ! Monſieur, me cria *Bromp* dès que je parus, ſauvez cette chere enfant ; elle eſt dans des tranſports affreux, veut ſe tuer, ne parle que de poignards & de poiſon depuis que ſa mere lui a dit qu'elle retourneroit à la campagne : je n'oſe la perdre de vue. " On ne peut ſe peindre que foiblement la fureur où je la trouvai. Elle étoit couchée dans une bergere, les yeux égarés, nue tête, & toute échevelée. Dès qu'elle m'apperçut, ſon premier mouvement fut de me ſauter à la gor-

ge : je ne m'étois jamais trouvé à pareille ſcene. Quelque étonné que je fuſſe de ce tranſport, je ne perdis point la tête : j'employai toutes mes forces à me rendre maître d'elle. *Bromp* m'aida, & nous la portâmes ſur ſon lit, où il fallut encore la tenir ; car elle fut plus d'un quart-d'heure à ſe remettre : ſa fureur ſe termina par un torrent de larmes qui firent couler les miennes. Qui n'auroit été attendri d'une auſſi cruelle ſituation ?

Je l'avois quittée, & j'étois appuyé ſur ſa cheminée où je faiſois les réflexions les plus aſſommantes ſur un événement auſſi bizarre. *Bromp* étoit toujours à côté d'elle, & lui tenoit les mains en pleurant par intérêt & par compagnie.

„ Calmez-vous, ma chere fille,

„ lui disoit-elle, Mr. le Chevalier „ est là. „ Après qu'elle lui eut répété ces paroles un nombre de fois, *Sophie* parut enfin l'entendre. „ Ah ! le cruel, il me laissera mou- „ rir, s'écria-t-elle, sans être sen- „ sible à l'amour que j'ai pour „ lui ! „ *Bromp* me faisoit signe, j'approchai. " Non, belle *Sophie*, „ lui dis-je, je vous aimerai. Se „ pourroit-il, reprit-elle ? mais „ non vous me trompez. Ah ! je „ ne suis que trop sincere, lui ré- „ pondis-je : j'ai combattu mon „ penchant depuis le premier „ moment que je vous ai vue, „ & je vous adore. „ *Sophie* ne me donna pas le temps de lui en dire davantage, elle fut si charmée qu'elle me sauta au cou, me baisa les mains, & enfin fit éclater vis-

à-vis de moi tous les transports qui semblent n'être permis qu'à un amant qui vient d'obtenir de celle qu'il aime un aveu qu'il desiroit avec ardeur.

Tous mes remords étoient étouffés, je ne me sentois plus de répugnance à aimer Mdlle. de W. je pensois pourtant à sortir, mais je ne songeois plus que la Baronne m'attendoit. Je fis promettre à *Sophie* qu'elle seroit tranquille : nous nous jurâmes un amour éternel, & dans le moment que je la quittois, Mdlle. de *Marançour* parut à la porte. Sa chambre étoit voisine de celle où nous étions, & tout le mouvement qui s'étoit fait l'avoit éveillée. Elle avoit craint que *Sophie* ne fût malade, & s'étoit levée pour voir de quoi il étoit ques-

tion. Jugez de ſon étonnement, quand en entrant je fus la premiere perſonne qui ſe préſenta à elle.

Mdlle. de *Marancour* recula trois pas en arriere. "Qu'eſt-ce ceci, s'é-„ cria-t-elle? quoi, *Bromp*, vous „ abuſez de ma confiance pour „ introduire quelqu'un dans la „ chambre de ma niece! Ah! Ma-„ demoiſelle, lui répondit *Bromp*, écoutez-nous. „ Mademoiſelle de *Marancour* entra, &, ne me voyant pas l'air d'un coupable, elle prévit qu'il s'agiſſoit de quelque choſe d'extraordinaire. Elle s'aſſit, & *Bromp* lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée de *Sophie*; il n'y eut pas une ſeule circonſtance oubliée. Sa niece ſe jetta à ſes genoux, lui demanda mille pardons. " Pardonnez, Ma-

„ demoiſelle, lui dis-je auſſi en
„ joignant mes prieres à celles de
„ *Sophie*, nous ſommes d'autant
„ plus dignes de graces & de pitié
„ qu'aucun eſpoir ne nous eſt per-
„ mi. „ Mdlle. de *Marancour* ne
parut point du tout en colere.
„ Vous êtes une étourdie, dit-el-
„ le à la niece; & vous, Mon-
„ ſieur, vous vous êtes conduit
„ comme un honnête homme, ne
„ vous démentez pas. Vous de-
„ vez des ménagements à ma
„ ſœur, il faut les garder; & par
„ conſéquent éviter qu'elle ſoit
„ inſtruite de tout ce qui vient
„ de ſe paſſer. Que *Bromp* vous
„ faſſe ſortir ſecrétement, mais
„ j'exige de vous que vous reve-
„ niez demain à la même heure;
„ j'ai des ſecrets à vous révéler,

„ & il me reſte aujourd'hui trop „ peu de temps pour cela. „ J'acceptai la propoſition, & je ſortis.

Rentré chez moi, je me livrai aux réflexions que devoit me faire faire cet événement. Pourquoi, me diſois-je, n'ai-je plus d'horreur pour une paſſion qui devroit en faire à la nature ? Pourquoi Mademoiſelle de *Marancour* n'a-t-elle pas paru outrée de tout ce qu'elle a appris ; & quels ſont les ſecrets qu'elle veut me révéler ? Ah ! *Sophie*, continuois-je, vous m'avez arraché l'aveu d'un amour que je devois vous cacher éternellement ; il fera le malheur du reſte de nos jours. Votre tante veut nous ramener par la douceur ; ce ſont là les myſteres qu'elle veut me de-

voiler, mais il n'eſt plus temps; le mal eſt ſans remede.

Je ne parus point de toute la journée. A l'heure indiquée, je me rendis à la maiſon de la Baronne. *Bromp* m'ouvrit, & me conduiſit à l'appartement de Mdlle. de *Maranzour*. " Je vous attendois avec impatience, Monſieur, me dit-elle. Vous me vîtes hier écouter d'un grand ſens froid les horreurs dans leſquelles *Sophie* vous a engagé : la nature en frémit, & je cachai tout ce qu'un tel amour peut m'inſpirer, pour avoir le temps de réfléchir aujourd'hui au remede qu'on y pouvoit apporter. Je n'en ai trouvé qu'un, & je vous préviens qu'il eſt auſſi affreux que le crime. En vain ſe perſuade-t-on

„ que l'abſence puiſſe éteindre l'a-
„ mour, c'eſt un faux préjugé; &
„ puiſque *Sophie* a été capable de
„ ſe porter aux excès que j'ai ap-
„ pris, elle en commettroit d'au-
„ tres qui feroient plus d'éclat
„ & deshonoreroient ſa famille.
„ Voici le remede (continua-t-elle
„ en nous regardant & en tirant
„ de ſa poche une petite fiole)
„ c'eſt un verre de poiſon que je
„ donne à un de vous deux. La
„ mort ſeule guérit de l'amour;
„ voyez qui de vous deux veut ſe
„ ſacrifier pour l'autre.

Nous frémîmes, comme vous imaginez; *Sophie* fut la premiere qui rompit le ſilence, en s'écriant:
„ Donnez ma tante, je deſire trop
„ la mort pour la fuir. Adieu, cher
„ Chevalier, me dit-elle, en ve-

„ nant m'embraſſer, je vais mou-
„ rir en vous aimant. Non, non,
„ m'écriai-je avec fureur, vous ne
„ mourrez pas, je ſuis aſſez fort
„ pour vous ſauver de la barba-
„ rie de votre tante, &... „ Je voulus alors me ſaiſir des mains de Mdlle. de *Marancour*. " Douce-
„ ment, Monſieur, interrompit-
„ elle en reculant, j'ai tout prévu:
„ un mot trop haut, ou le moin-
„ dre mouvement vous fait poi-
„ gnarder. „ En effet, en tournant la tête, je vis quatre hommes qui ſortoient d'un cabinet, & qui s'emparerent de moi avant que j'euſſe eu le temps de me mettre en défenſe. " Ah! ma chere tan-
„ te, s'écria *Sophie*, donnez-moi
„ ce poiſon, & laiſſez vivre le Che-
„ valier. Non, Mademoiſelle, lui

„ criai-je à mon tour, puiſque je „ ne puis ſauver *Sophie* que par „ ma mort, que ce ſoit moi qui „ l'avale : je ne tiens à perſonne ; „ *Sophie* vous eſt chere, elle l'eſt „ encore plus à ſa mere ; je donne „ ma vie pour la lui conſerver. „ Mdlle. de *Marancour* m'apporta alors un verre où elle avoit vuidé cette fiole ; je tendis la main pour le prendre. *Sophie* s'en ſaiſit : elle alloit l'avaler, quand ſa tante, par un coup qu'elle lui donna ſur le bras, jetta le verre à terre : Elle fit ſigne aux gens qui me tenoient, & ils s'en allerent.

„ Remettez-vous, nous dit „ Mdlle. de *Marancour*, vous en ſe„ rez quitte pour la peur, conti„ nua-t-elle, & vous ne me vou„ drez plus de mal quand je vous

„ aurai appris les ſecrets que je „ vous réſerve : écoutez-moi. *So-* „ *phie* n'eſt point fille de la Baron- „ ne, c'eſt moi qui ſuis ſa mere. „ Ma charmante petite Maîtreſſe étoit encore toute tremblante ; elle eut à peine la force de ſe jetter aux genoux de Mdlle. de *Marancour*. „ Ah! chere mere, s'écria-t-elle, „ la nature m'a parlé avant vous, „ je vous ai toujours plus aimée „ que Mdlle. de W, & je ſentois „ que mon cœur n'étoit pas ca- „ pable de concevoir un amour „ criminel. Oui, vous êtes ma fil- „ le, reprit Mdlle. de *Marancour*; „ vous êtes le ſeul fruit d'un ma- „ riage ſecret que je contractai „ en France avec le Marquis de „ M. peu de temps avant l'arrêt „ qui m'en chaſſa à cauſe de ma

„ Religion. Le Marquis, attaché à
„ la ſienne, ne voulut jamais quit-
„ ter ſa Patrie, & me preſſe tous
„ les jours d'y retourner. La Baron-
„ ne, qui étoit dans ce Pays-ci
„ deux ans avant moi, accoucha,
„ peu de jours après celui auquel
„ je vous donnai le jour, d'une fille
„ qui mourut, & à la place de la-
„ quelle vous fûtes miſe de ſon
„ conſentement.

Vous remarquerez que je n'avois pas encore dit une parole. J'étois tranſporté de joye; je ne ſavois laquelle des deux en devoit la premiere recevoir des témoignages : je courus à Mdlle. de *Maranſour*. " Ah ! Mademoiſelle, lui dis-
„ je, puiſque vous êtes la mere
„ de l'aimable *Sophie*, oſerai-je eſ-
„ pérer que vous ne vous oppoſe-

„ rez point à notre amour ? Je n'y „ ſerai point contraire, Monſieur, „ me répondit-elle, & je ne lui „ deſtine pas d'autre époux que „ vous..... „ A ces mots, *Sophie* encore peu remiſe de tous ces événements, & retenue par la préſence de ſa mere, montroit une partie de ſa joye en me tendant une main. " Que je ne gêne point „ vos careſſes, continua Mdlle. de „ *Marancour*, je verrai avec plaiſir „ les témoignages d'une paſſion „ qui remplit mes vues. „ *Sophie* ſe jetta dans mes bras. " Cher „ Chevalier, me dit-elle, recevez „ avec ces nouvelles preuves de „ mon amour les réparations que „ je vous dois des tourments que „ je vous ai cauſés. „ Je répon- „ dis à l'aimable *Sophie* pas mille

transports, que Mdlle. de *Marancour* interrompit pour reprendre ainsi.

„ Je ne donne point dans les „ amours de fantaisie, la moindre „ circonstance en rompt les chaî- „ nes. Je voulois donc savoir si „ vous vous aimiez réellement „ l'un & l'autre, & je ne vous ai „ proposé ce poison que pour „ découvrir si votre passion étoit „ au point de donner votre vie „ l'un pour l'autre. L'épreuve est „ bonne, & je voudrois qu'on en „ fît d'équivalente vis-à-vis de „ tous ces amoureux transportés „ que l'entêtement conduit pres- „ que toujours plutôt que le cœur. „ Je suis donc certaine à présent „ que vous êtes faits l'un pour „ l'autre ; ainsi je puis vous assu- „ rer qu'il ne dépendra pas de moi

„ que vous ne ſoyez bientôt au „ comble de vos vœux. Je crois, „ Monſieur, qu'après ce que je „ viens de vous apprendre & de „ vous promettre vous ne refu- „ ſerez pas de me dire qui vous „ êtes. Il eſt naturel que je ſache „ à qui je donne ma fille. „ Je ſentis combien étoit juſte la demande de Mdlle. de *Marancour*; je lui appris mon nom, & les raiſons qui m'exiloient de la France.

„ Cette confidence, Monſieur, „ reprit Mademoiſelle de *Maran-* „ *cour*, m'engage à vous faire part „ ſur le champ des vues que j'ai „ ſur vous. Je vous ai dit que le „ Marquis de M. mon époux me „ preſſoit de retourner dans ma „ Patrie. Deux raiſons m'engagent „ à quitter la Pruſſe. Le fanatiſme

„ m'y a conduite ; mes yeux ſe
„ ſont ouverts depuis, & la vérité
„ m'enchaſſe. J'aime autant mon
„ mari que quand je l'ai quitté, &
„ je deſire avec tout l'empreſſe-
„ ment imaginable de le rejoin-
„ dre. *Sophie* veut embraſſer avec
„ moi la Religion Catholique. Ju-
„ gez quelle ſatisfaction je prépare
„ au Marquis, en lui ramenant une
„ épouſe & une fille. J'ai jetté les
„ yeux ſur vous pour nous con-
„ duire en France : vous connoiſ-
„ ſez la faveur dont mon mari jouit
„ à la Cour ; il obtiendra votre
„ grace, & ſe portera avec d'au-
„ tant plus de zele à vous la faire
„ avoir, qu'il ſaura que vous êtes
„ deſtiné à être ſon gendre. Au
„ reſte, *Sophie* n'eſt à vous qu'à ce
„ prix ; car je ne puis en diſpoſer

„ entiérement ſans l'aveu de ſon „ pere.

Je répondis à Mdlle. de *Marancour* que le prix étoit au-deſſus du ſervice, mais que je la ſuppliois de faire attention qu'il étoit preſque impoſſible à un Etranger, qui avoit un emploi dans les Troupes de Pruſſe, d'en pouvoir ſortir. " Ne „ vous inquiétez de rien, me ré- „ pondit-elle, nous partirons en „ force. Les quatre hommes que „ vous venez de voir, ſont à moi; „ ils nous accompagneront: nous „ prendrons des chemins de tra- „ verſe, par leſquels il ſera preſque „ impoſſible de nous joindre. „ Je conſentis à tout, & le départ fut décidé pour le lendemain à la nuit tombante.

Vous croyez peut-être que j'a-

vois oublié *La Dantiere*, car il y a long-temps que je n'en ai parlé; comme cet ami n'a eu aucune part à toutes mes Aventures, je n'ai pas eu occaſion de le citer. Nous avions toujours vécu dans une parfaite union, & il étoit charmé de l'aiſance que Mdme. de W. me procuroit par ſes libéralités.

J'employai le peu de temps qui me reſtoit à lui faire part de mon retour en France, & le priai inſtamment de venir avec nous. „ Non, me répondit-il, notre „ évaſion ſeroit plutôt découver- „ te. Je me montrerai par-tout, & „ on n'imaginera pas de quelques „ jours que vous ſoyez parti; pen- „ dant ce temps-là vous gagnerez „ du terrein. Je ne vous cacherai „ pas que je ſuis rebuté du ſervice

„ de ce Royaume, ainſi comp-
„ tez que je vous ſuivrai de près;
„ d'aujourd'hui en un mois, je
„ vous promets que je ſerai à *Straſ-*
„ *bourg*, faites en ſorte que j'y aye
„ de vos nouvelles.

Nous partîmes ainſi que nous l'avions projetté. La Baronne croyoit que ſa ſœur & *Sophie* retournoient à la campagne, & me l'avoit fait dire. Notre voyage fut heureux, juſqu'à la derniere journée que nous fîmes ſur les Terres de *Pruſſe*; *Sophie* étoit d'une joye extraordinaire. Nous n'avions plus que deux lieues à faire pour être hors du Royaume, quand nous vîmes arriver derriere nous cinq hommes à cheval & à toute bride. J'étois ce jour-là dans le carroſſe: Mdlle. de *Marancour* mit la

tête à la portiere, & reconnut le Baron de W. dont je ne vous ai point encore parlé.

Il étoit frere de ce Baron de W. de qui la Baronne étoit veuve; il avoit appris l'évaſion de ſa prétendue niece, qu'on m'accuſoit d'avoir enlevée, & en conſéquence nous pourſuivoit.

Il avançoit à nous, parce que nous ne pouvions pas l'éviter : je deſcendis de la voiture pour le recevoir. J'avois un Pruſſien pour domeſtique; il étoit à cheval, & me donna le mien qu'il tenoit. Les quatre hommes dont j'ai parlé étoient prêts à faire bonne contenance, ainſi que le cocher & le poſtillon; nous attendîmes donc le Baron tranquillement.

Mdlle. de *Marancour* & *Sophie*

trembloient : je les raſſurois autant qu'il étoit en mon pouvoir, en leur faiſant obſerver que le Baron n'auroit rien à dire quand il ſeroit éclairci de la naiſſance de *Sophie*.

Il nous joignit enfin, & s'approchant de moi, me ſignifia de lui rendre ſa niece. Je lui répondis qu'il étoit dans l'erreur, que Mademoiſelle de *Marancour* alloit l'en inſtruire. " Et quelle inſtruction „ peut-elle me donner, reprit-il, „ qui empêche que vous n'ayez „ enlevé ma niece, puiſque je la „ vois dans ce carroſſe ? „ Il s'en „ approcha, & lui ordonna de deſcendre. Mdlle. de *Marancour* prit la parole, & lui dit que *Sophie* étoit ſa fille & non celle de la Baronne, & qu'elle la menoit en France

auprès du Marquis de M. ſon pere.
„ Contes bleus, leur répondit-il,
„ balivernes que tout cela, je n'en
„ crois pas le premier mot. Allons,
„ *Sophie*, deſcendez de ce car-
„ roſſe, & venez retrouver votre
„ mere; votre tante ira bien toute
„ ſeule courir le monde. Je ſuis
„ avec ma mere, lui répartit *Sophie*,
„ & je ne la quitterai point. Écou-
„ tez donc, continua le Baron,
„ ſavez-vous que je me ferai obéir,
„ & que j'ai ici du monde pour
„ vous emmener de force? Tout
„ beau, Monſieur, repris-je; j'ai
„ ici des gens qui, ſi les vôtres font
„ mine de vouloir approcher de ce
„ carroſſe, leur bruleront la cer-
„ velle. Vous êtes encore un joli
„ freluquet, me répondit-il, pour
„ vouloir me faire tête: allons, al-

„ lons, avancez, dit-il, à ſes gens.„ Les miens leur préſenterent le piſtolet : ils firent demi-tour à droit, & ſe reculerent à plus de cent pas derriere la voiture.

Le Baron outré leur crioit à toutes forces d'avancer, & voyant qu'ils n'en faiſoient rien, il voulut abuſer de la confiance avec laquelle j'étois à côté de lui, pour m'aſſaſſiner avec un piſtolet de poche. Mon domeſtique, qui apperçut l'arme avant moi, me ſauva la vie, en donnant un coup de fouet à mon cheval. Le mouvement qu'il fit, me fit éviter le coup que le Baron lâcha, & qui porta dans le carroſſe. J'entendis un cri, & ſans ſavoir qui étoit bleſſé, j'ajuſtai le Baron d'un de mes piſtolets d'arçon, & le renverſai ſur la croupe de ſon

ſon cheval d'une balle au travers de la poitrine.

J'approchai du carroſſe ; jugez ſi je fus fâché d'avoir tué Mr. de W. puiſque c'étoit *Sophie* qui avoit reçu la balle à la tête. Elle ne parloit déja plus, & expira malgré nos ſoins un quart-d'heure après.

Chere *Lucile*, pardonnez, me dit ici Mr. de *Robieres* en s'interrompant, ſi je conviens avec vous d'avoir été au déſeſpoir de la mort de *Sophie*. Cette chere enfant expira dans mes bras, & paroiſſoit raſſembler toute la connoiſſance dont elle pouvoit être capable, pour me donner en mourant les preuves de la plus vive tendreſſe. Je voyois ſes larmes ſe mêler avec ſon ſang, & ſes mains ſerrerent toujours les miennes..... J'écarte cet objet qui

vous attendrit déja, & quelqu'amour que *Sophie* ait eu pour moi, je rougirois de répandre devant vous des larmes ſur ſon ſort.

Les gens que le Baron avoit amenés, furent témoins de ces meurtres, & s'enfuirent fort vîte. Mdlle. de *Marancour* étoit prête à expirer ſur le corps de ſa fille; *Bramp* ſe déſoloit : j'étois auſſi à plaindre qu'elles, & cependant je ſentois qu'il ne falloit pas reſter là, & que c'étoit à moi à prendre un parti. Je laiſſai le corps du Baron ſur le chemin, & fis marcher notre voiture. Après deux heures de marche, nous nous trouvâmes enfin hors des Terres de Pruſſe. *Sophie* fût enterrée dans un petit Village où nous couchâmes. Non, je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer

de plus cruelle ſituation que celle où je fus dans cette circonſtance : tout rouloit ſur moi ; les détails de l'enterrement de *Sophie*, la conſolation de Mdlle. de *Marancour*, la mienne, enfin la conſervation de nos vies ; car quoique hors des Etats du Roi de Pruſſe, je ne croyois pas que nous fuſſions encore en ſûreté.

L'arrivée de *La Dantiere*, qui avoit ſuivi nos traces & que je n'attendois pas, me tranquilliſa un peu. Il m'apprit qu'on avoit découvert mon évaſion deux jours après mon départ, que, ſelon l'uſage, on avoit tiré le canon pour avertir qu'un Officier avoit déſerté ; qu'ayant été averti que le Baron me pourſuivoit, il l'avoit ſuivi de gîte en gîte ſans pouvoir le joindre, pour l'inf-

truire de l'erreur où il étoit; qu'enfin l'ayant trouvé mort sur le chemin, il avoit imaginé que c'étoit moi qui l'avois tué, & qu'il n'avoit plus pensé qu'à me joindre. Il me conseilla de continuer ma route, & de m'éloigner le plutôt que je pourrois, parce que la maison de W. étoit assez puissante pour me poursuivre dans toute l'Allemagne.

Quel parti prendre? je ne pouvois retourner en Prusse sans m'exposer à être puni comme meurtrier du Baron & comme fugitif; on sait que le Roi n'accorde guères de graces aux Etrangers qui se sont mis à son service & qui le quittent. Je n'osois venir en France; car après la mort de *Sophie*, quelle apparence que le Marquis de M. vou-

lût s'intéreſſer pour moi. En vain, Mdlle. de *Marancour* m'aſſuroit-elle qu'elle s'employeroit pour me faire avoir ma grace ; ſi je pouvois eſpérer que le Marquis ſe donnât quelques mouvements pour moi, ce n'étoit qu'en faveur du plaiſir que je lui ferois en lui ramenant ſa femme : mais quels reproches n'auroit-il pas à me faire d'être la cauſe de la perte de ſa ſeule héritiere.

Le premier parti à prendre étoit de continuer la route. Nous marchâmes encore trois jours, pendant leſquels nous ne voyions aucune diminution dans les douleurs de Mdlle. de *Marancour*. Je n'étois pas beaucoup plus conſolé, & *La Dantiere* nous cachoit une perte qui devoit finir de nous accabler.

La Baronne s'étoit pluſieurs fois

présentée à mon esprit ; j'en avois demandé des nouvelles à mon ami, il m'avoit toujours répondu qu'il m'en parleroit quand il seroit temps. Enfin Mdlle. de *Marancour* lui en demanda aussi, il parut embarrassé, nous le pressâmes tant qu'il nous dit, avec tous les ménagements possibles, qu'elle étoit morte. " Ah Ciel, m'écriai-je, par „ quelle barbarie t'obstines-tu „ donc à arracher la vie à tout ce „ que j'aime! „ Mdlle. de *Marancour* en parut moins touchée que moi. Depuis la perte de sa fille, elle paroissoit insensible à tout. " Le Ciel „ me poursuit bien, dit-elle, & s'il „ m'a ouvert les yeux à la vérité, „ il me fait acheter ce bonheur „ par deux cruelles épreuves.

La Dantiere nous raconta que la

nouvelle de notre départ lui avoit causé une telle révolution, que, malgré les secours qui lui furent donnés, elle avoit été presque aussi-tôt abandonnée des Médecins. On ne lui cacha point son état, elle envoya prier *La Dantiere* de venir chez elle, & lui parla à peu près en ces termes.

„ Je ne sais, Monsieur, si je ne
„ devois pas m'attendre à l'infidé-
„ lité de votre ami : mais je l'avois
„ si peu prévue que la révolution
„ qu'elle m'a causée me met, com-
„ me vous voyez, au tombeau. Je
„ meurs en l'aimant autant que s'il
„ m'avoit été fidele. Je vous re-
„ mets mes dernieres dispositions;
„ (c'étoit un testament) je dispose
„ en sa faveur de tout ce que je
„ puis lui donner, & laisse le reste

„ à ma niece. Partez au plutôt, „ Monſieur, & tâchez de joindre „ votre ami, pour le prévenir que „ le Baron, mon beau-frere, a „ traité d'enlevement le départ „ de ma ſœur & de ſa fille, & „ qu'il eſt à leur pourſuite. Je ſou- „ haite qu'ils arrivent heureuſe- „ ment en France; hélas! je les au- „ rois ſuivis ſi j'avois été inſtruite „ de leurs deſſeins. Faites mes „ adieux à votre ami, & aſſurez-le „ de ma part que je l'aimerai juſ- „ qu'au dernier ſoupir, & mour- „ rai en prononçant ſon nom.

„ Je me préparai à partir au plu- „ tôt, continua *La Dantiere*, & „ j'appris la mort de la Baronne „ avant de ſortir de *Berlin*, où je „ ne puis à préſent retourner non „ plus que vous.

Ah ! chere *Lucile*, me dit le Comte, que je regrettai Mdme. de W. ! ſon attachement s'eſt étendu au-delà de ſa vie, & je n'ai ſubſiſté depuis que de ce qu'elle m'avoit laiſſé. Des amis que j'avois en Pruſſe ont trouvé le moyen de me le faire paſſer en France.

Je ne m'arrêterai pas davantage à des détails qui n'ont rien d'intéreſſant. Nous eſcortâmes Mdlle. de *Marancour* juſqu'à *Strasbourg*, où j'imaginai que je pourrois être en ſûreté en conſervant mon nom de *Des Bois*, & ayant appris que mon ancien Régiment en étoit parti.

Mdlle. de *Marancour* continua ſa route avec *La Dantiere*, & arriva à *Paris*. Les choſes ont tourné comme je l'avois prévu. Le Marquis ne s'eſt que foiblement inté-

reſſé pour ma grace ; & pour comble de malheur, le frere de *St. Hilaire* m'a reconnu en paſſant à *Strasbourg*. Il m'a demandé raiſon de la mort de ſon frere. En vain lui ai-je raconté mon hiſtoire. Il m'a forcé à me battre avec lui ; je l'ai bleſſé, & on nous pourſuit à préſent comme duelliſtes. Je ne ſais où mon adverſaire s'eſt ſauvé : pour moi, j'étois à *Berne* depuis un mois quand je reçus votre lettre, ma chere mere ; je me ſuis rendu ſecrétement ici à vos ordres, mais je ne ſais point comment vous avez fait pour découvrir que j'exiſtois encore.

Je vais vous apprendre à l'un & à l'autre, nous dit la Comteſſe, des circonſtances dont je n'ai jamais parlé. Vous vous reſſouvenez ſans

doute, *Lucile*, que *Brunet*, valet-de-chambre de *St. Hilaire*, fut arrêté, & que nous trouvâmes moyen de le sauver. J'avois exigé de lui qu'il ne paroîtroit jamais dans *Poitiers*, & il me l'avoit promis. Deux jours après il revint, & me dit qu'il croyoit que mon fils n'étoit pas mort, qu'il étoit persuadé de l'avoir vu en chaise de poste sur le chemin de *Paris*. Mon cœur goûta si bien cette nouvelle, que je n'ai jamais pu regretter le Comte autant que j'aurois voulu; j'avois toujours un pressentiment que *Brunet* ne s'étoit pas trompé. Je n'ai pas cru devoir vous en rien dire, *Lucile*, parce qu'il ne falloit pas vous donner de fausse joye. Je promis à *Brunet* cent louis si la nouvelle étoit vraie, & s'il m'en pou-

voit donner des preuves ; il me dit que je n'entendrois jamais parler de lui, qu'il ne fût certainement où étoit Mr. le Comte. Je fus longtemps dans l'impatience où je devois être, & n'ayant point de nouvelles, je commençai à déſeſpérer de revoir jamais mon fils. Enfin, il y a environ deux mois que *Brunet* m'écrivit de *Strasbourg* qu'il y avoit vu le Comte ſous le nom de Chevalier *Des Bois :* je lui répondis de ne point le perdre de vue, & de lui faire tenir une lettre que je lui envoyois pour le Comte.

Cette lettre, interrompit Mr. *de Robieres*, m'a été rendue à *Berne* par un inconnu qui a exigé que je le chargeaſſe de la réponſe. Tout ce myſtere, reprit la Comteſſe, vient de ce que *Brunet*, qui vous ſa-

voit à *Berne*, a voulu avoir toute la gloire de l'aventure. Il en avoit chargé un homme de *Strasbourg*, avec ordre de vous la rendre en mains propres. Cet homme rapporta la réponſe à *Brunet*, qui eſt venu lui-même en poſte me la rendre ici. Il ſentoit que le ſecret étoit néceſſaire, & s'étoit ſi bien déguiſé, que perſonne de la maiſon ne l'a reconnu. Vous me mandiez les deux nouvelles affaires que vous aviez ſur le corps. Je vous répondis de venir ici ſecrétement. Je donnai de l'argent à *Brunet*, qui vous l'a fait tenir à *Berne* par ſes connoiſſances, & qui s'eſt tenu caché à une lieue d'ici en attendant la concluſion de ſes recherches. J'ai été avertie de votre arrivée par la lettre que vous m'avez écrite, il y

a huit jours, & j'avois prévenu un de mes domeſtiques pour qu'il vous fît entrer ſecrétement ici.

„ Vous êtes avec nous, mon „ cher Comte, lui dis-je, voilà le „ meilleur de l'hiſtoire. Nous vous „ cacherons, & nous allons em- „ ployer tout ce que nous pour- „ rons pour finir vos affaires. „ Mais, Madame, dis-je, à la Com- „ teſſe, pourquoi m'avoir caché „ ſon arrivée ? parce que l'amour „ eſt indiſcret, me répondit-elle, „ & que je ne voulois point que „ vous le viſſiez avant qu'il fût „ hors de toutes ſes affaires ; mon „ projet étoit qu'il ne reſtât pas ici. „ Oh ! il y reſtera, repris-je, je me „ charge de le cacher, nous nous „ enfermerons enſemble. Conduiſons-nous avec prudence, con-

„ tinua la Comteſſe : je ſuis accou-
„ tumée à recevoir ici beaucoup
„ de viſite ; le Comte n'y peut
„ reſter long-temps ſans y être vu.
„ Eh bien, lui répondis-je, je vais
„ le conduire à ma terre ; on ne
„ ſera point étonné de m'y voir
„ vivre fort retirée. „ Le Comte adopta mon avis ; la Comteſſe, en riant de mon idée, ne put s'empêcher de la trouver bonne. Il fut réſolu que nous partirions en chaiſe dès le même ſoir, & que le domeſtique, qui avoit été dans la confidence, ſeroit notre poſtillon.

J'enfermai ce cher Comte dans mon cabinet, & vous vous imaginez bien que je ne le quittai guères toute la journée. Ce cher époux me demanda mille pardons de tous ſes crimes que je lui avois déja

pardonnés d'avance, me jura mille fois que jamais je n'aurois rien à lui reprocher. Il étoit réellement pénétré de toutes ſes fautes : il ſe croyoit indigne de moi ; & malgré les droits qu'il avoit ſur ſon épouſe, il me traita avec plus de reſpect que quand je n'étois que ſon amante. Il ne voulut rien exiger, il voulut obtenir, & il obtint tout, mais bien moins du devoir que de l'amour.

Nous partîmes après avoir pris les arrangements néceſſaires aux circonſtances. La Comteſſe écrivit de tous les côtés, & employa nombre de perſonnes en place pour avoir la grace de ſon fils. Le Comte écrivit à Mr. de *La Dantiere*, qui étoit encore à *Paris*, de nous mander le ſuccès qu'auroient les ſollicitations.

Nous arrivâmes à ma terre : vous jugez combien j'eus ſoin du Comte ; je n'étois occupée que de ce cher époux. Que je fus charmée, dans le peu de temps que j'y vécus avec lui, de m'appercevoir que ſes malheurs l'avoient mûri ! Il n'avoit plus cette vivacité étourdie que je lui avois connu ; ſon eſprit étoit toujours vif, mais il le contenoit à propos, & raiſonnoit ſenſément.

Au bout de trois mois, nous apprîmes enfin que ſes graces étoient expédiées ; alors il put ſortir. Je le reconduiſis en triomphe chez notre bonne maman, & nous rendîmes graces au Ciel de ce qu'il avoit écouté nos vœux & mis fin à nos malheurs.

Fin de la ſeconde Partie.

MÉMOIRES
DE
LUCILE,
PAR MR. LE BARON DE V. S.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXI.

MÉMOIRES DE LUCILE.

HISTOIRE DE JULIE.

Outes les affaires de ce cher Comte terminées, ainſi que vous venez de le voir, nous vécumes enſemble dans une union dont on voit peu d'exemples. Je ne tardai pas à être enceinte, & je donnai le jour à une fille qui fut l'objet de mon adoration.

Cette chere fille, qui fut nommée *Julie*, eſt le ſeul enfant que le Ciel nous ait donné. Le Comte étoit jaloux de toutes les careſſes qu'elle recevoit, il auroit voulu l'avoir toujours dans ſes bras.

Nous vîmes croître cette aimable enfant qui fut toujours ſous nos yeux, & juſqu'à ſa quinzieme année elle nous parut d'une douceur charmante. Elle étoit jolie, bien-faite, avoit des talents, & un eſprit au-deſſus de ſon âge.

La Comteſſe, ma belle-mere, accablée d'infirmités, ſentoit tous les jours approcher ſa fin. Elle deſiroit de voir marier ſa petite-fille avant de mourir. Le Comte n'avoit d'autres volontés que celles de ſa mere. En vain leur repréſentai-je que le bonheur du reſte de

ſes jours dépendoit d'un mari de ſon goût : ils arrêterent ſon mariage, ſans lui en parler, avec un jeune Seigneur, riche, ſans place, Courtiſan par oiſiveté & par air. C'étoit par Procureur que ſe faiſoit ce mariage. Le Marquis de *Lagny* (c'eſt ſon nom) donnoit un état de ſes biens, & promettoit de venir demeurer en Province. Je fus obligée d'y ſouſcrire malgré mes repréſentations.

On me chargea d'en parler à *Julie ;* je n'oubliai jamais la converſation que j'eus avec elle à ce ſujet. J'allai dans ſa chambre aſſez embarraſſée de la façon dont je devois lui annoncer cette nouvelle ; elle me mit la premiere à même d'entamer cette matiere.

» Chere maman, me dit-elle, il

„ ſemble que vous ayiez dans l'eſ-
„ prit quelque choſe qui vous in-
„ quiete. Oui, *Julie*, lui répondis-
„ je, & c'eſt vous que cela regar-
„ de. Dites-moi donc vîte ce que
„ c'eſt, reprit-elle, afin que je vous
„ tranquilliſe ſi cela dépend de
„ moi. Aſſeyons-nous, lui dis-je, &
„ parlez-moi franchement. Vous
„ êtes aimable, vous avez de l'eſ-
„ prit; avez-vous quelquefois ré-
„ fléchi ſur votre condition? Oui,
„ ma bonne maman, me répon-
„ dit *Julie*, & voilà ce que je me
„ ſuis très-ſouvent dit. Je ſuis fil-
„ le, ce n'eſt point un état dans le
„ monde; étant ſeule héritiere
„ d'une grande maiſon, il faut que
„ j'en aye un: mais ſera-t-il à mon
„ choix? c'eſt ce que j'oſe eſpérer
„ de l'amitié qu'ont pour moi ceux

„ à qui je dois le jour. Eh bien,
„ repris-je, quel ſeroit votre goût?
„ Premiérement, continua-t-elle,
„ de ne jamais vous quitter; le
„ monde me plaît aſſez : quand
„ j'aurai quelques années de plus,
„ je penſerai à me marier, & je tâ-
„ cherai de faire un choix auquel
„ vous applaudiſſiez. Je ne diſpo-
„ ſerai de mon cœur qu'en con-
„ ſultant ma raiſon. Fort bien, lui
„ répondis-je, mais ſi l'on penſoit
„ dès aujourd'hui à vous marier....
„ Ah! ma chere mere, interrom-
„ pit-elle, je ſuis trop jeune, n'y
„ penſez pas.... Et ſi cela eſt fait,
„ repris-je; ſi votre mariage eſt ar-
„ rêté. Je n'imagine pas, me dit-
„ elle, que vous ayez voulu faire
„ mon malheur; car ce ſeroit le
„ faire que de diſpoſer de mon

» cœur sans qu'il y eût consenti. *Je*
» sens qu'il ne se donnera jamais à
» quelqu'un qui prétendra y avoir
» des droits, si ce quelqu'un-là ne
» l'a pas gagné avant de s'en empa-
» rer. Votre façon de penser, lui
» répondis-je, est blâmable, chere
» *Julie*. L'obéissance est le premier
» devoir d'une fille bien née, &
» j'espere que vous consentirez
» aux arrangements que nous
» avons pris. Nous vous destinons
» à épouser le Marquis de *Lagny*.
» Je n'ai rien à objecter, me ré-
» pondit *Julie*, puisque vos arran-
» gements sont pris. Vous m'avez
» ordonné de vous parler avec
» franchise, je vous ai dit ma fa-
» çon de penser. Le choix que
» vous avez fait me convient sans
» doute, & je dois obéir; il est

„ pourtant vrai que je ne penſois
„ point encore à me marier, &
„ que je ſouhaiterois bien que
„ ce mariage-là ne ſe fît point. Il
„ faut vaincre vos répugnances,
„ repris-je; ſelon le portrait qu'on
„ m'a fait du Marquis, je crois
„ qu'il vous plaîra. „*Julie* me promit de faire tout ce qu'on voudroit.

Je vis dans cette obéiſſance la ſuite de la douceur de ſon caractere, & la façon dont elle avoit conſenti m'inquiéta. Je ſentis que ſi cet hymen ſe faiſoit, prévenue comme elle me le paroiſſoit contre les mariages de convenance, elle ne ſeroit jamais heureuſe. Je le dis au Comte, il en parut allarmé; mais il me perſuada que le Marquis étoit trop aimable pour ne pas plaire à *Julie*. Le Comte l'a-

voit vu à *Paris* un an auparavant. On lui écrivit de venir à *Poitiers*, & il y arriva quinze jours après.

Julie, depuis la conversation que j'avois eu avec elle, avoit pris un air de tristesse, dont je n'avois pu la tirer. Elle passoit les trois quarts de la journée dans sa chambre. J'appris de la Gouvernante qu'elle s'y occupoit à écrire, & qu'elle cachoit dans son écritoire tout ce qu'elle écrivoit.

Nous vîmes le Marquis une heure après son arrivée. Il se présenta en homme qui sait son monde ; le premier abord me parla en sa faveur. Nous parlâmes du mariage projeté ; il répondit au Comte qu'il n'entendoit rien à toutes ces *miseres*-là, qu'il signeroit tout ce qui avoit été réglé avant son arri-

vée. On fit appeller *Julie*. Le Marquis parut enchanté de sa figure & de son maintien. Pour elle, elle conserva un froid étonnant vis-à-vis de lui. Il resta à souper avec nous, & ne mangea presque rien; il nous dit que son estomac ne lui permettoit pas de faire tout ce qu'il voudroit, que depuis deux ans il ne pouvoit soutenir que des *drogues*. *Julie* étoit à côté de moi, & je m'apperçus que ce discours lui avoit fait lever les épaules. Quelques sucreries d'entremêts & de dessert, du vin étranger, & des liqueurs, firent tout le souper de Mr. de *Lagny*.

Je crois que ce fut par condescendance pour Mr. de *Robieres* que je ne revins pas sur son compte dès ce moment-là; ses ridicules

auroient dû me frapper. *Julie* n'en avoit pas laissé échapper un ; je la suivis dans sa chambre, & lui demandai ce qu'elle pensoit du Marquis. " Je le trouve des plus ridi-
" cule, me répondit-elle. Vous
" n'y pensez pas, *Julie*, repris-je.
" Je dirai ce qu'il vous plaira, re-
" partit-elle, ma chere maman ;
" voulez-vous que je parle contre
" ma pensée ?... non, interrom-
" pis-je, dites-moi franchement ce
" que vous trouvez en lui qui vous
" déplaise. Premiérement, conti-
" nua-t-elle, Mr. de *Lagny* est un
" fat parfait, ou, pour adoucir le
" terme, un petit-maître ; car qui
" dit l'un dit l'autre. Sa figure a
" l'air d'avoir été bien ; mais il dit
" hautement, comme vous l'avez
" entendu, que les plaisirs l'ont

„ exténué ; ce n'eſt plus qu'un
„ ſquélette ambulant. Il ſe pré-
„ ſente avec grace ; mais avez-
„ vous remarqué avec quelle af-
„ fectation il remue juſqu'à ſon
„ petit doigt ? Qu'eſt-ce que ces
„ airs penchés, cette nonchalan-
„ ce, ce coude ſur la table, ce
„ cure-dent qu'il mêle avec ſa cuil-
„ ler & ſa fourchette, & dont il
„ ſe ſert à chaque morceau qu'il
„ mange ? Qu'eſt-ce encore que
„ cette affectation de publier qu'il
„ a une *petite ſanté*, de ne vivre
„ que de café & de liqueurs ? Enfin,
„ que veulent dire ces mots, vous
„ me *perſifflez*, je ſuis *anéanti*....
„ & cette manie de ne parler que
„ de Ducs, Princes, & Princeſſes,
„ en prenant bien garde d'y
„ joindre le mot de Monſieur ou

„ Madame ; & pour finir, qu'eſt-
„ ce que mille autres choſes que
„ je ne me rappelle pas? Il me ſem-
„ ble pourtant, lui dis-je, que vous
„ en avez aſſez remarqué ; enfin,
„ *Julie*, quel eſt votre deſſein ? De
„ vous obéir ma chere maman,
„ me repondit-elle, je n'en ai
„ point d'autre ; vous avez plus
„ d'expérience que moi, je dois
„ m'en rapporter à votre juge-
„ ment, & j'imagine toujours que
„ vous n'avez pas envie de me
„ rendre malheureuſe.

Ce que *Julie* venoit de me dire de Mr. de *Lagny*, me fit ouvrir les yeux. Je repréſentai le lendemain à Mr. de *Robieres* les ridicules du Marquis. „ Il eſt vrai, me répon-
„ dit-il, qu'il a bien changé depuis
„ que je ne l'avois vu ; cela me

„ fait ſentir plus que jamais que
„ le plus grand malheur qui puiſſe
„ arriver à un jeune homme ai-
„ mable, eſt d'être livré à lui-mê-
„ me. Faiſons pourtant une ré-
„ flexion, c'eſt qu'on trouve ſou-
„ vent ridicule en Province ce qui
„ eſt du bon ton à *Paris*. Au reſ-
„ te, il n'y a encore rien de fait,
„ laiſſons paſſer quelques jours.

Mr. de *Lagny* n'arriva pour dîner qu'à près de trois heures. " Je „ ſuis déſeſpéré, nous dit-il, de „ vous avoir fait attendre, mais „ je vous avouerai que je ſuis neuf „ en Province; je ne ſavois point „ du tout qu'on dînoit avant trois „ heures. „ On ſervit, &, dans la converſation, Mr. de *Robieres* lui demanda comment il trouvoit *Poitiers*. " Fi donc, répondit le Mar-

„ quis, c'eſt un trou; il m'y eſt ar-
„ rivé ce matin une aventure uni-
„ que. Croiriez-vous qu'il a fallu
„ courir les trois ſeules marchan-
„ des de mode qui ſoient ici, pour
„ trouver une bourſe au *Cabriolet*,
„ & cependant il eſt de fait qu'on
„ en porte à *Paris* depuis plus de
„ trois ſemaines? Il faut qu'on ſoit
„ ici bien peu occupé de ſe met-
„ tre du bon ton; cela eſt *miſé-*
„ *rable.*

Je ne vous rapporterai pas tous les autres diſcours du Marquis, parce que je les ai oubliés. Ceux-ci ſuffiſent pour vous faire connoître quel homme c'étoit. Le Comte fut le premier à dire qu'il ne croyoit pas que ce mariage convînt. La Comteſſe, qui vouloit voir *Julie* mariée, & qui ſavoit combien

Mr. de *Lagny* étoit riche, ne voulut pas consentir qu'on le rompît. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, c'est qu'on le retarderoit pour un mois sur des prétextes qu'on forgea. Le Marquis, qui n'étoit pas fort empressé, nous dit un jour que *Poitiers l'altéroit*, qu'il n'y vivoit plus, qu'il y *végétoit*; ainsi qu'il étoit déterminé à aller *renaître* dans *Paris*, & qu'il reviendroit pour la conclusion de son bonheur. Je trouvai cette petite façon de se conduire fort aisée, & elle n'échappa sûrement point à *Julie*.

Le Marquis parti, j'espérai que je pourrois trouver des moyens pour empêcher ce mariage. J'étois étonnée que *Julie* ne me fît aucune priere sur cela. J'entrai un matin dans sa chambre; elle n'y étoit

point. Son écritoire étoit ſur ſa table, & elle y avoit laiſſé la clef. Je me reſſouvins que ſa Gouvernante m'avoit dit qu'elle paſſoit la plus grande partie de ſon temps à écrire; je fus curieuſe de voir ce qu'elle avoit ſi grand ſoin de cacher. Le premier papier que je trouvai ſous ma main contenoit ceci.

Maximes tirées des diſcours que j'ai entendu tenir à ma mere.

1°. *On peut accorder des faveurs à un amant, quand on l'aime avec ſincérité. L'amour excuſe tout, & l'on n'eſt criminelle qu'aux yeux de ceux qui ont des préjugés.*

2°. *Ce ſont ces mêmes préjugés qui ont fait des crimes des plaiſirs de l'amour.*

3°. *Ce n'eſt point aimer véritablement que de réſiſter à celui que l'on aime.*

4°. *Tout ce que nous apportons en naiſſant eſt à nous : nous ſommes maîtreſſes d'en diſpoſer, comme de couper nos cheveux ou nos ongles.*

Autres Maximes analogues à la circonſtance ou je me trouve.

1°. *On peut diſpoſer de notre main, mais on ne peut diſpoſer de notre cœur ; ſi nous ne nous ſommes point intérieurement données à notre époux, notre cœur eſt toujours à nous ; & celui à qui nous le donnons a plus de droit à nos faveurs que le mari.*

2°. *Tôt ou tard, il faut aimer ; & s'il étoit vrai que ce fût un crime d'avoir en même-temps un amant & un mari, ceux qui nous auroient*

donné le mari ſans conſulter notre cœur, ſeroient reſponſables du crime de l'amant.

3°. *Ce n'eſt point un oui dit malgré nous qui peut nous lier : pour qu'un oui ſoit bon, il faut que le cœur le prononce.*

„ Malheureuſe *Julie*, m'écriai-
„ je, quel affreux ſyſtême vous
„ faites-vous ! voilà donc à quoi
„ vous employez votre eſprit ! hé-
„ las ! ce n'eſt pas à elle à qui je
„ dois m'en prendre, c'eſt ſur moi
„ que tombent ces reproches ; oui,
„ c'eſt ſur mes diſcours & les faux
„ ſyſtêmes par leſquels je me ſuis
„ conduite, qu'elle a forgé le ſien.

Depuis long-temps, Monſieur, j'avois ouvert les yeux ſur les maximes que j'avois imprudem-

ment lâchées dans la premiere Partie de mes Mémoires. J'avois senti leur fausseté; & j'aurois parlé bien différemment, si je ne les avois écrits qu'aujourd'hui. Mais les erreurs où j'avois donné, ne me frapperent jamais plus que dans ce moment. Quelles funestes suites pouvoit avoir l'analyse que ma fille venoit d'en faire!

Je les prévoyois; j'en étois pénétrée, quand *Julie*, qui venoit de se promener dans le jardin, rentra. Elle ne parut point étonnée de me voir ce papier à la main. " Ah! " ma bonne maman, me dit-elle, " pourquoi avez-vous lu ces ré- " flexions? elles sont mal écrites; " je ne les ai pas encore mises au " net. Quoi, lui répondis-je, vous " ne rougissez pas de ces horreurs

„ Et pourquoi, reprit-elle; en
„ rougirois-je? n'eſt-il pas permis
„ d'écrire ſes penſées? Ah! *Julie*,
„ lui repartis-je, vous courez à la
„ perte de votre honneur & de
„ votre réputation, les deux plus
„ plus précieux tréſors d'une fille
„ bien née. Revenez de votre er-
„ reur; vous êtes perdue, ſi vous
„ penſez ce que vous avez écrit.
„ En vérité, me dit-elle, je ne con-
„ çois pas ce qui peut vous irriter;
„ je vous ai oui dire preſque tout
„ ce que vous venez de voir, dans
„ les récits que vous avez faits
„ quelquefois de vos aventures
„ avec mon pere, & j'ai vu les
„ mêmes maximes tracées de vo-
„ tre main dans les brouillons des
„ lettres que vous avez écrites à
„ Mr. le Baron de V. S. dans le

„ temps que vous croyiez mon
„ pere mort. Ecoutez-moi, ma
„ chere fille, lui répondis-je; &
„ si vous n'êtes pas convaincue de
„ la fauſſeté de vos idées, que mon
„ exemple ſerve à vous en faire
„ revenir. Tous les êtres raiſon-
„ nables ſont nés pour la ſociété;
„ nous nous y devons tous. Les
„ plus ſages ont fait des loix pour
„ ſon harmonie, & la ſociété ne
„ ſubſiſte que par l'attention qu'on
„ apporte à ſuivre ces loix. Si cha-
„ cun ſe conduiſoit ſelon ſa façon
„ de penſer, il y auroit autant de
„ mœurs différentes que de diffé-
„ rents caracteres : dès lors plus
„ d'harmonie, plus de ſociété. La
„ reſſemblance de quelques ſyſtê-
„ mes uniroit peut-être pour un
„ temps quelques perſonnes, qui,

„ sur d'autres systêmes, se trou-
„ vant de sentiments contraires,
„ ne pourroient s'accorder, &
„ chercheroient inutilement des
„ caracteres semblables aux leurs.
„ Représentez-vous le désordre
„ qui regneroit par-tout. Par exem-
„ ple, si aux préjugés que j'avois
„ puisés dans ma fausse philoso-
„ phie, (car c'étoit un préjugé que
„ de prétendre n'en point avoir)
„ j'avois joint un cœur inconstant,
„ union qui pouvoit fort bien se
„ rencontrer, n'aurois-je pas été
„ une femme méprisable ? ma vie
„ n'auroit-elle pas été un désor-
„ dre perpétuel ? Hélas, ma chere
„ *Julie*, quoique votre pere seul
„ ait su toucher mon cœur, n'ai-
„ je pas été méprisée de la plupart
„ de ceux qui ont su mes aventu-
„ res ?

„ res ? Les malheurs ſuivent preſ-
„ que toujours ceux qui penſent
„ différemment que les autres, &
„ ils ſont d'autant plus malheu-
„ reux qu'ils ne ſont plaints de per-
„ ſonne. Revenez donc de ces er-
„ reurs, votre bonheur en de-
„ pend : croyez-moi, il faut pen-
„ ſer comme tout le monde. Vous
„ ſavez combien je vous aime, &
„ je vous avertis que, ſi je ne comp-
„ tois ſur le retour de votre raiſon,
„ je vous ôterois cette amitié, &
„ en même-temps les moyens de
„ mettre vos maximes en pra-
„ tique.

Julie me repliqua que les ſenti-ments ne ſe manioient pas ſi aiſé-ment qu'on voudroit, & qu'elle travailleroit à revenir à ceux que j'exigeois d'elle. Je la priai, pour

la diſtraire entiérement de ſes ſophiſmes, de me remettre entre les mains tous les papiers qu'elle avoit dans ce genre. Elle y conſentit, & me livra beaucoup de brouillons, qui ne valent pas la peine d'être rapportés parce qu'aucuns n'étoient de la force de ceux que vous avez vus.

Il y avoit déja trois ſemaines que Mr. de *Lagny* étoit parti, ſans que nous en euſſions reçu aucune nouvelle. Nous nous imaginions tous les jours qu'il alloit revenir, quand il écrivit au Comte qu'une maladie le retenoit à *Paris*. J'en fis part à *Julie*, qui m'avoua qu'elle ſouhaitoit qu'il l'oubliât, parce qu'elle ne pouvoit le ſouffrir, & que plus elle penſoit à lui plus elle le déteſtoit. Je ne lui parlai que foible-

ment en faveur du Marquis, parce que j'eſpérois toujours réuſſir à rompre ce mariage.

C'eſt dans ce temps-là que le Régiment de ... vint en garniſon à *Poitiers*. Vous devez, Monſieur, vous rappeller combien le Corps des Officiers de ce Régiment étoit aimable. Auſſi furent-ils reçus avec bien de l'agrément dans toutes les maiſons. Pluſieurs vinrent chez moi, du nombre deſquels étoit Mr. de *Bérancour*, Chevalier de Malthe. C'étoit un blondin d'une très-jolie figure, & où la douceur étoit peinte. Il étoit très-bien fait, avec une petite taille; il avoit environ vingt ans, & parloit peu, à moins qu'on ne l'interrogeât.

Sa figure m'avoit plu. Je liai pluſieurs fois converſation avec lui,

& lui trouvai beaucoup d'eſprit, joint à une prudence peu commune à ſon âge.

Il venoit très-ſouvent à la maiſon, je le retenois preſque toujours à manger ſans façon. Mr. de *Robieres* l'avoit auſſi pris en amitié, & s'appercevoit de ſon abſence quand il avoit paſſé deux jours ſans venir nous voir.

Je lui diſois un jour qu'il étoit bien dommage qu'il fût Chevalier de Malthe, parce que j'étois perſuadée qu'il auroit été fait pour rendre un femme heureuſe. " A vous „ parler vrai, me répondit-il, ſi „ j'avois été deſtiné à me marier, „ je crois que j'aurois aimé ma „ femme, & que je n'aurois pas „ ſuivi la mode qui veut qu'on „ faſſe maiſon à part; mais je ſuis

„ cadet, par conſéquent peu ri-
„ che ; mon aîné aime plus ſon
„ plaiſir que ſon frere, il ſacrifie
„ tout à l'un & n'aide point l'au-
„ tre. Il falloit prendre un parti
„ pour me tirer de la miſere : j'ai
„ un nom & de la protection ; je
„ ſuis entré dans l'Ordre de Mal-
„ the, où, ſans avoir fait mes
„ vœux, on m'a fait avoir deux
„ mille francs de penſion ſur diffé-
„ rents bénéfices. Je trouve mon
„ ſort fort heureux, & n'envie ce-
„ lui de perſonne.

„ Avec cette façon de penſer,
„ lui répondis-je, on jouit d'un
„ vrai bonheur, & on en jouit
„ toute la vie. Mais j'ai une autre
„ queſtion à vous faire ; n'avez-
„ vous jamais aimé ? Non, me re-
„ partit-il, & je m'en trouve bien :

„ je ne crois même pas que je ſois
„ jamais amoureux, parce que,
„ pour me plaire, il faudroit une
„ femme auſſi ſincere que moi,
„ & que, ſans vouloir vous offen-
„ ſer, preſque toutes les femmes
„ ſont fauſſes.

Je chicanai le Chevalier ſur cette mauvaiſe plaiſanterie, & il s'en tira avec toute la politeſſe poſſible. Croiroit-on, ſur l'ébauche, que je viens de donner, de ſon caractere, qu'il devroit un jour mettre le trouble dans notre maiſon, & me replonger dans des peines auſſi ſenſibles que celles que j'avois déja eſſuyées.

Le Chevalier s'étoit ſenti du goût pour *Julie* dès la premiere fois qu'il l'avoit vue; *Julie* de ſon côté n'avoit point vu le Chevalier avec

indifférence : mais ils ne s'en étoient encore rien dit alors. Monsieur de *Bérancour* n'étoit point homme à faire une déclaration à une femme qu'il ne connoiſſoit que depuis peu de temps : il ne vouloit point être amoureux d'une figure ; il cherchoit un caractere qui lui plût, & ce fut moi qui lui fis connoître celui de ma fille.

J'avois tant d'amitié pour lui, que je lui parlois quelquefois de nos affaires domeſtiques. Je lui racontai un jour tout le dégoût que *Julie* avoit pour un mariage que nous voulions lui faire faire : je nommai le Marquis de *Lagny*. A ce nom, le Chevalier ne put me cacher beaucoup de ſurpriſe. Je le preſſai pour m'en dire la cauſe, & il me dit que je m'étois mépriſe ; que s'il avoit

été étonné, ce n'étoit point de ce que nous parlions du Marquis, mais de ce que *Julie* étoit contraire à nos projets. Là-deſſus, je lui détaillai les raiſons du dégoût de ma fille. Le Chevalier étoit trop prudent pour l'applaudir devant moi, & ſe contenta de la louer intérieurement. Il trouva dans tous les détails que je lui fis de cette aventure, une façon de penſer peu commune pour une Demoiſelle de ſon âge, & l'en eſtima ſans doute davantage, puiſque ce n'eſt que de ce jour qu'il chercha à lui découvrir ſes ſentiments.

J'ai toujours été étonnée qu'un homme auſſi réfléchi que l'étoit le Chevalier, n'ait pas prévu dès lors tous les obſtacles qui traverſeroient ſa paſſion. L'amour eſt-il

donc abſolument ennemi de la raiſon ? ne les verra-t-on jamais unis ? non ſans doute, puiſqu'avec toutes les connoiſſances qu'avoit le Chevalier, il oſa faire une démarche qu'il auroit blâmée dans un autre parce qu'il en auroit prévu les ſuites.

Mr. de *Bérancour* ne chercha donc plus dès lors qu'à avoir un entretien particulier avec *Julie*. Le froid qu'elle affectoit pour lui, & la difficulté d'en trouver l'occaſion parce que je ne la quittois guères, ne le dégoûterent point. Il ſe creuſa la tête pendant quinze jours de ſuite pour imaginer comment il s'y prendroit ; enfin il ſe détermina à écrire. Il n'avoit garde de confier une lettre à perſonne, il la mit lui-même dans le ſac à ouvrage de ma fille, & lui dit à l'o-

reille, en ſe promenant avec nous, de regarder dedans avant de le laiſſer dans le ſallon, comme elle faiſoit ordinairement.

Julie prévit ſans doute de quoi il étoit queſtion; car elle lui répondit que s'il y avoit quelque choſe d'étranger, elle le jetteroit au feu.

Le Chevalier comptant plus ſur ſa curioſité que ſur ſon indifférence, ne s'étonna point de la menace. Il eut raiſon; *Julie* chercha avec empreſſement, dès qu'elle fut rentrée, ce que Mr. de *Béranconr* lui avoit donné, & trouva la lettre ſuivante.

Quoique je vous rapporte ici cette lettre, je n'en ai eu aucune connoiſſance que long-temps après, ainſi que de tout ce que je vous ai déja dit du commence-

ment de cette intrigue, & de ce que je vous dirai de la plupart des choſes qui vont ſuivre. Cependant je continuerai à vous raconter preſque tous les faits dans l'ordre qu'ils ſe ſont paſſés. Voici la lettre.

Je me croirois coupable vis-à-vis de vous, Mademoiſelle, ſi je vous cachois plus long-temps les ſentiments que vous m'avez inſpirés, puiſqu'il eſt certain que la diſſimulation eſt un vice, & que la ſincérité eſt une vertu. Je vous ai aimée dès le premier moment que je vous ai vue. Vous dire que vous êtes jolie, charmante, & pêtrie de graces, ſeroit un éloge qui vous flatteroit peu. Je me ſuis attaché à connoître votre caractere; ſa connoiſſance a augmenté mon amour, & je ne vous en aurois jamais fait

l'aveu, ſi je ne m'étois apperçu qu'il étoit fondé ſur l'eſtime. J'oſe croire que je ne vous apprends rien; car, avec l'eſprit que vous avez, il eſt impoſſible que vous n'ayiez pas lu tous ces ſentiments dans ma conduite à votre égard : mais votre ſexe ne vous permet pas de témoigner que vous devinez, il vous faut un aveu. Daignez donc recevoir le mien. Vous devez me connoître; ainſi vous ne le confondrez point avec ceux dont vous avez ſûrement été accablée nombre de fois. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Si j'ai gagné votre confiance, ſoyez auſſi ſincere avec moi que je le ſuis avec vous.

Le Ch. de BERANCOUR.

Cette lettre auroit ſans doute paru un peu cavaliere à toute au-

tre qu'à *Julie*. Elle, au contraire, en fut enchantée, & certainement il n'y avoit que cette façon de gagner ſon cœur. Si elle s'étoit apperçue que le Chevalier reſſemblât en la moindre choſe aux autres jeunes gens du ſiecle, elle lui auroit caché l'impreſſion qu'il avoit faite ſur elle.

Elle lui fit la réponſe ſuivante qu'elle lui rendit elle-même.

Il eſt certain, Monſieur, que vous êtes un homme eſtimable, & je ſuis bien flattée de paroître telle à vos yeux; j'en ſuis même plus flattée que je ne ſerois fâchée d'avoir perdu l'eſtime de tous les autres hommes. Vous me dites que vous m'aimez. Une autre Demoiſelle reçevroit cet aveu comme un hommage, & moi je vous

OXFORD-TA INST.

dirai encore que je m'en trouve flattée : croyez donc que je vous paye du plus ſincere retour. Oui, Chevalier, je vous aime. Faites autant de cas de mon cœur que j'en fais du vôtre.

JULIE de ROBIERES.

P. S. *On dit ſans doute dans le monde que je vais me marier. J'eſpere avoir dans peu de temps une converſation particuliere avec vous, & vous demander vos conſeils ſur la conduite que je dois tenir.*

Vous concevrez aiſément combien Mr. de *Bérancour* fut content de cette lettre. Ce fut moi qui leur procurai la converſation particuliere dont ils avoient beſoin, &

vous imaginez bien que ce fut ſans prévoir de quoi ils parleroient.

Le Chevalier, comme je vous l'ai dit, avoit gagné ma confiance. Un ſoir qu'il vint après ſouper veiller avec nous, le Comte ſoupoit en Ville, & ma fille étoit ſeule avec moi. Mr. de *Bérancour* nous parla de la Comédie du jour, & loua beaucoup quelques traits d'une des pieces de *Marivaux*. *Julie* voulut les rabaiſſer, & là-deſſus ils entamerent une diſſertation fort ſpirituelle. J'avois des lettres à écrire pour la poſte du lendemain ; je les laiſſai aux priſes, & paſſai dans mon cabinet.

„ Enfin, belle *Julie*, dit le Che-
„ valier, interrompant leur diſſer-
„ tation, je ſuis arrivé au mo-
„ ment que je deſirois avec tant

„ d'ardeur ; permettez que j'en
„ profite, recevez un nouvel aveu
„ de l'amour que vous m'avez inſ-
„ piré. Je ne vous ai point caché,
„ lui répondit *Julie*, combien je
„ ſuis ſenſible aux ſentiments que
„ vous avez pour moi ; mais vous
„ ſavez qu'on me marie, & quoi-
„ que mon cœur ſoit à vous on
„ va diſpoſer de ma main. Ah !
„ Chevalier ! ſi vous m'aimiez vé-
„ ritablement, vous m'éviteriez ce
„ ſupplice, en vous ſervant pour
„ le détourner de l'amitié que mes
„ parents ont pour vous. J'y ai
„ déja penſé, reprit Mr. de *Béran-*
„ *cour*, j'ai imaginé deux moyens
„ pour cela : le premier de pren-
„ dre Mdlle. votre mere par la rai-
„ ſon, elle a trop d'eſprit pour
„ ne pas s'y rendre ; on peut l'en-

„ gager à repréſenter fortement
„ à Mr. de *Robieres* le dégoût in-
„ vincible que vous avez pour le
„ Marquis. Le ſecond moyen que
„ j'ai imaginé eſt encore plus de
„ mon goût, vous en jugerez
„ vous-même : c'eſt de me propo-
„ ſer à la place de Mr. de *Lagny*;
„ mais, *Julie*, je ne puis le faire de
„ quelque temps, j'ai des raiſons
„ eſſentielles de retarder cette
„ propoſition; ne me les deman-
„ dez point, je ſuis forcé de vous
„ en faire un myſtere. Je ſuis
„ perſuadée, repliqua-t-elle, que
„ ces raiſons me ſont indifféren-
„ tes; je ne ſuis point injuſte, &
„ je ne vous ferai point un cri-
„ me d'un ſecret. Enfin, Cheva-
„ lier, vous travaillerez donc pour
„ moi. Vous ne ſauriez agir trop

„ tôt : peut-être qu'à préſent ce
„ que ma mere écrit a rapport à
„ ce mariage ; mon pere & ma
„ grand-mere l'ont réſolu, & il
„ n'y a que vous qui puiſſiez les
„ en diſſuader : mais ſi vous n'y
„ réuſſiſſez pas, que deviendrons-
„ nous ? Fiez-vous à moi, répon-
„ dit le Chevalier : ſi je vous en
„ crois, j'ai votre confiance ; ſoyez
„ certaine qu'elle n'eſt pas mal
„ placée. Laiſſez-vous conduire :
„ une ſeule choſe roulera ſur vous,
„ c'eſt de me procurer les moyens
„ de vous parler quelquefois en
„ particulier, vous ſentez bien
„ que nous en aurons beſoin ; pro-
„ mettez-moi de vous y prêter. „
Julie le lui promit. Mr. de *Béran-
cour*, charmé de ſa docilité, baiſa
ſa main. Un mouvement que je

fis dans mon cabinet les fit penſer à reprendre leur diſſertation; ainſi quand j'allai les rejoindre, je n'eus pas ſujet de ſoupçonner la moindre choſe.

Le Chevalier ne manqua pas de me parler le lendemain pour *Julie* ainſi qu'il lui avoit promis. Je lui dis ſincérement que ſi cela ne dépendoit que de moi, je n'y penſerois plus, mais que le Comte & ſa mere étoient furieuſement entêtés là-deſſus. Il me repliqua qu'il chercheroit l'occaſion d'en parler à Mr. de *Robieres*.

En effet, je crois qu'il auroit gagné cela ſur mon mari, ſans une nouvelle que nous récûmes indirectement.

On nous apprenoit, perſuadé que nous y prendrions beaucoup

de part, que les grands biens du Marquis ſe trouvoient doublés par la mort d'une de ſes tantes qui lui avoit laiſſé tous les ſiens. La Comteſſe, par cette nouvelle, fut doublement aveuglée ſur le compte de Mr. de *Lagny*, & Mr. de *Robieres* lui promit de faire terminer au plutôt ce mariage.

Le Chevalier ne put donc rien gagner ſur l'eſprit du Comte; ſa réponſe fut que *Julie* étoit une folle, & qu'il ne conçevoit pas comment des gens raiſonnables pouvoient donner dans des dégoûts auſſi mal fondés. Mr. de *Bérancour* ne cachoit rien à ma fille; il lui fit part de cette dure réponſe.

Comme ce n'étoit pas la premiere fois qu'il lui avoit parlé en ſecret, je dois vous dire comment

il y avoit réuſſi depuis la converſation qu'ils avoient eu enſemble pendant que j'étois dans mon cabinet.

Julie couchoit dans un autre cabinet à côté de ma chambre ; ſes fenêtres donnoient ſur le jardin. Le Chevalier avoit pris ſans affectation l'empreinte de la clef de la porte de derriere ſur un morceau de cire, & en avoit fait faire une ſemblable. Quand il vouloit parler à ma fille, il étoit convenu de lui faire un certain ſigne dans la journée, en conſéquence de quoi elle reſtoit à ſa fenêtre. De ſon côté, quand *Julie* ne pouvoit pas s'y trouver, elle étoit convenue de mettre quelque choſe ſur cette fenêtre qui indiquoit au Chevalier qu'il ne devoit pas l'y attendre. Ce

petit détail eſt une miſere ; mais c'eſt préciſément dans ces *miſeres* que l'amour fait le mieux voir toute ſon induſtrie. Du reſte, ils ſe parloient froidement toute la journée, & nous trompoient ainſi fort adroitement. Vous n'en ſerez pas étonné. La fille la plus ſotte trompe la mere la plus fine ; à plus forte raiſon pouvoient-ils me tromper puiſqu'ils avoient l'un & l'autre de l'eſprit, & que je n'avois aucun ſujet de les épier.

Julie apprit donc avec un vrai chagrin la réſolution de Mr. de *Robieres*. Pour la premiere fois, ſa philoſophie & ſa conſtance l'abandonnerent ; elle verſa des larmes. Le Chevalier eût bien voulu être dans ſa chambre pour les eſſuyer. Il profita de ce tendre moment

pour obtenir d'elle la permiſſion d'y monter le lendemain par une échelle. Cependant Mr. de *Béran-cour*, avant de la quitter, l'aſſura, pour la tranquilliſer, qu'il y avoit encore des moyens de rompre ce mariage.

La choſe ainſi arrangée, il fit le lendemain trouver une échelle à la petite porte, & la tranſporta lui-même juſqu'à la fenêtre. *Julie* le reçut avec ſatisfaction; ils épuiſerent toutes les proteſtations de l'amour le plus tendre : enfin le Chevalier lui jura qu'elle n'épouſeroit pas le Marquis, ſi elle vouloit ſe prêter aux projets qu'il avoit formés. „ Vous ſentez bien, lui dit-il, que „ quand je me propoſerois aujour-„ d'hui pour vous épouſer, on au-„ roit toutes ſortes de raiſons pour

„ ne pas m'accepter; mais il eſt
„ des circonſtances où les parents
„ ne ſont pas les maîtres de s'en
„ défendre, par exemple, quand
„ l'honneur de la Demoiſelle s'y
„ trouve engagé.... Je vous en-
„ tends à merveille, interrompit
„ *Julie*, & quoique je duſſe être
„ offenſée de la propoſition, je
„ ne vous en veux point de mal.
„ Je vous adore, cher Chevalier,
„ je ne me laſſe point de vous le
„ répéter; cependant je ſuis bien
„ éloignée de vous accorder ce
„ que vous me demandez: mais
„ je vous jure aujourd'hui ſur
„ tout ce qu'il y a de plus ſacré,
„ que, mon époux ou non, vous
„ jouirez le premier de ce qu'on
„ nomme faveurs, ſi vous le mé-
„ ritez par votre conſtance. Sou-
venez

„ venez-vous pourtant que je ne
„ vous les accorderai point que je
„ ne sois réduite à la derniere ex-
„ trémité, parce que cette cir-
„ constance seule peut m'excuser.

En vain le Chevalier lui représenta-t-il qu'elle n'en trouveroit peut-être jamais l'occasion. *Julie* résista à son cœur qui lui parloit pour son amant, & aux systêmes qu'elle s'étoit faits, pour ne suivre que les conseils que je lui avois donnés. Elle consola Mr. de *Béranrour* en lui permettant de prendre un baiser.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion que mille autres ont faite avant moi. C'est que les faveurs achetées sont d'un prix bien différent que les autres. Voyez le Chevalier récompensé d'un baiser

& ſortir content après toutes les peines qu'il lui avoit coûté. Pourquoi ? parce que c'étoit le premier que *Julie* lui eût accordé. Ah ! *Julie*, malgré les fautes que vous avez faites dans le cours de votre vie, je trouve ma propre condamnation dans bien des points de votre conduite.

Cependant, ne ſachant rien de tout ce qui ſe paſſoit, j'accablois ce cher *Bérancour* de toutes les careſſes de la plus ſincere amitié, & je ne m'attendois guères à être obligée peu de jours après de lui défendre ma maiſon.

Le Marquis m'écrivit qu'il arriveroit ſous huit jours à *Poitiers*. Il me mandoit en même-temps qu'il avoit appris par des gens bien informés, qu'un frere qu'il avoit

dans le régiment de... avoit plu à Mdlle. de *Robieres*; que ce frere s'appelloit le Chevalier de *Berancour*; que comme il étoit brouillé avec lui depuis long-temps, c'étoit une double raiſon de me prier de faire en ſorte qu'il ne le rencontrât pas chez moi.

Cette lettre me ſurprit & m'affligea étonanmment. L'amour de *Julie* pour le Chevalier me parut une fable imaginée par quelque mauvais eſprit. Mon premier ſoin fut d'interroger ma fille ſur ce ſoupçon. Elle me répondit ſans balancer qu'il étoit vrai qu'elle aimoit beaucoup le Chevalier, mais qu'elle croyoit l'eſtimer encore davantage. Je fus déſarmée par ſa ſincérité, & toutes les réflexions que je fis là-deſſus me perſuaderent que

je ne pouvois la blâmer ſans injuſtice, puiſque de ces deux ſentiments l'un étoit très-naturel, & l'autre m'étoit commun avec elle: mais telle eſt la cruauté des préventions de fortune, qu'il y faut ſacrifier les ſentiments les plus eſtimables. J'eſſayai d'engager *Julie* à oublier le Chevalier; elle me repliqua qu'elle me le promettroit inutilement, qu'elle ſe ſentoit au contraire diſpoſée à l'aimer toute la vie. Je lui repréſentai, pour noircir le Chevalier, & prendre *Julie* par ſon foible, qu'il l'avoit trompée, & qu'il avoit manqué de ſincérité avec elle en lui cachant qu'il étoit frere de Mr. de *Lagny*. Ma fille parut alors ébranlée, mais après un moment de réflexion, » non, s'écria-t-elle, il ne m'a

„ point trompé, il m'en a fait
„ preſſentir quelque choſe, en me
„ diſant que des raiſons que je ſau-
„ rois quelque jour l'empêchoient
„ de me demander en mariage.
„ Oui, Chevalier, continua-t-elle
„ avec tranſport, vous êtes digne
„ de toute mon eſtime, & de tout
„ mon amour; rien ne peut vous
„ ôter mon cœur, il ſera toujours
„ à vous. Vous perdez la tête, Ma-
„ demoiſelle, repris-je d'un ton
„ impoſant, je vous défends de
„ parler jamais de lui, & dès ce
„ moment je vais lui faire dire
„ de ne plus remettre les pieds
„ ici. Le Marquis arrive, & vous
„ ſerez mariée dans quinze jours
„ au plus tard.

Mdlle. de *Robieres* ſortit les yeux pleins de larmes, & me laiſſa dans

une ſituation plus triſte que la ſienne. Je venois de commettre une injuſtice : je venois de déſeſpérer une fille que j'adorois ; mon cœur en étoit pénétré. Je répandis des larmes ſur ſon ſort. Le Comte arriva, je lui fis part de tout ce qui venoit de ſe paſſer.

„ Nous aimons trop *Julie*, me répondit le Comte, nous l'avons „ gâtée. En applaudiſſant perpé- „ tuellement à ſon eſprit, nous l'a- „ vons miſe dans le cas d'en faire „ un mauvais uſage. Cette fille-là „ fera le malheur du reſte de nos „ jours ſi nous n'y prenons garde ; „ ainſi, ma chere *Lucile*, je penſe „ que nous ne pouvons mieux „ faire que de la marier au plutôt, „ &, en vérité, il faudroit être „ auſſi fou qu'elle pour rompre

„ avec Mr. de *Lagny*. Quant au
„ Chevalier de *Bérancour*, ſa con-
„ duite me ſurprend; mais, mal-
„ gré ſon amour, je ſuis perſuadé
„ qu'il ne pourra déſapprouver ce
„ mariage. Son penchant pour *Ju-*
„ *lie* deviendra amitié pour ſa
„ belle-ſœur, & j'eſpere le rac-
„ commoder avec le Marquis.

Il devroit y avoir une loi qui défendît aux peres de ſe mêler de la conduite & de l'établiſſement de leurs filles, quand elles ont des meres : car, comme ils n'ont jamais été filles, ils ne peuvent pas ſentir ce qui leur convient. Qu'ils ſe mêlent des garçons, les meres les leurs abandonneront volontiers, & ils ſauront mieux que nous autres femmes, ce qu'il leur faut. Mais ces vilains hommes

veulent être les maîtres par-tout. N'étoit-il pas cruel que je sentisse l'injustice de notre poursuite, sans pouvoir engager le Comte à s'en dédire ? Je tentai tous les moyens possibles sans en parler à *Julie*, & pourtant le Marquis arriva à *Poitiers* sans que j'eusse rien gagné sur mon mari.

Le Chevalier m'avoit obéi : il n'étoit pas revenu à la maison depuis la défense que je lui en avois fait faire ; mais il n'avoit pas manqué un soir d'entretenir *Julie*, qui lui rendoit compte de tout ce qui se passoit.

Le Marquis étoit revenu plus fat qu'il n'étoit parti. Il n'avoit rien épargné pour les présents de noce, & je lui en aurois su bon gré si ses galanteries n'avoient pas

eu pour motif l'orgueil & la prodigalité. C'eſt la maladie des jeunes gens qui s'établiſſent : ils commencent par ſe ruiner le jour de leurs noces. Je croirois bonnement qu'ils ſont ſi accoutumés à payer les faveurs des femmes, qu'ils s'imaginent devoir payer d'avance toutes celles qu'ils auront de la leur.

Il y avoit huit jours que Mr. de *Lagny* étoit arrivé. Tous les prépatifs étoient faits ; *Julie* n'en paroiſſoit pas plus émue. On prit jour pour les articles du contrat. Je vais entrer dans le détail de ce qui ſe paſſa dans cette journée.

Julie la commença par une action hardie : mais rien ne doit étonner d'un caractere comme le ſien. Dès le matin, elle alla à la

chambre du Marquis, qui logeoit à la maiſon. Mr. de *Lagny* la reçut en minaudant, & cependant en l'accablant de politeſſes. *Julie* y fit peu d'attention. " Ma viſite devroit vous étonner, Monſieur, „ lui dit-elle ; mais, avec la façon „ de penſer que je vous connois, „ vous la regardez peut-être comme un devoir : cependant un „ autre motif me conduit. „ Le ton ſérieux de ma fille ne decontenança pas Mr. de *Lagny*. Il lui répondit que ſi c'étoit pour parler d'affaires, il la prioit de l'en diſpenſer ; parce qu'il étoit tout *hébêté* d'une inſomnie *aſſommante*. " Ce „ que j'ai à vous dire, reprit Mademoiſelle de *Robieres*, ne fatiguera point votre tête ; cela eſt „ clair. Daignez m'écouter. On

„ parle de ſigner aujourd'hui les
„ articles de notre mariage ; je
„ vois avec beaucoup d'étonne-
„ ment que vous ne vous dégoû-
„ tez point de moi. Il me ſemble
„ pourtant vous avoir aſſez té-
„ moigné que je ne ſuis point faite
„ pour vous. Nos caracteres ne ſau-
„ roient ſympathiſer ; & comme
„ je ſuis vraie, je ne veux tromper
„ perſonne : je viens avant tout
„ vous découvrir mes ſentiments.
„ Je ne vous aime point, & ne
„ vous aimerai jamais. J'aime vo-
„ tre frere, & l'aimerai éternelle-
„ lement. Voyez, Monſieur, ſi,
„ après un tel aveu, je puis être
„ à vous. „ Le Marquis fut un peu déconcerté, mais il ſe remit, & repliqua à *Julie* qu'il l'adoroit, & qu'il ne la céderoit pas au Roi

même. " C'eſt, Monſieur, continua ma fille, la premiere déclaration d'amour que vous m'ayiez faite. Juſqu'à préſent, vous ne m'aviez ſans doute pas trouvé digne de votre converſation. Au reſte, je ne dépends pas encore de vous, &, ſans que vous me cédiez, je me donnerai bien moi-même. Je vous avouerai que vous me ſurprenez beaucoup : je vous aurois prêté une façon de penſer un peu plus délicate. Vous me connoiſſez à préſent ; ainſi je n'ai plus rien à vous dire : faites vos réflexions. Je n'en ai point à faire, lui dit le Marquis, il n'y a point d'autre bonheur pour moi ſur la terre que celui de vous épouſer. " *Julie* ſe leva furieuſe. Mr. de *Lagay*

voulut lui donner la main, quand il vit qu'elle ſortoit; elle la refuſa. „ Vous êtes un monſtre, lui cria-„ t-elle, vous ne me toucherez „ jamais.

La fermeté de ce diſcours étonna cependant le Marquis; mais il fit enſuite réflexion qu'il lui étoit égal d'être aimé de ſa femme; qu'après tout, à un certain âge, il falloit en avoir une, & que le pis aller étoit de faire appartement à part. Ces conſidérations le firent paſſer ſur tout ce que Mdlle. de *Robieres* venoit de lui dire.

D'abord après le dîner, le Notaire apporta le contrat. On lui dit de le lire. *Julie* l'écouta ſans changer de viſage, & dit, dès qu'il eut fini, qu'elle ne ſigneroit point le vol que Mr. de *Lagny* faiſoit à ſon fre-

re. " Vous lui devez, continua-
„ t-elle, une partie du bien dont
„ vous jouiſſez, & vous oſez en
„ diſpoſer en ma faveur; je ne l'ac-
„ cepte point. Je ne lui dois rien,
„ répondit le Marquis. Vous ne
„ lui devez rien, reprit ma fille!
„ quoi? parce qu'il eſt né le der-
„ nier, vous ſerez dans l'opulen-
„ ce, & il ſera dans la miſere. Aſ-
„ ſurez-lui, Monſieur, une pen-
„ ſion, où je ne ſigne point. C'eſt
„ une mauvaiſe difficulté que tu
„ fais là, dit ma belle-mere; Mr. le
„ Marquis a le cœur bon, il n'a-
„ bandonnera pas ſon frere. Il y
„ paroît, ma bonne maman, lui
„ répondit *Julie*, puiſqu'il ne veut
„ ſeulement pas voir ce frere qui
„ lui fait honneur de toutes façons.
„ Vous prenez fortement ſon par-

„ ti, interrompit Mr. de *Lagny*.
„ Oui, Monſieur, continua ma
„ fille, & je vous en ai dit ce ma-
„ tin la raiſon. Je n'en rougis
„ point, & je rougirois au con-
„ traire d'applaudir à votre façon
„ de penſer. Mais je m'apperçois,
„ dit *Julie*, d'un ton plus bas, que
„ j'irrite mes parents. Pardon,
„ continua-t-elle en pleurant, il
„ doit m'être permis de dire au-
„ jourd'hui ce que je penſe. C'eſt
„ vous, en s'adreſſant au Marquis,
„ oui vous ſeul qui êtes cauſe de
„ tout ce qui ſe paſſe ici : vous au-
„ riez dû renoncer à moi. Quel
„ démon vous pouſſe, & vous
„ oblige à faire mon malheur? Ah!
„ ma chere mere, m'écria *Julie*
„ en ſe jettant à mes genoux,
„ ſouffrirez-vous qu'on me force

„ à ſigner le malheur du reſte de
„ mes jours ? Non, je lis dans vos
„ yeux que vous m'aimez trop
„ pour cela, vous allez vous met-
„ tre de mon côté ; ma bonne ma-
„ man évitez-moi ce ſupplice.

Je fus attendrie ; eh ! qui ne l'au-roit été ? ma fille me toucha ; j'entrai dans ſa ſituation. " Oui, ma „ chere fille, lui dis-je en l'embraſ-„ ſant, je vais faire tout ce que je „ pourrai pour vous. „ Elle n'en pouvoit plus. Je craignis qu'elle ne ſe trouvât mal, je la menai dans ſa chambre ; je revins enſuite, & parlai en ſa faveur autant qu'il me fut poſſible. Le Notaire, pendant tout ce grabuge, étoit ſorti, & avoit remporté le contrat. Le Marquis commençoit à renoncer à ſes prétentions ; mais la Comteſſe lui dit

qu'elle ſe chargeoit de ramener tout doucement *Julie* à la raiſon. Le Comte ouvrit les yeux, & jura qu'il ne s'en mêleroit plus. J'allai rapporter tout cela à ma fille, & lui annoncer que ſa grand-mere avoit réſolu de la faire conſentir. Elle me demanda ce que ſon cher pere & moi penſions ſur cela. Je ne voulus pas lui dire que nous nous tournions de ſon côté ; je lui répondis que nous comptions qu'elle ſigneroit le lendemain. " Que vous „ ai-je donc fait, s'écria-t-elle, „ pour que vous me condamniez „ à un ſupplice pire que la mort ? „ Je ne parle plus du Chevalier, „ je ne le demande pas, j'y renon- „ ce ; mais je déteſte le Marquis : „ s'il ne veut que le bien que je „ pourrai avoir, je lui en ſignerai

„ une donation, pourvu qu'il me „ reſte de quoi me retirer dans un „ Couvent. „ C'eſt toujours la reſſource des Demoiſelles, quand on veut gêner leurs penchants.

Julie avoit juſques-là eſpéré de nous fléchir; & ce que je venois de lui dire, lui fit craindre de n'y pouvoir plus réuſſir. Elle étoit laſſe de tous les aſſauts qu'elle avoit ſoutenus. Celui que ſa grand-mere lui préparoit l'épouvanta. Elle ſe détermina ſur le champ à oppoſer au Marquis un obſtacle invincible. Fatale réſolution, dont *Julie* fut moins coupable que nous, puiſque ce fut notre dureté qui la porta à une action auſſi hardie!

Le Chevalier vint pour la voir à l'heure ordinaire. *Julie*, qui l'attendoit avec impatience, lui ra-

conta tout ce qui s'étoit passé, & finit par lui dire que son parti étoit pris, qu'elle alloit le rendre heureux; mais qu'auparavant, il falloit la sortir de la maison. Si le Chevalier fut un peu surpris de la ferme résolution de son amante, il se remit bien vîte, & lui dit qu'il n'étoit question que de descendre par la même échelle qui lui avoit servi à monter. Mdlle. de *Robieres* ne balança point; elle mit auparavant tous ses bijoux dans sa poche, & quand elle fut descendue, elle exigea du Chevalier qu'il laissât l'échelle à sa fenêtre.

Mr. de *Bérancour* l'enmena chez lui, & lui proposa de partir sur le champ pour *Paris*. *Julie* lui répondit qu'elle ne vouloit point exposer son amant à la rigueur des loix,

qu'il falloit voir si, après la démarche qu'elle venoit de faire, le Marquis auroit l'ame assez basse pour vouloir l'épouser.

Nos amants eurent le temps de faire tous leurs projets; car on ne s'apperçut de l'évasion de *Julie*, que le lendemain matin. Un domestique, en passant dans le jardin, apperçut l'échelle: la Gouvernante de ma fille en fut la premiere avertie. Elle passa dans ma chambre pour aller demander à Mdlle. de *Robieres* ce que cela signifioit; mais comme elle ne l'y trouva pas, elle jetta un cri qui me réveilla. Je fus dans le moment au désespoir; je ne doutai point que le Chevalier ne l'eût enlevée. Mes larmes & mes cris reprocherent à tous ceux qui s'étoient mêlé de son maria-

ge, les duretés dont ils m'avoient forcée d'accabler ma fille. Ciel! quelle douleur cette perte me fit reſſentir! Le Comte étoit auſſi déſolé que moi. Le Marquis lui-même perdit ſes airs avantageux; il étoit pétrifié. Ce fut alors qu'il me raconta la converſation qu'il avoit eue la veille avec elle. Les premiers mouvements paſſés, le Comte ſongea à faire des perquiſitions; fatale reſſource, & pourtant la ſeule qui nous reſtoit!

Dans le moment que le Comte alloit ſortir, un homme vint demander à parler au Marquis de *Lagny*. Cet homme lui rendit un billet conçu en ces termes:

Mdlle. de Robieres *n'eſt pas loin, Monſieur; elle a des raiſons pour de-*

ſirer de vous voir dans ce moment-ci. Le porteur de ce billet vous conduira où elle eſt.

Ce porteur étoit en même-temps porteur de deux mouſtaches qui effrayerent Mr. de *Lagny*. Il ne s'étoit jamais piqué de bravoure, & ne vouloit point ſuivre cet homme. Le Comte l'interrogea, en lui demandant où étoit Mdlle. de *Robieres*? " Quant à cela, Monſieur, „ répondit-il, vous êtes le maître de venir avec Mr. le Marquis, & vous le ſaurez; mais „ juſques-là bouche cloſe. Je ſuis „ Caporal dans la Compagnie de „ Mr. le Chevalier de *Bérancour*, „ je lui dois l'obéiſſance, & il m'a „ défendu de vous le dire. „ Le Comte ſe détermina ſur le champ

à accompagner le Marquis. L'empreſſement que j'avois de revoir ma fille ne me permit pas de différer : je me préparai à les y ſuivre.

Le diſcret Caporal nous conduiſit ; il étoit à peine grand jour. Nous arrivâmes dans une maiſon, que je reconnus être celle que le Chevalier m'avoit dit avoit louée. Il nous laiſſa dans une anti-chambre, & nous dit d'attendre un moment. Je fondois en larmes de crainte & de joye. L'eſpérance de retrouver ma fille me ſatisfaiſoit, & la crainte de la trouver deshonorée me faiſoit frémir.

Mr. *Sans-Quartier* (car il faut bien dire le nom de l'officieux Caporal) revint, & nous dit qu'on vouloit d'abord voir Mr. le Marquis ſeul ; que nous euſſions la

bonté d'attendre un moment. "Je
„ répondis la premiere que je vou-
„ lois entrer tout de suite. Je vou-
„ drois bien, Madame, me dit-il,
„ que cela se pût; mais il m'est con-
„ signé de vous en empêcher, ainsi
„ que Mr. le Comte. Au diable la
„ consigne, s'écria Mr. de *Robi-*
„ *res*, & celui qui la donne; voilà
„ bien des façons: je veux voir
„ ma fille. Et moi, je vous dis que
„ cela ne sera pas, reprit *Sans-*
„ *Quartier*, en tirant deux pistolets
„ de sa poche & les présentant au
„ Comte. Eh! Monsieur m'écriai-
„ je, ayons patience, nous ne
„ sommes pas les maîtres ici....
„ Madame est raisonnable, inter-
„ rompit le Caporal, elle sent bien
„ que je ne peux faire que ce qui
„ m'est ordonné. „ Le Comte

étoit

étoit furieux. " Sortons, dit-il, „ nous entrerons ici par d'autres „ voyes. Cela eſt encore contre „ ma conſigne, reprit *Sans-Quartier*, „ il faut que vous reſtiez là. „ Nous ſommes ici dix de la Compagnie de Mr. le Chevalier, & il „ y en a quatre qui, à l'heure que „ je vous parle, gardent la porte de „ la rue; ainſi vous aurez la bonté „ d'attendre. Au ſurplus, nous „ ſommes ſeuls dans la maiſon; ce „ quartier eſt ſur le derriere. Vous „ crieriez inutilement, perſonne „ ne viendra à votre ſecours, &, „ foi d'homme d'honneur, on ne „ veut point vous faire de mal. „ Quel parti prendre? j'appaiſai le Comte; je déterminai le Marquis à entrer. Il trembloit, & *Sans-Quartier* avoit la malice de ne le pas raſ-

ſurer. Il lui ouvrit une porte, d'où il lui en montra une autre où il devoit entrer, & cependant il n'abandonna point celle où il étoit, ni ſes piſtolets ; de façon qu'on nous gardoit à vue. Le Comte offrit ſa bourſe au Caporal pour le laiſſer ſortir : il lui répondit toujours que pour tout l'or du monde il ne trahiroit pas ſon Capitaine. L'honneur eſt ſi reſpecté, que l'homme le plus vil en veut avoir, & ſe fait à ſa façon un point d'honneur au beſoin.

Peu de temps après que Mr. de *Lagny* fut entré, le Caporal nous avertit que, ſur un ſignal qu'on lui faiſoit, il voyoit qu'il étoit temps que nous paſſaſſions auſſi dans l'appartement.

J'y volai, j'y cherchai des yeux

ma chere *Julie* avec tout l'empreſſement d'une tendre mere. Ciel! où la vis-je ? dans le lit & dans les bras de Mr. de *Bérancour*.

Voilà, Monſieur, une des plus cruelles circonſtances de mon hiſtoire : il me fut impoſſible d'aller plus avant ; je tombai dans un fauteuil en accablant de reproches ma miſérable fille. Le Comte prit la choſe vivement, il voulut tirer ſon épée pour la lui plonger dans le ſein ; mais il fut arrêté par *Sans-Quartier*, & le Chevalier lui dit d'un ton d'autorité de ne point faire de bruit, en lui montrant qu'il étoit auſſi armé d'un piſtolet.

Peut-on eſſuyer rien de plus humiliant ! Le Comte & moi n'oſions lever les yeux. Le Marquis s'approcha de nous, & nous dit qu'il

avoit promis à ſon frere de renoncer à *Julie*, & même de faire ſes efforts pour nous engager à renoncer à nos deſſeins. " Miſérable ! m'écriai-je en regardant ma „ fille, qui pourra effacer l'infamie „ dont vous venez de vous couvrir ? Moi, répondit Monſieur de „ *Bérancour*, je l'épouſe, ſi vous y „ conſentez. Je le crois bien, reprit le Comte, puiſque je ſuis en „ droit de vous y forcer ; mais „ vous vous y êtes mal pris ; j'ai „ eſſuyé des humiliations que votre ſang ſeul peut réparer, & „ vous ne m'échapperez pas. Je „ ne prétends point arracher la vie „ à mon gendre, ainſi vous ne le „ ferez jamais. Je le ſerois malgré „ vous, repartit le Chevalier, ſi „ votre fille étoit moins eſtimable.

„ Au reſte, ce n'eſt pas ici le mo-
„ ment de répondre aux menaces
„ déplacées que vous me faites;
„ penſons à quelque choſe de plus
„ eſſentiel. Je dois ſouſtraire Ma-
„ demoiſelle de *Robieres* à votre
„ tyrannie, & vous ne la reverrez
„ que quand vous ſerez plus rai-
„ ſonnable. Levons-nous, Made-
„ moiſelle, tout eſt prêt pour no-
„ tre fuite; vos parents pourront
„ ſe venger quand ils voudront du
„ vol que je leur fais, & ils me
„ pourſuivront d'autant plus aiſé-
„ ment que les témoins du rapt ne
„ leur manqueront pas. „ Alors Mdlle. de *Robieres* ſortit du lit en habit d'homme, & vint ſe jetter à mes genoux : je la repouſſai.... „ Ce mouvement ne m'étonne
„ point, me dit-elle, je le mérite.

„ Adieu, chere & tendre mere, je „ vous rends juſtice, vous avez „ participé malgré vous à mes mal- „ heurs. Puiſqu'il ne m'eſt pas „ permis de vous embraſſer, ſouf- „ frez que je baiſe cette main....„ Elle la mouilla de ſes larmes, & m'y laiſſa un papier. Elle alla enſuite ſe jetter aux genoux du Comte. „ Cher pere, lui dit-elle, laiſſez- „ vous fléchir, pardonnez-moi, „ pardonnez au Chevalier, il eſt „ moins coupable que vous ne „ penſez; épargnez-moi la démar- „ che que je vais faire. Otez-vous „ de mes yeux, infame, lui répon- „ dit le Comte, & devenez tout „ ce qu'il vous plaira. J'ai fait, re- „ prit *Julie*, ce que je me devois: „ adieu, mes chers parents, voilà „ les dernieres paroles que vous

„ m'entendrez prononcer. Pour „ vous, Monſieur, dit le Cheva„ lier à ſon frere, jouiſſez de vos „ biens, je n'y prétends plus rien ; „ je vous enleve le ſeul que je vous „ aye envié. „ Ils ſortirent, & en même-temps quatre ſoldats vinrent tenir compagnie à *Sans-Quartier*, & nous garder. On nous dit que nous ne ſortirions que le lendemain à la même heure, que juſques-là on nous donneroit tout ce dont nous aurions beſoin.

Quel ſéjour ! grand Dieu ! que de larmes je répandis ! Le Comte s'abaiſſa aux plus humbles ſupplications vis-à-vis des miſérables qui nous gardoient pour obtenir la liberté de ſortir, tout fut inutile ; ils nous dirent même que notre Hôtel étoit gardé, & qu'il n'en ſorti-

roit perſonne pour nous chercher.

Il fallut donc ſe réſoudre à paſſer dans cette maiſon le temps preſcrit. On nous apporta très-bien à manger ; on eut pour nous toutes les attentions poſſibles ; on nous offrit des lits, & il n'y eut que moi qui me couchai. Le Comte & le Marquis s'occuperent toute la nuit de la vengeance qu'ils projettoient ; mais vers la pointe du jour ils s'endormirent. Ce fut ſans doute ce moment que nos gardes ſaiſirent pour nous laiſſer ; car quand nous penſâmes à ſortir, nous ne trouvâmes perſonne qui s'y oppoſât. La maiſon étoit déſerte. Nous courûmes à l'Hôtel, & nous n'y vîmes aucuns des gens qu'on nous avoit dit y être ; la frayeur étoit encore peinte ſur le viſage

de nos domeſtiques qui pouvoient à peine nous parler. La premiere nouvelle qu'ils nous apprirent, fut que la Comteſſe étoit très-mal d'une fievre qu'elle avoit depuis douze heures. Nous courûmes à ſa chambre : elle témoigna une joye exceſſive de nous revoir, mais cette joye lui cauſa une nouvelle révolution qui augmenta conſidérablement ſa fievre. Je dis une nouvelle révolution, parce que le principe de ſon état étoit le bouleverſement que la frayeur qu'elle avoit eue lui avoit cauſé, en voyant des ſoldats armés s'emparer de l'Hôtel d'abord après notre ſortie, & empêcher tous nos gens de dire un mot ou de s'échapper. Ceux mêmes qui nous étoient les plus attachés, & qui avoient voulu crier

au ſecours, avoient été enfermés dans la cave, de peur qu'ils ne fuſſent entendus dans la rue. Vous ne ſerez point étonné qu'un événement comme celui-là eût fait ſur la Comteſſe un effet ſi funeſte.

Malgré la douleur que Mr. de *Robieres* reſſentit de l'état de ſa mere, il ne perdit pas de vue le point eſſentiel, qui étoit de faire courir après Mr. de *Bérancour*; mais vous avez pu prévoir que toutes les précautions que le Chevalier avoit priſes pour nous faire garder, n'avoient eu pour motif que d'avoir vingt-quatre heures devant ceux qui le pourſuivroient. Cependant le Comte fit partir ſon Valet-de-chambre en poſte avec ordre de les ſuivre ſur les informations qu'il prendroit, & de lui

écrire tous les ſoirs. Le Comte penſa enſuite à faire arrêter tous les ſoldats qui avoient eu part à cette affaire. Il alla en parler au Commandant du Régiment, qui lui répondit, avec toute la politeſſe poſſible, que le Régiment devoit prendre les armes dans la journée, qu'il n'avoit qu'à les reconnoître, & qu'il les lui livreroit liés & garottés. Sur cette réponſe, le Comte parcourut tous les rangs avec nos domeſtiques, & n'en reconnut aucuns. Il s'arrêta principalement à la Compagnie de *Bérancour*, où il ne trouva ni *Sans-Quartier*, ni aucuns de ſes confreres. Le Comte fut ſtupefait; il ne douta point qu'on n'eût fait ſauver ces miſérables, & qu'on n'eût mis des paſſe-volants à leur

place pour compléter les Compagnies. Il étoit au fait de toutes ces ruſes, & il eſt certain que le Commandant y avoit prêté la main.

Le Comte furieux s'en prit au Propriétaire de la maiſon qu'occupoit le Chevalier. Il fut mis en priſon pour dire ce qu'il ſavoit; mais il ne ſavoit rien, ſinon qu'il perdoit un quartier du loyer.

La juſtice ordinaire pourſuivit donc cette affaire, mais en mauvaiſe forme, puiſque tous les témoins des violences & inſultes étoient parties intéreſſées. Le Chevalier fut convaincu du crime de rapt. Son ſignalement fut envoyé dans tout le Royaume.

Aujourd'hui que je conſidere tous ces événements avec moins d'animoſité, je ne puis m'empê-

cher d'être indignée de la conduite du Marquis. Il étoit le premier à dépoſer contre le Chevalier; & il avoit l'ame ſi baſſe, que je croirois volontiers qu'il eût lui-même conduit ſon frere à la potence, s'il avoit été attrapé dans cette circonſtance. Mais reſpectons la mémoire du Marquis; ſa mort fut ſi belle, qu'elle répare toutes ces indignités.

Le Valet-de-chambre du Comte s'acquitta de ſa commiſſion auſſi-bien qu'il le put. Il prit des informations aſſez exactes pour ſuivre le Chevalier. Ce fidele domeſtique nous écrivoit tous les vingt-quatre heures, & nous diſoit toujours qu'il gagnoit des poſtes ſur le raviſſeur de ma fille. Cependant il ne put pas le joindre dans le

Royaume : il abandonna ſa pourſuite à la frontiere.

N'êtes-vous pas étonné, Monſieur, de me voir intéreſſée à pourſuivre une fille que j'avois rebutée dans les derniers moments que je l'avois vue, une fille que j'avois jugée indigne de ma tendreſſe, une fille enfin que j'aurois dû totalement oublier ? Mais rappellez-vous les adieux de la malheureuſe *Julie*. J'ay dit plus haut qu'en arroſant ma main de ſes larmes, elle y avoit laiſſé un billet ; il contenoit ces mots.

La derniere reſſource qui me reſtoit, chere & tendre mere, étoit de mettre toutes les apparences contre moi. La cruauté de mon ſort m'y a forcé. Cependant votre fille ſeroit

encore digne de vous, ſi la revolte & la déſobéiſſance n'étoient pas des crimes. Daigne le Ciel adoucir mes perſécuteurs, & amener des temps plus heureux! Alors, moins prévenue, vous conviendrez que j'ai été forcée au parti violent que j'ai pris. Nous allons chercher un ſéjour tranquille, où, à l'abri de toute perſécution, nous puiſſions nous jurer au pied des autels un amour éternel. La ſoumiſſion & la ſageſſe du Chevalier me répondent qu'il n'exigera rien de moi juſqu'à ce moment, & je ne me ſerois jamais déterminée à le ſuivre, ſi j'avois pu appercevoir qu'il penſât moins généreuſement.

Vous jugez bien qu'avec la connoiſſance que j'avois du caractere de *Julie*, j'étois tranquille ſur ſon honneur; & ſi je m'intéreſſois à ce

qu'on pût la joindre, c'étoit pour empêcher un mariage irrégulier. Il eſt certain qu'alors je ſouhaitois de tout mon cœur d'avoir aſſez de pouvoir pour lui faire épouſer le Chevalier ſelon toutes les loix; j'aurois voulu être auprès d'eux, être témoin de leurs ſerments, pourvoir moi-même à la ſûreté du Chevalier en le faiſant éloigner juſqu'à ce qu'on eût ramené ſon frere à la raiſon, & revenir chez moi avec ma fille. Le Comte auroit tout oublié pour revoir *Julie*. Au milieu des juſtes reproches qu'il faiſoit quelquefois à ces infortunés dans des moments de reſſentiment, je diſtinguois toujours un reſte d'amitié pour ſa fille; mais le Marquis, qui déteſtoit ſon frere, le caractériſoit de maniere à deshonorer toute

femme qui avoit écouté le pauvre *Bérancour*.

Dès que le Valet-de-chambre de mon mari fut de retour de la courſe inutile qu'il avoit faite, le Comte de *Robieres* & le Marquis de *Lagny* partirent enſemble pour *Paris*, afin de voir s'il n'y auroit aucun moyen de découvrir exactement dans quel Pays avoit paſſé le Chevalier. Dans cette ſuppoſition, ils eſpéroient avoir aſſez de protection pour le faire arrêter par le moyen de nos Ambaſſadeurs.

La Comteſſe de *Robieres* recommençoit alors à jouir d'une ſanté auſſi bonne qu'elle pouvoit l'eſpérer à ſon âge, & après tous les malheurs qu'elle avoit vu ſe ſuccéder dans ſa famille. Seule avec elle,

je retrouvois cette tendre amie, dont j'avois ſi ſouvent éprouvé les ſentiments. Le chagrin qu'elle avoit d'avoir été en partie cauſe de la perte de *Julie*, empoiſonnoit le relâche que ſes infirmités lui laiſſoient. Les larmes que je répandois ſur le ſort de ma fille faiſoient couler celles de la Comteſſe, & nous tâchions enſuite vainement de nous conſoler l'une par l'autre. Quels triſtes jours!

Mr. de *Robieres* m'écrivit un mois après ſon départ : le détail ſuivant étoit dans ſa lettre. *Le Marquis de* Lagny *ayant mal parlé du Chevalier de* Bérancour *dans une table d'hôte, s'eſt fait une querelle avec un de ſes camarades qui étoit à la même table ſans uniforme. Cet Officier a pris le parti du Chevalier, en diſant*

que ſon frere étoit cauſe de tous ſes malheurs par les mauvaiſes façons qu'il avoit eues pour lui. Le Marquis, ſans ſe nommer, a voulu prendre ſa propre défenſe; ils en ſont venus aux gros mots. Le Marquis, pour en éviter les ſuites, a voulu dire tout bas à cet Officier qu'il étoit lui-même le Marquis de Lagny. " *Cela ne ſe peut* „ *pas, (a répondu tout haut l'Officier,* „ *en feignant de n'en vouloir rien* „ *croire) & quand cela ſeroit, moi* „ *je ſuis ſon ami.* „ *Il a terminé ce diſcours par un ſoufflet au Marquis, qui par conſéquent s'eſt trouvé forcé de ſe battre. Je n'étois point là; un de ſes gens vient de me rendre ce détail, après m'avoir dit qu'on avoit rapporté ſon Maître à l'Hôtel avec un coup d'épée au travers du corps & ſans connoiſſance. Le premier Chi-*

rurgien qui l'a vu, a dit qu'il n'en pouvoit pas revenir.

Je ne fus pas fort touchée de cet événement. Le Marquis ne pouvoit pas m'intéreſſer par lui-même ; il avoit été la premiere cauſe des malheurs que j'éprouvois. Ses mauvais procédés pour ſon frere me l'avoient fait mépriſer, & ſi quelque choſe avoit pu me toucher, c'eſt que Mr. de *Robieres* lui avoit toujours paru attaché ; mais les termes dont le Comte ſe ſervoit n'étoient pas ceux d'un attachement bien vif : d'ailleurs, un intérêt plus cher m'affectoit de nouveau. La Comteſſe étoit retombée, & on n'en eſpéroit plus rien. Je m'empreſſai d'en donner avis à mon mari : ma lettre lui parvint le lendemain de la mort

du Marquis. Il me l'apprit par sa réponse, en me mandant qu'il partoit deux heures après la lettre; que les sentiments de Mr. de *Lagny*, dans ses derniers moments, avoient mérité l'admiration de tout le monde, qu'il l'avoit nommé son Exécuteur testamentaire. *Vous verrez ce Testament, me disoit-il : que les choses sont changées!* & puis il me disoit que le Marquis de *Lagny* avoit donné la plus grande partie de ses biens au Chevalier de *Bérancour*, réversibles à sa sœur s'il ne revenoit pas en France, où s'il n'avoit pas de postérité. *Mais que sert tout cela, continuoit-il, hélas! nous ne découvrirons jamais où sont ces pauvres enfants.*

L'arrivée du Comte donna tant de satisfaction à sa mere, que son

état fut beaucoup meilleur pendant quelques jours. Elle récommença à pouvoir ſoutenir quelque nourriture.

Mr. de *Robieres* me raconta les circonſtances des derniers moments du Marquis. Dès qu'on lui eut déclaré qu'il n'en reviendroit point, il fit appeller l'Officier contre qui il s'étoit battu; & en préſence de tous ſes domeſtiques, de mon mari, & de toute ſa famille, il déclara qu'il avoit toute ſa vie haï ſon frere ſans en avoir de ſujet, puiſqu'il ne lui avoit jamais reconnu que de bonnes qualités; que le voyage qu'il avoit fait de *Poitiers* à *Paris*, il y avoit quelques mois, n'avoit eu d'autre but que de noircir ſon frere dans l'eſprit de ſa tante mourante, qui avoit eu

deſſein de leur partager ſes biens ; que par ſes calomnies & ſes menſonges, il étoit parvenu à ſe faire tout donner ; mais qu'il prioit tous ceux qui le verroient, s'il répaſſoit en France, de lui dire qu'il en étoit mort repentant ; & que, ſi le Ciel lui donnoit la conſolation de l'embraſſer, il lui en demanderoit lui-même pardon. Il donna enſuite ſon Teſtament à lire tout haut. Voici l'article qui regardoit le Chevalier.

Pénétré des plus vives douleurs de tous les chagrins que j'ai cauſés à mon frere N. *de* Lagny, *Chevalier de* Bérancour, *& voulant, s'il eſt poſſible, réparer les cruautés dont je l'ai accablé, je lui donne aujourd'hui tout les biens que je poſſede, ſans que*

ma ſœur N. *de* Lagny *Baronne de* Vil.... *puiſſe rien prétendre de ma ſucceſſion qu'une moitié dans ce que j'ai eu de ma tante* N. *de ... Comteſſe de ... Je donne de même à mon dit frere tous mes bijoux, meubles, &c. & je lui donne tout dès ce moment, quand même je me rétablirois de ma maladie, connoiſſant aſſez la bonté de ſon cœur pour eſpérer qu'il me donneroit en ce cas de quoi ſubſiſter le reſte de mes jours; trop heureux ſi j'avois la conſolation de lui voir épouſer Mademoiſelle de* Robieres !

Le Marquis avoit écrit de ſa main tout ſon Teſtament, & mon mari avoit gardé cet original. Deux Notaires l'avoient rédigé en forme juridique, en ſe conformant aux intentions du Teſtateur.

Mais

Mais qu'ont ſervi toutes ces précautions ! le pauvre Chevalier n'a joui d'aucuns de ces biens. Il n'eſt pas encore temps de vous apprendre ſon ſort. Ma fille eſt occupée, dans le moment où je vous parle, à écrire ce qui lui eſt arrivé depuis le jour de notre ſéparation juſqu'à celui où je l'ai retrouvée. Sa narration ne ſera pas longue : vous y verrez la mort funeſte de Mr. de *Bérancour ;* je la lierai avec ce que j'écris quand il en ſera temps.

La Comteſſe vécut peu de jours après le retour de ſon fils. Sa mort me fit repandre les larmes de la plus tendre amitié & de la reconnoiſſance ; mais j'avois déja trop de fois prévu cet événement pour en être frappée à un certain point.

Un mois s'écoula après cette per-

te, toujours ſans avoir de nouvelles de ma fille. La vie ſolitaire que le Comte & moi menions, me portoit à ne penſer qu'à elle. En mon particulier, je ne pouvois me perſuader que *Julie* m'eût tout-à-fait oubliée.

Un matin que Mr. de *Robieres* étoit allé voir l'Intendant, je le vis revenir extrêmement pâle; je m'empreſſai de lui demander ce qu'il avoit. " Je ne ſais, me dit-il, je „ ne me trouve pas bien. Avant „ d'entrer chez l'Intendant, j'ai „ paſſé chez le Suiſſe pour deman„ der s'il étoit de retour. Un en„ fant, qui vient d'avoir la petite „ vérole, m'a frappé au point que „ j'en ai encore mal au cœur. „ Je pris le bras de mon mari, je lui trouvai de la fievre; je fis ſur le

champ appeller un Médecin, qui, informé des circonſtances de l'accident, nous prévint que le Comte alloit lui-même avoir la petite vérole. J'en fus allarmée, parce qu'il ne l'avoit jamais eue : d'ailleurs, outre l'âge qu'il avoit, qui augmente toujours le danger de cette maladie, il m'avoit toujours paru que Mr. de *Robieres* la craignoit beaucoup. Hélas ! lui & moi avions bien raiſon d'être allarmés. En cinq jours, je vis mourir le Comte. Il y avoit plus de vingt-quatre heures qu'il avoit perdu connoiſſance, quand il expira. Néanmoins, ce fut dans mes bras qu'il rendit le dernier ſoupir. L'Intendante, que cet événement intéreſſoit par ſon origine & par l'amitié qu'elle avoit pour nous, m'enleva

de l'appartement de mon mari. Rien au monde ne fut capable de calmer ma douleur : je jettai des cris horribles pendant plus de trois jours ; je refusois toutes les nourritures qu'on me présentoit, & l'on ne parvint à me ramener à une douleur plus tranquille qu'en réveillant en moi des sentiments de Religion.

Ma douleur, pour en être moins éclatante, n'en fut pas moins vive. La source de mes larmes étoit intarissable, j'en arrosois tout ce qui étoit sur moi : mais quittons ce triste détail. Le temps n'a point affoibli mes sentiments, mes yeux se rempliſſent encore... mes larmes coulent... ce papier en est imbibé.

Je ne tenois plus à rien dans le

monde: j'abandonnai mes affaires à des parents & à des amis, pour me retirer, le plus vîte qu'il me fut poſſible, à l'Abbaye de *Fo*.... où je ſuis encore, & où je finirai vraiſemblablement mes jours dans les bras de ma chere *Julie*.

Deux ans s'étoient écoulés depuis la mort de mon mari, quand, pour le rétabliſſement de ma ſanté, un Médecin m'ordonna d'aller paſſer quelques jours dans mon Pays natal.

Je revis l'Intendante à *Poitiers* où je voulois reſter quelque temps avant d'aller à *Niort*. Elle me fit part un jour d'une lettre qu'elle venoit de recevoir, par laquelle on lui annonçoit une Pélerine de diſtinction. *Elle arrivera*, lui diſoit-on, *ſous peu de jours dans vo-*

tre Ville; elle y entrera ſans doute comme elle a fait ici, à pied & en demandant l'aumone, mais elle rend ſur le champ aux pauvres ce qu'elle a ramaſſé & y ajoute même du ſien. Une chaiſe de poſte bien étoffée, une Négreſſe, une Femme-de-chambre, & pluſieurs domeſtiques la ſuivent. Elle eſt enceinte, & ſe propoſe d'aller accoucher à Paris : *d'ailleurs, aucun de ſes gens ne dit ſon nom; on ne ſait point qui elle eſt.*

Cette nouvelle ſe répandit. La curioſité tint le Public alerte. Nous fûmes averties de ſon arrivée deux jours après par l'empreſſement du Peuple qui courut à la porte par où elle étoit entrée. Elle alla juſqu'à la Cathedrale en quêtant : elle entra dans l'Egliſe, enſuite à l'Evêché; elle parla à l'Evêque, puis

elle continua ſa quête & vint à l'Intendance où nous l'attendions avec la curioſité la plus impatiente. Une foule de monde la ſuivoit. J'avois depuis long-temps la vue aſſez baſſe, moyenant quoi je ne pus la diſtinguer par la fenêtre. J'entendis ſeulement derriere moi quelques jeunes gens de la Compagnie qui diſoient en ricanant : " elle eſt, ma foi, jeune & „ jolie. „ Quelqu'un ajouta : " j'ai „ idée d'avoir vu cette femme-là „ quelque part. „ L'Intendante ſortit de ſon appartement pour l'aller recevoir ſur l'eſcalier : elle préſenta la main à la Pélerine, & nous l'amena.

Voilà, Monſieur, un événement bien ſingulier. La Pélerine entre les yeux baiſſés : j'étois reſtée au-

près de la fenêtre ; je diſtinguois à peine ſes traits. Mon ſang ſe trouble en la regardant, tous mes membres tremblent, je tombe ſur un fauteuil ; la Pélerine m'enviſage, me reconnoît, elle court à moi, jette un cri ; je veux me lever pour aller au-devant d'elle, les forces me manquent : quoi ! ma chere *Julie* !.... m'écriai-je, elle tombe à mes genoux, & s'évanouit en ſaiſiſſant une de mes mains qu'elle vouloit baiſer.

Il y avoit peu de perſonnes dans l'aſſemblée qui ignoraſſent mon hiſtoire. On ſe regarde, on devine dequoi il eſt queſtion, les plus prudents ſortent, leur ſortie entraîne les autres. L'Intendante fait venir du monde ; on porte *Julie* dans une autre chambre ; on m'aide

à la ſuivre, & nous parvenons à lui rendre la connoiſſance. L'Intendante, en s'aſſeyant entre ma fille & moi, nous empêcha de nous livrer à tous les tranſports que la nature & l'amitié faiſoient naître en nous : elle craignit qu'ils ne nous fuſſent funeſtes. *Julie* n'abandonnoit point ma main, elle l'arroſoit de ſes larmes....

L'Intendante fut la premiere qui chercha à lier une converſation en ordre. " Par quelle circonſ-
„ tance, dit-elle à *Julie*, vous
„ êtes-vous déterminée à un pé-
„ lerinage ? d'où venez-vous ?
„ pourquoi tombez-vous préciſé-
„ ment dans la Ville où vous êtes
„ née ? Je ne me ſens pas aſſez
„ de force, Madame, répondit
„ *Julie*, pour ſatisfaire à toutes

„ ces queſtions, il faudroit pour
„ cela vous raconter toute mon
„ hiſtoire ; je remets ce recit à
„ un autre temps. Laiſſez-moi au-
„ jourd'hui jouir du plaiſir de voir
„ une tendre mere que j'ai tant
„ pleurée, puiſque je la croyois
„ morte depuis deux ans.

Il étoit tard. L'Intendante nous conduiſit à l'Auberge où les équipages & les gens de ma fille l'avoient devancée ; elle nous laiſſa, & je paſſai la nuit avec ma chere *Julie*. Elle ſatisfit la curioſité que j'avois de ſavoir toutes ſes aventures, mais elle me les apprit ſans ordre, ſelon les queſtions que je lui faiſois. Le triſte ſort de ſon époux m'arracha toutes les larmes qu'il méritoit : je plaignis ma fille de tout mon cœur, & lui fis

part de tout ce qui s'étoit paſſé d'intéreſſant pour elle depuis ſon départ. L'Intendante fut chez nous à la pointe du jour. *Julie* lui raconta ce qui ſuit, & qu'elle a elle-même écrit.

C'étoit Mr. de B.... qui étoit Intendant de cette Province, quand forcée à faire un mariage contraire aux ſentiments de mon cœur, je me livrai toute entiere à celui qui le poſſédoit; ainſi vous ne m'aviez jamais vue, mais vous aviez vraiſemblablement appris ici tout ce qui a précédé mon départ. Perſuadés qu'on nous feroit ſuivre dès qu'on le pourroit, nous courûmes la poſte ſans nous arrêter juſqu'au Fort de *Kell*. Ce Fort eſt à une demi-lieue de *Strasbourg*, de l'autre coté du *Rhin*, & ſur les ter-

res de l'Empire. Nous nous y reposâmes deux jours, certains que nous n'avions plus rien à craindre. Nous gagnâmes ensuite la Hollande à petites journées, & nous fixâmes notre demeure à *Amsterdam*. Ce fut dans cette Ville que Mr. de *Bérancour* m'épousa.

Nous y vivions heureux; mais nous pensâmes à l'avenir. Il falloit nous faire un sort: notre fortune n'étoit pas considérable; nous avions environ dix mille écus en argent ou bijoux. On armoit alors trois vaisseaux qui devoient partir tout de suite; on recevoit tous ceux qui vouloient s'intéresser à leur course. Mr. de *Bérancour* effectua nos bijoux, & mit d'abord deux mille écus sur chacun de ces vaisseaux. Quelques jours après il

lui revint, par l'indiſcrétion d'un des Secretaires de notre Ambaſſadeur aux Etats-Généraux, qu'on avoit ordre de nous chercher; quoique mon mari ne portât pas ſon nom, il craignit d'être reconnu, & me propoſa de paſſer à *Pondichery* ſur un de ces trois bâtiments qui y alloit. J'acceptai tout ce qui pouvoit m'aſſurer la poſſeſſion de mon époux, & nous nous embarquâmes après ſix ſemaines de ſéjour à *Amſterdam*. Tout nous réuſſit; nous arrivâmes à bon port. Les trois bâtiments firent des courſes heureuſes; il nous revint huit mois après des ſommes conſidérables qu'un Banquier nous compta à *Pondichery*. D'un autre côté, nous avions fait un établiſſement de commerce dans cette Ville qui

nous avoit beaucoup rendu. Enfin, nous en ſommes ſortis avec plus de quatre cents mille francs.

Nous nous déterminâmes a revenir en France, ſur ce que nous dit un homme de cette Province qui en venoit. Il nous apprit la mort du Marquis de *Lagny*, celle de mon pere, & celle de la tendre mere que j'embraſſe encore. Il y a apparence qu'il avoit confondu ma grand'mere avec elle; mais pouvois-je m'en flatter! j'avois quitté la vieille Comteſſe dans un état qui ne pouvoit pas me laiſſer croire qu'elle eût vécu ſi long-temps. D'ailleurs, cet homme me dit qu'il étoit certain que, depuis deux ans, il n'y avoit plus perſonne du nom de *Robieres* à *Poitiers*; que l'Hôtel étoit occupé

par Mr. du.... qui, comme vous ſavez, eſt héritier de ma mere. Au reſte, ma bonne maman eſt bien perſuadée que quand même je ne l'aurois pas crue dans le tombeau, cela ne m'auroit pas détourné de revenir en France : au contraire, j'y aurois volé avec plus d'empreſſement ; je n'ai jamais ignoré que les perſécutions que j'ai eſſuyées étoient contre ſon gré.

Notre retour ne fut pas ſi heureux que l'avoit été notre premier paſſage ; nous eſſuyâmes une tempête longue & terrible : les Matelots nous aſſurerent que nous n'en pouvions échapper ſans un miracle. Je tremblois pour les jours de mon mari, qui s'expoſoit comme les autres à toutes ſortes de dan-

gers, pour aider à donner au vaiſſeau les ſecours les plus preſſants. J'invoquai alors Dieu & tous ſes Saints : j'invoquai en particulier ma Patronne ſainte Genevieve ; & je fis vœu que, ſi le Ciel ſauvoit les jours de mon mari & les miens, je lui en rendrois des actions de graces publiques, en allant en pélerinage, depuis le Port où nous debarquerions juſqu'à Paris, viſiter les reliques de ma ſainte Protectrice.

Le calme ſuccéda à trente heures du temps le plus affreux. Nous prîmes terre je ne ſais plus où ; & après nous être un peu radoubés, nous nous remîmes en mer, & nous vînmes débarquer à *Bordeaux*. Je fis part à mon mari du vœu que j'avois fait ; il combattit le deſſein que j'avois de l'exécu-

ter, parce qu'il y avoit tout lieu de croire que j'étois enceinte: néanmoins, je perſiſtois dans ma réſolution, en lui répondant qu'on ne devoit jamais ſe jouer du Ciel. Mr. de *Bérancour* me dit qu'il y conſentiroit, ſi un Caſuiſte étoit de mon avis. On m'en amena un, mais qui avoit été, comme je l'ai ſu depuis, prévenu par mon mari. Il me dit que j'avois fait un vœu indiſcret, & qu'en conſcience je ne pouvois pas l'exécuter dans l'état où j'étois; que d'ailleurs je m'en ferois relever aiſément. Nous eûmes une longue converſation enſemble, & je me laiſſai perſuader. Je m'en tins cependant toujours à remplir en quelque façon cet engagement, en donnant mille écus à un pauvre qui iroit pour

moi, & une autre ſomme de mille écus pour faire rendre des actions de graces publiques dans toutes les Egliſes de *Bordeaux*. Que de gens tombent tous les jours dans la même erreur que moi, & croyent qu'en ſe détachant de quelques ſommes qui ne les rendent pas plus pauvres, ils ont ſatisfait à tout ce qu'ils doivent à Dieu!

Nous ne fîmes à *Bordeaux* un ſéjour de trois ſemaines que pour réaliſer en eſpeces pluſieurs effets que nous avions apportés avec nous; nos affaires finies, nous nous diſpoſâmes à venir d'abord ici prendre connoiſſance des ſucceſſions que j'avois à y recueillir, ſi je n'étois pas deshéritée comme j'avois lieu de le craindre. Le Chevalier comptoit me laiſſer ici, & aller de

ſuite à *Paris*, ſavoir s'il n'avoit rien à prétendre de la ſucceſſion de ſon frere. La veille du jour décidé pour notre départ, tout notre appartement étoit ſans deſſus deſſous. Ma femme-de-chambre & moi travaillions à finir nos malles, tandis que mon mari liſoit quelques papiers auprès de la fenêtre. Vous ſavez que nous n'aimons pas à voir des meubles d'hommes mêlés avec les nôtres. Les piſtolets de mon mari étoient ſur une malle que je voulois ouvrir: " en vérité, lui „ dis-je, d'un ton d'impatience, „ vous êtes bien inſupportable de „ mettre là vos piſtolets. Eh! ôtez-les, me répondit-il en ſouriant. Je prends ces malheureux piſtolets pour les poſer ſur une commode, qui étoit auprès de moi, le chien

d'un des deux s'embaraſſe dans les cordons de mon tablier ; j'étois preſſée, je voulus ſans doute le dégager avec trop de vivacité, le piſtolet part, & va caſſer la tête à l'infortuné Chevalier. Le coup m'avoit d'abord étonnée & étourdie. Ma femme-de-chambre avoit vu tomber mon mari, elle avoit couru à lui, & me crioit : " N'ap-„ prochez pas, Madame, ſortez, „ ſortez.... Je n'avois garde de lui obéir ; je prévis à ſon diſcours que le Chevalier avoit reçu le coup. Je cours à elle, mais quel ſpectacle ! mon mari étoit ſans mouvement ; ſon ſang couvroit déja ſon viſage, & couloit à grands flots par le trou qu'avoit fait la balle, qui étoit un peu au-deſſus de l'œil gauche. Je ſentis que mon mari étoit mort :

l'horreur du coup que je venois de faire me saisit ; je tombai sur lui & me relevai ensuite furieuse dans le dessein de me donner la mort avec le second pistolet, quand *Fanny*, la Négresse qui est encore avec moi, previt ce dessein, & m'en empêcha de force. Au bruit du coup, nos domestiques étoient tous montés dans l'appartement ; ils séconderent *Fanny*, & m'emporterent dans une autre chambre, où, voyant que ma fureur ne cessoit point, ils prirent le parti de me lier.

Le bruit de ce malheur se répandit dans la Ville. La Justice y courut, on nous donna des Gardes, on fit des procès verbaux, on interrogea tous nos gens : on voulut aussi m'interroger ; mais comme

j'avois totalement perdu la tête, on ne put rien tirer de moi, ſinon que je voulois abſolument me tuer. En effet, dès que je pouvois ſeulement me dégager une main, je m'égratignois, me donnois des coups terribles, ou m'arrachois les cheveux. Auſſi *Fanny* avoit-elle l'attention de ne pas reſter ſeule avec moi.

Je paſſai deux jours dans cette ſituation; je repris un peu mes ſens le troiſieme. Un Juge vint m'interroger; je lui répondis vrai ſans rien craindre, mais en répandant un torrent de larmes: il faiſoit écrire tout ce que je diſois. Il alloit me quitter quand je lui dis: „ Eh bien, Monſieur, que penſez-„ vous de tout cela? C'eſt un ac-„ cident, Madame, me répondit-„ il; je vais faire donner ordre

„ qu'on vous ôte vos gardes: „ ſoyez tranquille, il ne vous en „ arrivera rien. Quoi, Monſieur, „ m'écriai-je, on me laiſſera la „ vie après le crime que j'ai com- „ mis! on me forcera à me l'ar- „ racher moi-même....„ il ne me repliqua point, & ſortit. "Chere „ *Fanny*, continuai-je, par pitié „ donne-moi les moyens d'aller „ réjoindre mon époux. A quoi „ penſez-vous, Madame, me dit-elle, dans l'état où vous êtes? „ ſont-ce là les ſentiments de Re- „ ligion que je vous ai toujours „ connus? Ne vous devez-vous „ pas à l'enfant que vous portez?„ *Fanny* m'attaquoit par deux endroits bien ſenſibles: elle vit à mon ſilence qu'elle m'avoit touchée; elle profita du moment pour faire

venir un Ecclésiastique, homme d'esprit, qui, par les discours touchants qu'il me tint, parvint à me rendre à moi-même.

Il continua de me voir pendant huit jours, au bout desquels j'entrepris le pélerinage que je fais à présent. Après avoir fait à ce digne Prêtre toutes sortes de remerciements, je terminai la derniere soirée qu'il passa avec moi, par lui faire connoître mes sentiments à peu près dans ces termes :

„ Monsieur, lui dis-je, voici le
„ résultat de mes réflexions & des
„ longues conversations que j'ai
„ eues avec vous. Le Ciel toujours
„ juste a voulu que je fusse cou-
„ pable du crime le plus affreux,
„ pour me punir d'en avoir com-
„ mis trois horribles dans ma vie,
d'avoir

„ d'avoir vécu dans l'erreur d'une
„ Philoſophie mal entendue la plus
„ grande partie des années de ma
„ jeuneſſe, de m'être révoltée con-
„ tre ceux à qui je devois le jour,
„ & de m'être rendue à de foi-
„ bles repréſentations pour ne pas
„ remplir les promeſſes que je lui
„ avois faites dans le danger. J'ex-
„ pierai les deux premiers par la
„ pénitence que j'en ferai tout le
„ reſte de ma vie dans un cloître
„ dès que j'aurai mis au monde
„ l'enfant que Dieu veut me don-
„ ner, & je réparerai le dernier en
„ commençant dès demain à rem-
„ plir le vœu que j'ai fait. „

Mon Directeur me preſcrivit la façon dont je devois exécuter ce deſſein, & les ménagements que je devois à ma ſituation. Ce ſont

fes conſeils que j'ai ſuivis & que je ſuivrai juſqu'à la fin de ma route. Je ſuis dans ma chaiſe dans tous les chemins ; j'en deſcends au moindre Hameau : je commence toujours par demander, & j'y donne enſuite à ceux qui n'ont pas été en état de me donner. Je tiens un compte exact des aumônes que je reçois, & je ne dépenſe pour moi qu'à proportion de ce que j'ai reçu ; mes domeſtiques font ordinairement meilleure chere que moi. J'ai toujours couché ſur la paillaſſe de mon lit ſans me deshabiller ; mes gens ne le ſavent pas.

Je ſuis perſuadée que perſonne ne m'a reconnue en arrivant ici. La chaleur du climat que j'ai habité a bruni mon teint : quelques années

de plus ont changé mes traits ; mes malheurs & l'auſtérité de ma vie ont beaucoup diminué mon embonpoint.

Je ſuis allée chez l'Evêque en arrivant, comme je ferai dans toutes les Villes où il en aura un, pour lui faire part des raiſons qui m'ont fait entreprendre ce Pélerinage. Je tais mon nom ; mes gens ſont auſſi diſcrets que moi ſur cet article. Je comptois, en arrivant à *Paris*, travailler à mettre en ordre les affaires de l'enfant dont je vais être mere, & me retirer après mes couches dans un des Couvents de cette grande Ville ; mais ma bonne maman change un peu mes projets. Je vais continuer mon voyage : je reviendrai enſuite ici ; & dès que je ſerai accouchée,

j'accompagnerai la plus tendre des meres à l'Abbaye de *Fo....*

Julie m'embraſſa en finiſſant cette narration, & ſe remit en route dès le lendemain. Je partis le même jour pour *Niort*; j'y reſtai un mois, & je revins à *Poitiers* où ma fille arriva deux jours après moi. Elle étoit revenue en poſte; un Poſtillon mal adroit l'avoit verſée la veille. Elle ne paroiſſoit point avoir de mal, cependant elle ſouffroit; la fievre la prit, & elle fit une fauſſe couche trois jours après ſon arrivée à *Poitiers*.

Ce nouveau malheur lui donna un peu de triſteſſe; mais elle s'en conſola, & nous allâmes enſemble, fort peu de temps après, dans le Couvent d'où j'écris ceci,

où elle s'eſt faite Religieuſe, & d'où nous ne ſommes pas ſorties depuis.

CONCLUSION DE L'AUTEUR.

PAr une lettre d'une de mes parentes Religieuſe à l'Abbaye de *Fo*.... en dâte du 7 Avril 1758, j'ai appris que *Lucile* eſt morte le 3 de Mars, & que *Julie* ne lui a ſurvécu que juſqu'au 26 du même mois.

FIN.

63645552